



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



QB 145 370







CLAIRVILLE

CHANSONS ET POÉSIES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET C^{ie}, RUE D'ENFURTH, 4.

CLAIRVILLE

CHANSONS

ET

POÉSIES

PARIS

VICTOR LECOU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

40, RUE DU BOULOI, 40

1853



PQ2207
C56C5

Les chansons qui composent ce recueil sont inédites. Aucune d'elles, séparément ou indirectement, n'a été produite à la lumière d'une publicité quelconque.

L'histoire de ces chansons est un peu la mienne. Cette double histoire, la voici en quelques lignes.

Ma vie a été très-laborieuse. J'ai écrit et fait représenter sur différents théâtres de Paris environ deux cent trente ouvrages dramatiques : c'est le mot consacré pour qualifier toutes les pièces de théâtre, même les bouffonneries et les féeries.

Si je mentionne ici ce fait exact et notoire, ce n'est certes point par inspiration de vanité. Je cède à des considérations moins puériles, et qui, je l'espère, me serviront d'excuse.

Premièrement : ce fait certifie, par une preuve arithmétique, la vérité de mon assertion.

Deuxièmement : il m'offre l'heureuse occasion d'acquitter une dette de loyauté envers mes collaborateurs, en reportant à leur concours et à leur mérite la part qui leur appartient légitimement, la plus grande sans doute, dans le succès de nos œuvres communes.

Troisièmement et enfin : il me fournit l'à-propos de répondre sérieusement, et une fois pour toutes, à une plaisanterie de quelques journalistes qui m'ont présenté à leurs lecteurs comme

le titulaire d'une société anonyme, constituée pour exploiter les scènes secondaires. La plaisanterie est médiocre et le fait faux. Mes collaborateurs ont toujours signé comme moi-même les œuvres produites en commun. Un seul, il est vrai, un seul parmi tous, a modestement décliné pour son nom les honneurs de l'affiche ; mais, si le nom de cet ancien et spirituel ami est ignoré du public, il est en revanche très-connu et justement estimé dans le monde dramatique. Il n'y a pas de secret au théâtre, on le sait.

En tout temps, tout le monde a chanté en France. J'ai fait comme tout le monde. Seulement j'ai fait avec suite ce que la généralité ne fait que capricieusement et par exception.

Je cherchais mes refrains à la promenade, dans la rue, au foyer des théâtres dans l'intermède d'une répétition, sur mon oreiller même, en m'endormant le soir ; partout enfin.

La chanson faite, je l'écrivais, et, pour n'y plus

penser et penser à une autre, je l'ensevelissais dans un de ces vieux cartons poudreux que les écrivains, par une métaphore outrée, qualifient de *portefeuille*, et que les auteurs dramatiques appellent plaisamment la cage aux *ours*.

Il y a quelques mois, j'ai trouvé le carton plein ; et je me suis laissé aller à relire cette histoire chantée de mes loisirs depuis vingt ans.

Alors, de ce monceau de couplets, j'ai fait deux parts : l'une, la plus forte, pour le feu ; l'autre, pour le public.

Pourquoi publier ces chansons? — Je serais très-embarrassé d'en donner une raison raisonnable.

Je cède un peu au désir enfantin de voir reliées entre elles et former un corps ces pages datées, de loin et de proche, de tous les relais de ma carrière.

Je cède aussi au désir plus vif et à l'espérance

de voir quelques-uns de ces frivoles enfants de mon cerveau aller chercher fortune chez les esprits rieurs, et trouver un refuge momentané dans la mémoire hospitalière des amis inconnus que j'ai pu me faire dans le monde.

J'aurais pu demander le succès de ce volume à l'esprit de parti, à la passion politique. Le couplet frondeur est toujours bien venu chez nous. Le moment était favorable ; la licence exclue de la presse eût sans doute été tolérée dans la chanson. Et, d'ailleurs, ceux qui se souviennent que j'ai fait représenter *la Propriété c'est le Vol* aux plus mauvais jours de notre dernière République m'accorderont que le courage ne m'eût pas fait défaut.

Mais j'ai dû m'abstenir par devoir de conscience.

Cette abstention me servira d'excuse auprès de mes lectrices pour quelques couplets datés de mon extrême jeunesse et inspirés par la

musée de Piron, de Vadé et de Panard. Ces couplets, j'eusse dû les écarter peut-être; mais on sait que la chanson est une folle qui se plaît surtout dans les excès; et mieux vaut l'excès de *gaudriole* que tout autre, n'est-ce pas?

Un mot encore, et je finis.

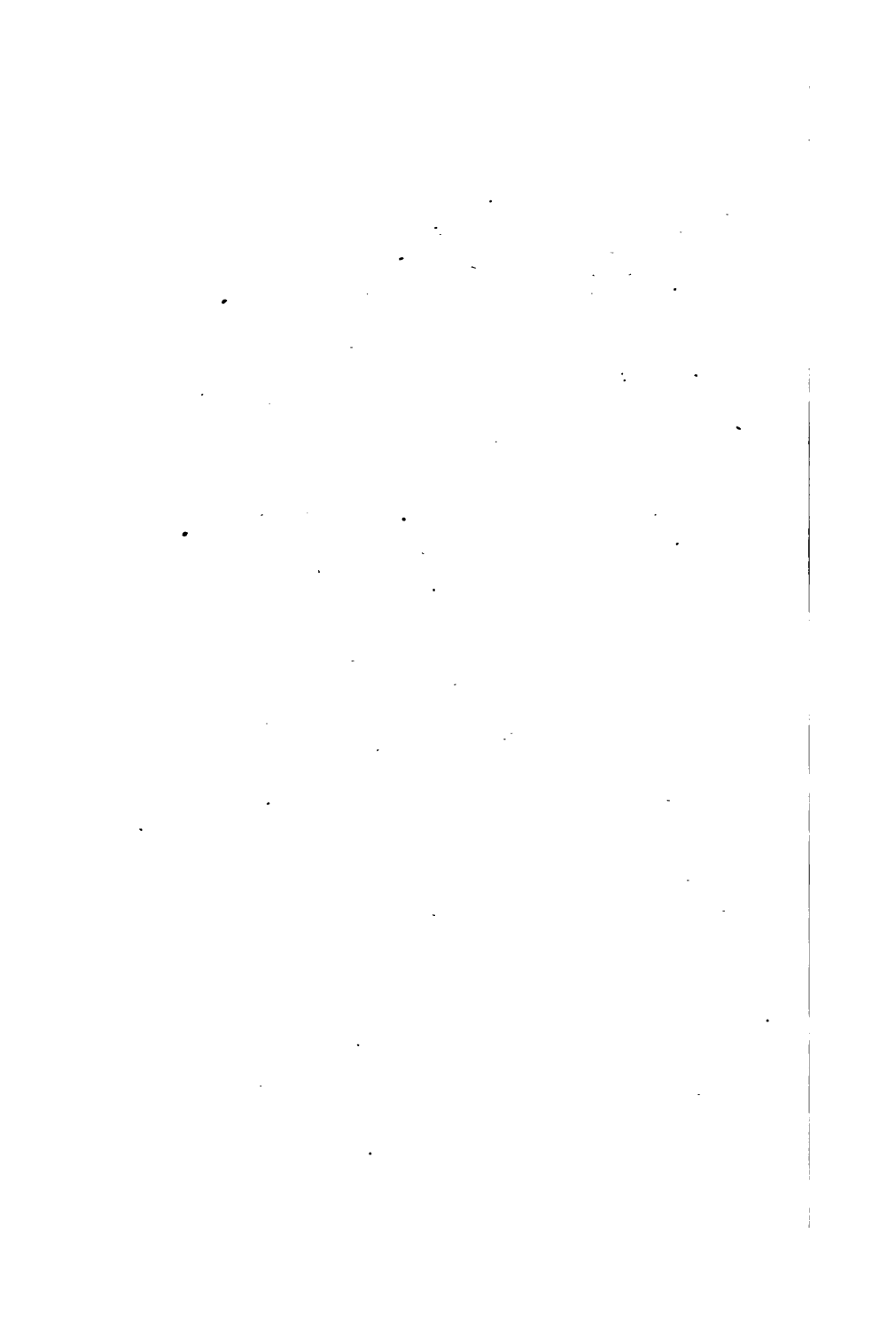
Beaumarchais a écrit : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. »

L'axiome est surtout applicable aux chansons.

En effet, les chansons de Béranger exceptées, il n'en est guère qui supporteraient la lecture. Je suis donc, plus que tout autre, fondé à demander que les miennes ne soient pas séparées de leurs refrains.

L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR

AVANT-PROPOS



L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR

La scène est chez l'éditeur.

L'ÉDITEUR.

Eh quoi ! c'est vous ?

L'AUTEUR.

Moi-même !

L'ÉDITEUR.

Et vous nous apportez ?

L'AUTEUR.

Un recueil de chansons.

L'ÉDITEUR.

Héin?... Plait-il?... Répétez!

L'AUTEUR.

Un recueil de chansons.

L'ÉDITEUR.

Trêve de raillerie!

L'AUTEUR.

Mais je ne raille pas.

L'ÉDITEUR.

Quelle plaisanterie!

L'AUTEUR.

Je plaisante si peu que voici mon recueil.

L'ÉDITEUR.

Alors, vous êtes fou!

L'AUTEUR.

Quoi! c'est là votre accueil?

L'ÉDITEUR.

Mais on ne chante plus.

L'AUTEUR.

Que fait-on?

L'ÉDITEUR.

On critique !

On calcule, on dispute, on parle politique....
On est rouge, on est blanc — on est bête — d'accord,
Mais on ne chante plus et vous chantez encor !
Que nous chantez-vous donc ? — L'amour ? on n'y croit guère ;
La gloire des guerriers ? nous détestons la guerre ;
L'indépendance ? hélas ! c'est un mot bien banal
Usé par la *Réforme* et le *National*.
L'époque est triste et sombre, elle nous désenchante,
Et que peut-on chanter lorsque chacun déchante ?
Croyez-moi, cher monsieur, chaque chose a son temps,
L'oiseau ne chante bien qu'au retour du printemps ;
Attendez le retour d'un printemps littéraire,
Et ne vous faites pas le vengeur téméraire
D'un genre désormais en discrédit chez nous.
Les abus ne sauraient être détruits par vous.
Sur le monde ébranlé lorsque la foudre gronde,
Ce n'est pas la chanson qui sauvera le monde.

L'AUTEUR.

Et d'abord je n'ai pas cette prétention.
Je chante sans motif et par vocation ;
Chez moi, c'est un besoin, une rage, un délire :
J'écrivais des chansons avant de savoir lire,
Et je marche en chantant, sans savoir où je vais.
Dites que mon recueil sera trouvé mauvais,
Condamné sans appel et sans miséricorde.

4 L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR.

Qu'on le repoussera; — très-bien, — je vous l'accorde.
Mais dire qu'à présent la chanson n'a plus cours,
C'est une grave erreur : on chantera toujours.
En préjugés nouveaux notre époque est féconde,
Voulez-vous, avec moi, faire un tour dans le monde ?
C'est là que la chanson peut encore, à loisir,
Entre le ridicule et l'odieux, choisir.

Et, tenez, commençons par ce folliculaire,
Qui gronde sans raison et frappe sans colère,
Spadassin sans courage, assassin sans remords,
Faible qui, dans la nuit, s'arme contre les forts ;
Vil gardien des neuf Sœurs, eunuque de naissance,
Qui, sur tous les puissants, venge son impuissance,
N'ai-je pas sur cet homme à faire une chanson ?

Et ce riche banquier, cet ogre, ce Samson,
Qui porte dans ses bras, chargés de lourdes sommes,
Notre petite France avec tous ses grands hommes ?

Et ces lions pur sang, débraillés et vantards,
Nobles dégénérés, gentilshommes bâtards,
Qui, prenant à dessein l'aspect le plus farouche,
Parleraient à Vénus le cigare à la bouche ?

Et Lise, qui, naguère, ignorait sa beauté,
Dont l'amour, maintenant, à la Bourse est coté ?

Et cet auteur fécond, qui, payé tant la ligne,
Quelquefois n'a pas lu les ouvrages qu'il signe ?

Notez qu'en tout ceci je ne vous parle pas
De ces tristes sujets dont tout le monde est las.
Je laisse de côté ces questions brûlantes
Qui feraient cependant des chansons excellentes.
Charles, Philippe, Henri, la révolution,
Et le socialisme, et la réaction,
Les petits qui des grands redoutent la puissance,
Les grands qui des petits craignent l'effervescence.....
Tous ces sujets n'ont rien qui puisse me tenter :
Je chante pour chanter et pour faire chanter.
Paris sans la chanson est un grand corps sans âme.
Au foyer qui s'éteint je ramène la flamme.
D'autres, plus forts que moi, lui prêtant leur secours,
Pourront de la chanson ramener les beaux jours.
Ce n'est pas un succès que je lui sollicite,
Mais on pleurerait sa mort et je la ressuscite.

L'ÉDITEUR.

Et, dans votre recueil, quel parti chantez-vous ?

L'AUTEUR.

Quel parti ? mais je crois que je les chante tous.

L'ÉDITEUR.

Quoi ! de tous les partis vous vous faites l'apôtre ?
Vous les chantez ensemble ?

L'AUTEUR.

Oh ! non, l'un après l'autre.

L'ÉDITEUR.

Vous n'en avez donc pas ?

L'AUTEUR.

Si fait, j'en ai plusieurs.

L'ÉDITEUR.

Mais ce recueil nouveau serait-il des meilleurs.
Encor faut-il savoir le parti qu'il chanssonne ;
A qui donc plaira-t-il s'il ne flatte personne ?
Ou s'il flatte à dessein tout le monde ?... Vraiment
Vous ne pouvez parler bien sérieusement,
Il est des vérités que le sage doit taire,
Et que penserait-on de votre caractère
Si vous disiez n'avoir aucune opinion,
Ou que vous en changez suivant l'occasion ?
Quel que soit le parti qu'on aime ou qu'on exploite,
Il faut, même en chansons, suivre une ligne droite ;
Et malheur à celui qui, changeant sans regret,
Par dépit, par faiblesse, ou dans son intérêt,
S'éloigne un seul instant de la ligne suivie.

L'AUTEUR.

Eh quoi ! j'aurai changé pendant toute ma vie
D'espoir, de sentiment, d'affection, d'amour,
J'aurai vu mes cheveux, grisonnant à leur tour,
Du jour au lendemain transformer mon physique,

Et je ne pourrai pas changer de politique?...
De mon opinion je dois naître certain,
Et, lorsque j'aurai dit : « Je suis républicain ! »
A tout jamais j'aurai, dans mon imprévoyance,
Enchaîné ma raison, mon cœur, ma conscience,
Et je devrai, fût-elle une calamité,
Chérir ma république à perpétuité ?
Quoi ! pour tous les partis il en serait de même,
Le royaliste aussi doit l'être par système,
Il faut absolument commander à sa foi ?
Parce que j'aurai dit : « Clotaire est un grand roi, »
Si Clotaire est un gueux, je dois chérir Clotaire,
Et ce sera montrer un noble caractère ?
Il me faudra mentir pour soutenir mon roi,
Et tromper tout le monde en commençant par moi ?

Non, non, le temps n'est plus des luttes obstinées :
Les partis nous ont fait d'étranges destinées
Dont nous ne devons tous garder le souvenir
Qu'afin d'en préserver, s'il se peut, l'avenir.
Aujourd'hui l'homme juge avec philosophie,
Et d'après sa raison sa foi se modifie.
Il écoute, il observe, il voit ce qui se fait ;
Dès qu'il en sait la cause, il en prévoit l'effet.
Sur les événements il règle sa conduite,
Et l'esprit de parti ne marche qu'à la suite.

J'eus vingt ans autrefois, et, dans cet heureux temps,

J'étais républicain comme on l'est à vingt ans.
A cet âge, l'espoir est une Providence,
Obligé d'obéir, on veut l'indépendance,
Et du passé qui fuit jugeant chaque méfait,
L'avenir qu'on fera doit seul être bien fait ;
Or, pour se préparer le sort qu'elle préfère,
La jeunesse toujours commence par défaire ;
Puis, la jeunesse passe et n'a rien remplacé,
Si bien que l'avenir est toujours le passé.

J'ai tourné comme un autre en ce cercle funeste,
Je veux m'en accuser dans ce recueil modeste ;
Je veux pour me punir que l'on y trouve inclus
Tout ce que j'ai pensé, que je ne pense plus.

Je n'ai pas changé d'âme en changeant de langage ;
Je croyais l'homme juste, indépendant et sage,
Digne de vivre heureux sans maîtres absolus :
Ce que je pensais là, je ne le pense plus.

Je pensais que les cœurs étaient bons et sincères,
Que les frères viendraient au secours de leurs frères,
Que le peuple saurait respecter ses élus :
Ce que je pensais là, je ne le pense plus.

Que, traitant ses frondeurs en loyal adversaire,
Le riche, pour donner à tous le nécessaire,
Se priverait un peu de plaisirs superflus :
Ce que je pensais là, je ne le pense plus.

Que du trésor public distribuant les sommes,
 Les tribuns, nouveaux rois, resteraient toujours hommes,
 Qu'ils ne seraient jamais des tyrans dissolus :
 Ce que je pensais là, je ne le pense plus.

Mais je pense toujours que le pauvre est à plaindre,
 Et que le protéger vaudrait mieux que le craindre ;
 J'ai changé de raison, mais non de sentiment.
 Je suis républicain, plus raisonnablement.

En voyant ces taudis où le peuple fourmille,
 Je voudrais le bonheur de la grande famille,
 Mais je ne voudrais plus, et j'ai raison, je crois,
 D'un pays possédant huit millions de rois.
 Je suis républicain comme on l'est à mon âge,
 Il se peut que l'honneur loge au sixième étage,
 Je ne dis pas non — mais, en payant son loyer,
 L'honneur a bien le droit de descendre au premier.

Si demain, par hasard, on me montrait en France
 Un parti tout nouveau, rempli de tolérance,
 Pur de tous les excès, de tout le sang versé,
 Un parti protecteur, sage, juste, sensé,
 Sans peur et sans reproche, un parti phénomène,
 Croyez-vous qu'au passé le préjugé m'enchaîne ?.....
 Non, non, à ce parti je dirais : « Me voilà ! »
 J'aurais raison. Eh bien ! ce que je ferais là,
 Je le fais en petit ; — je regarde, j'écoute,

Et de tous les partis, tous imparfaits, sans doute,
Je choisis le meilleur ou bien le moins mauvais ;
Où ma pauvre raison me dit d'aller — je vais.
Ce système ingénu n'est pas de la science,
C'est de la probité, c'est de la conscience.

L'ÉDITEUR.

C'est de la nouveauté, je dois en convenir ;
Mais, dans votre intérêt, et pour vous prévenir,
Cette nouveauté-là pourrait être comprise.
Enfin, vous le voulez, je risque l'entreprise.
Donnez-moi ce recueil.

L'AUTEUR.

De grand cœur. Le voici.

L'ÉDITEUR.

A bientôt !

L'AUTEUR.

Sans adieu !

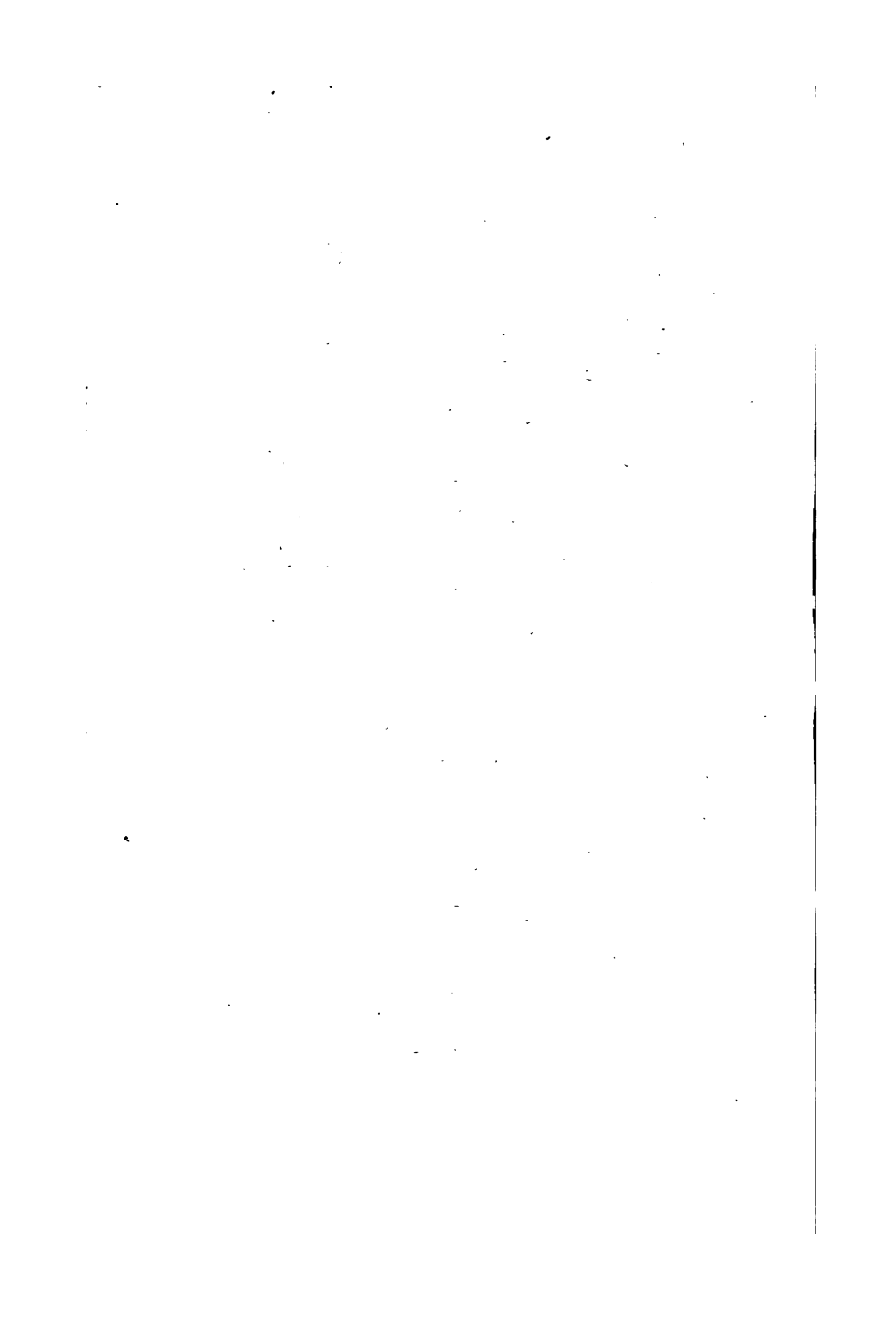
L'ÉDITEUR.

Bonne chance !

L'AUTEUR.

Merci !

CHANSONS



CHANSONS

L'EXISTENCE

Air : Je loge au quatrième étage.

Mon Dieu, quelle pauvre existence,
Monotone, triste à l'excès !
Toujours des actes de naissance,
De mariage et de décès.
Contre nous, irrité peut-être,
Un Dieu créa, pour nous punir,
Un monde qui doit toujours naître,
Toujours vivre et toujours mourir.

Comme des ombres fugitives,
Nous passons et disparaissions;

Élevons-nous des voix plaintives :
Le vent en emporte les sons.
A peine un long siècle s'achève,
Qu'un nouveau siècle est commencé,
Et qu'une autre foule soulève
Les cendres du siècle passé.

Puisque sur la terre où nous sommes
Il faut naître, vivre et mourir ;
Pourquoi donc séparer les hommes,
Qu'avaient-ils besoin d'avenir ?
Unis au lieu qui les rassemble,
Et sans laisser un souvenir,
Tous ils auraient dû naître ensemble,
Ensemble ils devraient tous mourir.

Alors, consolés, il me semble,
Las d'un jour passé sans espoir,
Pour s'endormir gaiement ensemble,
Ils auraient attendu le soir.
Se réunissant à la ronde,
On les eût vus fraterniser ;
Et le dernier soupir du monde
N'eût été qu'un dernier baiser.

LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ

Am : V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.

L'été vient, le député part,
Je bénis Laffitte et Caillard.
Et jusques au mois de décembre,
Jamais un seul membre
De la basse Chambre
N'est hostile à la liberté :
V'là c'qui fait plaisir l'été.

L'hiver, il faut ne pas sortir,
Se bien chauffer, se bien vêtir ;
Il vente, il pleut, il neige, il grêle.
L'été, sans flanelle,
Sans bois ni chandelle,
On a santé, chaleur, clarté :
V'là c'qui fait plaisir l'été.

Quand sonnent dix heures du soir,
Grimper sur les toits pour y voir
Lise qui couche en sa mansarde,
Et sans prendre garde
Si quelqu'un regarde,
Mise comme la Vérité :
V'là c'qui fait plaisir l'été.

L'hiver, être riche est urgent,
Lise coûte beaucoup d'argent,
Chez Véfour il faut la conduire.
L'été sans rien dire
Gratis on l'attire,
Au fond d'un bois peu fréquenté :
V'là c'qui fait plaisir l'été.

Et dans ce bois des plus touffus,
Narguant les cris et les refus,
Prendre des libertés sans nombre,
L'embrasser, à l'ombre
D'un taillis bien sombre,
Heureux, vainqueur et souffleté,
V'là c'qui fait plaisir l'été.

En dépit de l'autorité,
Dans les blés on est abrité.

Et d'amour on peut s'y repaître
 En envoyant paître
 Le garde champêtre
 Moyennant une indemnité :
 V'là c'qui fait plaisir l'été.

Rencontrer près le pont des Arts
 Des fillettes dont les regards
 S'arrêtent, par libertinage,
 Sur maint personnage
 Qui sur le dos nage
 En leur montrant l'autre côté :
 V'là c'qui fait plaisir l'été.

Bref, l'été, quel joyeux réveil !
 Des femmes, des fleurs, du soleil,
 Des oiseaux fiers de leur plumage,
 Et dont le ramage
 Semble rendre hommage
 Au maître de l'immensité :
 V'là c'qui fait plaisir l'été.

LES PLAISIRS DE L'HIVER

Ain : V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.

Pourtant, je conviens franchement

Que l'hiver a son agrément ;

Le dos au feu, le ventre à table,

Fillette traitable,

Mâcon délectable,

Joyeux repas, gentil couvert :

V'là c'qui fait plaisir l'hiver.

Seule avec vous, dans un endroit,

Lise vous dira : « J'ai bien froid. »

Mais plus on a froid, plus on tremble,

Et plus, ce me semble,

On s'échauffe ensemble ;

Brûler sans feu d'un feu d'enfer :

V'là c'qui fait plaisir l'hiver.

J'ai dit que l'hiver chez Véfour,
A prix d'or se faisait l'amour ;
Mais près d'une jeune compagne,
Avec du champagne,
En faveurs on gagne
Tout ce qu'en dépenses l'on perd .
V'là c'qui fait plaisir l'hiver.

L'été, Rachel est à Strasbourg,
Arnal est à Saint-Pétersbourg.
Déjazet part pour l'Angleterre.
Ravel pour Nanterre,
Ozy pour Cythère ;
Janvier nous les rend de concert :
V'là c'qui fait plaisir l'hiver.

Avec chaque hiver, Dieu merci !
Le jour de l'an revient aussi,
Ce seul jour où l'on se déplace,
Où, de guerre lasse,
Chacun s'entrelace ;
De s'aimer tout le monde a l'air :
V'là c'qui fait plaisir l'hiver.

Non, l'hiver n'a pas de rival,
C'est l'époque du carnaval;

On est par une courtisane,
En chaste Suzanne,
Mis à la tisane,
Lorsque le champagne est trop cher :
V'là c'qui fait plaisir l'hiver.

Mettre la nuit, dans les grands froids,
Trois couvertures à la fois,
Et, pour que la chaleur augmente,
Y joindre une amante,
Même avec sa mante,
Être par elle bien couvert :
V'là c'qui fait plaisir l'hiver.

En un mot, je suis ainsi fait,
Que, lorsque l'été disparaît,
Je pleure mes roses chéries,
Les belles prairies
Vertes et fleuries,
Et que, lorsqu'il revient plus vert,
Je soupire après l'hiver.

LE MEILLEUR DE NOS ROIS

AIR : En amour comme en amitié.

Ce roi chéri, ce roi qu'on aimait tant,
Cet Henri quatre, exemple de vaillance,
Mort catholique, était né protestant.
Que ne trahit-on pas pour le trône de France?
Avant d'avoir, pour affermir ses droits,
Abandonné le culte de ses pères,
Il s'est baigné dans le sang de ses frères :
Qu'il était bon le meilleur de nos rois !

Pauvre Fleurette, où cherches-tu l'amour?...
Quand vingt rivaux briguent ton alliance,
C'est un enfant qui, payé de retour,
Profane tes appas livrés sans résistance.
Rosé d'amour fanée entre ses doigts,
Pour d'autres fleurs qu'il te préfère à peine,

Il t'abandonne aux eaux de la fontaine :
Qu'il était bon le meilleur de nos rois !

« Ventre-saint-gris ! disait-il au combat,
Suivez, soldats, suivez mon blanc panache;
J'aime ce peuple et pour lui mon cœur bat,
Mais il me faut un trône et sa main me l'arrache.
En vain je pleure en écoutant sa voix,
En vain je souffre, en vain mon cœur se navre;
Je régnerai, fût-ce sur son cadavre ! »
Qu'il était bon le meilleur de nos rois !

Et, quand il eut affermi son pouvoir,
Le front ridé, la barbe déjà grise,
Sur le vieux trône, où le roi vient s'asseoir,
Vous le voyez déjà, la débauche est assise.
Ce ne sont plus les soupirs d'autrefois,
Ce tendre amour qui tua la bergère;
C'est le cynisme au sein de l'adultère :
Qu'il était bon le meilleur de nos rois !

Et cependant il était notre appui,
Il nous aimait, il chérissait la France,
Tant d'autres rois sont venus après lui,
Qu'il nous a bien fallu regretter sa puissance.

Malgré le sang versé pour ses exploits
Et le dégoût que le cynisme inspire,
On est encore obligé de redire :
Qu'il était bon le meilleur de nos rois !

1833.

ELLE !

Ain d'Henri IV en famille.

Elle! ce mot nous fait battre le cœur!
Elle! veut dire une femme, une amie!
Elle! c'est tout, c'est l'espoir, le bonheur!
Elle! c'est mon trésor, mon idole, ma vie!
Ce mot charmant, mystérieux pronom,
Montre à nos yeux la femme qu'il rappelle,
Et jamais le plus joli nom
N'a remplacé le mot : C'est elle!

1853

LA LORETTE

CHANT DE DÉSESPOIR

Aia : Bon voyage, cher Dumolet.

Courte et bonne,
C'est mon refrain ;
Au genre humain
Je me vends ou me donne :
Courte et bonne,
Vite en chemin,
Je ne veux pas être vieille demain.

Fille du peuple, à souffrir condamnée,
J'eusse vécu sans joie et sans amour ;
Mourons plutôt, pauvre fleur profanée,
Mourons brillante à la fin d'un beau jour.

Courte et bonne,
Joie et gaité;
Vive l'été,
Nous n'avons pas d'automne.
Courte et bonne,
C'est mon désir,
Vivons d'amour et mourons de plaisir.

Pour un amant dont j'étais idolâtre,
Quand j'étais pauvre, on m'a fait maint affront;
Mais j'ai depuis, en changeant de théâtre,
Fait de ma honte une étoile à mon front.

Courte et bonne !
J'ai dix-huit ans
Et je n'attends
De rentes de personne.
Courte et bonne,
Pour talismans,
J'ai dix-huit ans et j'ai dix-huit amants.

Méprisez-moi, vous tous que je méprise,
Vieux séducteurs, jeunes gens incompris;
Méprisez-moi, mais que du moins on dise :
« Au poids de l'or ils payent leur mépris. »

Courte et bonne !
Enfants gâtés,
J'ai des bontés
Pour ceux que je rançonne.
Courte et bonne !
Encor ! encor !
J'ai des baisers pour tous vos louis d'or.

Mais, quoi ! déjà j'inspire moins de blâmes
Et le respect environne mes pas ;
Pour m'adorer, quoi ! vous quittez vos femmes,
Quoi ! vous daignez me parler chapeau bas !...

Courte et bonne !
Couvrez-vous donc !
Voyez ce dont
Je fais une couronne.
Courte et bonne !
J'ai des appas
Que l'amour paye et ne respecte pas.

Par un jeune homme, hier, je fus suivie ;
Pauvre, il m'a dit : « Je ne puis rien oser,
Car je n'ai rien à donner que ma vie ;
La voulez-vous prendre pour un baiser ? »

Courte et bonne !
Demain, je veux
Comblér ses vœux
En lui faisant l'aumône,
Courte et bonne !
Cœur généreux,
Je vends au riche et donne au malheureux.

Mais vous, messieurs, qui cherchez en moi-même
Un piédestal pour votre vanité,
Qui vous aimez en me disant : « Je t'aime ! »
Messieurs les *Beaux* qui manquez de beauté.

Courte et bonne !
Des millions !
Pour vous, *lions*,
Je suis une *lionne*.
Courte et bonne !
Les diamants
Et les atours font passer les amants.

Dans cet abîme où je suis descendue,
Déjà l'orgueil vous entraîne à moitié ;
C'est sans pitié que vous m'avez perdue,
Je veux aussi vous perdre sans pitié.

Courte et bonne !
Amusons-nous
Comme des fous
Que leur bonheur étonne,
Courte et bonne !
Courons au bal,
Pour nous la vie est un long carnaval.

Ah ! vous voulez, sauf à damner mon âme,
De mon beau corps mordre et flétrir la chair ;
Suivéz-moi donc ; en vous livrant la femme
L'ange déchu vous conduit à l'enfer.

Courte et bonne !
C'est mon refrain.
Au genre humain
Je me vends ou me donne.
Courte et bonne !
Vite en chemin,
Je ne veux pas être vieille demain.

LE CHANT DU TRAPPISTE

AIR : J'ai vu la meunière du moulin à vent.

Au diable ces religieux
Qui, pour se distraire,
Ne savent adresser aux cieux
Qu'un chant funéraire !
Toujours prêts à s'ensevelir,
Ils répètent et sans pâlir :
Il faut mourir,
Frère !
Frère, il faut mourir !

Il faut mourir, on le sait bien,
Mais on doit le taire,
Et mourir quand on n'a plus rien
A faire sur terre.
Pourquoi s'attrister à loisir,

Et pour refrain, pourquoi choisir
Il faut mourir,
Frère !
Frère, il faut mourir !

Dieu, de votre air triste et chagrin
Doit être colère,
Et cependant votre refrain
Commence à me plaire,
Quand, répondant à mon désir,
Lisette me dit : « De plaisir
Il faut mourir,
Frère !
Frère, il faut mourir ! »

Sans jamais accuser le sort,
Durant ma carrière,
Je suis déjà mille fois mort
De cette manière.
Sur un sein que l'on voit saillir,
Et que l'amour fait tressaillir,
Il faut mourir,
Frère !
Frère, il faut mourir !

Or, pour mettre à profit des jours
Qui ne durent guères,

Remplissons-les de nos amours

Et vidons nos verres.

C'est en buvant à s'étourdir,

En chantant à s'abasourdir

Qu'il faut mourir,

Frères !

Puisqu'il faut mourir !

1855.

AUX CHASSEURS

AIR : Ça n'se peut pas.

Lion, tigre, chacal, panthère,

Léopard, loup — poissons — oiseaux,

Tout s'entr'égorge sur la terre,

Et dans les airs, et dans les eaux.

La bête au meurtre s'habitue,

Pour se défendre ou se nourrir ;

L'homme est le seul être qui tue

Pour son plaisir (*bis*).

1849,

LE PORTRAIT DE MA LISETTE

AIR : Il est un petit homme.

Lise est une grisette
Comme on en trouve tant,
Et pourtant,
Sans aimer ma Lisette,
Un roi ne verrait pas
Ses appas.
J'aime à la chanter,
J'aime à la fêter,
J'aime à lui répéter :
Lise toujours,
Toujours, toujours,
Tu seras mes amours !

Deux charmantes oreilles,
Yeux bleus, grands, bien ornés,

Petit nez,
Bouche des plus vermeilles,
Dont le souffle enchanteur
Vient au cœur,
Gorge faite au tour
Et dont chaque jour
Je presse le contour.
Lise toujours,
Toujours, toujours,
Tu seras mes amours !

En elle j'idolâtre
Son éclat, sa fraîcheur,
Sa blancheur;
Oui, sur ce corps d'albâtre
On ne peut entrevoir
Qu'un point noir,
Un point tout petit,
Mais dont chaque nuit,
L'amour se fait un nid.
Lise toujours,
Toujours, toujours,
Tu seras mes amours !

C'est un être céleste,
Un ange de beauté,

De bonté,
Sa toilette est modeste,
Mais le petit bonnet
Qu'elle met
Sied mieux à son teint,
A son air mutin,
Qu'un chapeau de satin.
Lise toujours,
Toujours, toujours,
Tu seras mes amours!

Mais Lise est infidèle,
Elle aime à voltiger,
A changer.
C'est mal. « Bah ! répond-elle,
Lorsque je vois pleurer,
Soupirer,
Mon cœur généreux,
De chaque amoureux
Voudrait faire un heureux. »
Lise toujours,
Toujours, toujours,
Tu seras mes amours!

Ainsi, de cette belle,
J'ai tracé le portrait,

Trait pour trait.
C'est ma muse nouvelle,
C'est mon Pégase aussi,
Dieu merci !
Sur lui, radieux,
Je gravis au mieux
Le Parnasse et les cieux.
Lise toujours,
Toujours, toujours,
Tu seras mes amours !

1836.

EXCUSE !

AIR : Bouton de rose.

Chantons encore !
Naguère un grand homme chantait,
Nous n'avons pas sa voix sonore ;
Mais, puisque Béranger se tait,
Chantons encore !

1839.

COMMENT JE DEVINS BÊTE

AIR : Vaudeville de l'*Apothicaire*.

Le docte Boileau Despréaux,
Suivant l'exemple d'Aristote,
Dit que de tous les animaux
L'homme est l'espèce la plus sotte.
Bien que je trouve cela mal,
A son exemple je répète :
Que l'homme est un sot animal,
Que le plus sage est le plus bête.

Petit, je croyais au bonheur,
Et je me disais : « Pour l'atteindre,
Il faut conserver son honneur,
Ne pas faillir, ne jamais feindre,
Dire toujours la vérité,
Même lorsqu'elle est indiscrete. »

Je croyais à l'égalité !
Petit, j'étais déjà bien bête.

Un peu plus grand, lorsqu'à mes yeux
S'offrirent des rois sur des trônes,
Je m'écriai : « Princes heureux !
Le peuple a béni vos couronnes !
Vous l'aimez, il vous aime aussi,
Quelle félicité parfaite ! »
Pour penser et parler ainsi,
Plus grand, j'étais un peu plus bête.

Lorsque je fus grand tout à fait,
Rosine, ma première belle,
A chaque instant me répétait :
« Je te serai toujours fidèle ! »
Et moi je crus, en l'adorant,
Aux promesses de ma conquête :
Vous voyez que, tout à fait grand,
Je devenais tout à fait bête !

Trompé par elle et pardonnant
A son caprice, à son mensonge,
« Bah ! m'écriai-je, maintenant
La vertu n'est plus qu'un vain songe.
Tout se fabrique au poids de l'or,
Je ne crois plus à rien d'honnête, »

Mais ne rien croire... Ah ! c'est encor
Devenir de plus en plus bête !

Ainsi, quand il est tout petit,
L'homme a son instinct qui le guide.
Plus grand, le monde l'éblouit,
Tout à fait grand, il est stupide.
Sa raison, qu'il croit un flambeau,
Dans les ténèbres le rejette,
Et je soutiens avec Boileau
Que le plus sage est une bête !

1842.

LE DIAMANT

Ain du Luth galant.

Amas de boue, impur et dur ciment,
Que le soleil transforme en diamant,
Nous sommes éblouis par l'éclat qui te change ;
Nous oublions qu'un jour tu sortis de la fange,
Nous te faisons briller sur le cou blanc d'un ange,
Et l'ange profané retourne à ton néant.

1844.

FAUT D'LA VERTU, PAS TROP N'EN FAUT

VIEUX REFRAIN

Ain consacré.

**Faut d'la vertu, pas trop n'en faut :
L'excès en tout est un défaut.**

**Jadis nous avons vu Lucrèce
En butte à l'amour de Tarquin,
Pour faire preuve de sagesse,
Se plonger un poignard dans l'sein.**

**Faut d'la vertu, pas trop n'en faut :
L'excès en tout est un défaut.**

Plus d'un poète saïrique
Franc, courageux, mais trop brutal,
Pour prix de sa vertu stoïque,
Alla mourir à l'hôpital.

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut :
L'excès en tout est un défaut.

Un gros milord offre à Lucile
Cent louis qu'ell' refuse à l'instant;
Mais le milord en offre mille,
Et Lucil' dit en acceptant :

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut :
L'excès en tout est un défaut.

Darcy n'avait que du mérite,
Aussi vivait-il en jeûnant;
Mais il a fait trois fois faillite,
Il dine fort bien maintenant.

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut :
L'excès en tout est un défaut.

Depuis que de l'humaine engeance
L'or s'est fait souverain seigneur,
On a bien moins d'honneur en France,
Mais beaucoup plus de croix d'honneur.

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut :
L'excès en tout est un défaut.

Aussi dans le siècle où nous sommes,
C'est malheureux, mais on comprend
Que tant d'bell's femm's et tant d' grands hommes
Disent en se déshonorant :

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut :
L'excès en tout est un défaut.

MON IGNORANCE

Air du Petit mot pour rire.

J'ai lu mes grecs et mes latins
Chez les frères ignorants,
Aussi, fier néographe,
Je suis tellement érudit,
Que de moi bien souvent on dit :
« C'est un vaurien
Qui ne sait rien,
Pas même l'orthographe. »

Je sais mettre Lisette en train,
Je sais composer un refrain,
Je sais faire un paragraphe ;
J'aime, je chante et ris souvent ;
Ne suis-je pas assez savant

Pour un vaurien
Qui ne sait rien,
Pas même l'orthographe?

Si Dieu m'en accorde le temps,
Lecteur, en chansons je prétends
Être mon biographe,
Et mes chansons diront combien
Le monde doit penser de bien
D'un grand vaurien
Qui ne sait rien,
Pas même l'orthographe.

Enfin, quand j'aurai fermé l'œil,
Amis, il faut, sur mon cercueil,
Mettre cette épitaphe :
« Ci-git un célèbre écrivain,
Qui, de son ignorance vain,
Fut un vaurien
Qui ne sut rien,
Pas même l'orthographe. »

LE VIEUX PAUVRE

Ain : Si vous m'aimez, pourquoi ne pas le dire ?

Il tend la main :
Oh ! vite qu'on lui donne ;
Il s'affaiblit, il succombe en chemin ;
Il va mourir, la force l'abandonne...
Prenez pitié des maux du genre humain !...
Au bon vieux pauvre accordez une aumône :
Il tend la main.

Par un bienfait,
Exauçons sa prière ;
On est toujours riche du bien qu'on fait...
Pauvre vieillard ! sa douleur est sincère :
Fût-elle encor la peine d'un méfait,

Ah ! soulageons, soulageons sa misère
Par un bienfait.

Regardez bien.

Vous qui rêvez la gloire,
Vous, jeunes gens, qui ne redoutez rien :
Aux vains honneurs, comme vous il put croire ;
Il eut peut-être un rang, un nom, du bien...
De ses haillous conservez la mémoire...
Regardez bien.

Ces cheveux blancs,
Il fut des jours prospères,
Où, longs et noirs, ils flottaient élégants ;
L'amour joyeux passait des mains légères
Sur ce front nu qu'ont dépouillé les ans...
Ah ! respectons, pour l'amour de nos pères,
Ces cheveux blancs.

A son déclin,
Sur la route commune,
Triste et souffrant, il nous implore en vain ;
Toujours sa voix nous paraît importune...
Voyez pourtant : il a froid, il a faim !...

Malheur à l'homme arrivé sans fortune
A son déclin.

Il est trop tard !
Sa voix qui nous appelle
Est languissante ainsi que son regard.
O mes amis ! à cette heure cruelle,
Pitié, pitié, pour ce pauvre vieillard !
Ciel ! il frissonne, il pâlit, il chancelle...
Il est trop tard !

Prions, enfants !...
Déjà glacé par l'âge,
Son œil se ferme... il meurt à soixante ans...
Le voilà donc à l'abri de l'orage !
Et nous restons ballottés par les vents !
Ah ! puissions-nous échapper au naufrage !...
Prions, enfants !

UN NOUVEAU LANGAGE

Ain : A coups de pieds, à coups de poings.

J'ai cru mon avenir détruit,
Ne me voyant pas même instruit
Comme un instituteur primaire;
De me désoler j'avais tort,
Me voilà savant, grâce au *sport*.
C'est en anglais
Qu'il faut parler français,
Envoyons au diable la grammaire !

Le sport a son langage à part;
Voulons-nous briller quelque part ?
Du sport parlons la langue mère.
N'en déplaie à notre vieux goth,

Adoptons ce nouvel argot.
 C'est en anglais
 Qu'il faut parler français,
 Envoyons au diable la grammaire !

Buvant du *grog* ou du *brandy* ¹,
 Je me fais appeler *dandy*,
 Et, grâce à la mode éphémère,
 Mon valet s'intitule un *groom*,
 Je le mets derrière mon *broom* ².
 C'est en anglais
 Qu'il faut parler français,
 Envoyons au diable la grammaire !

Un matelot est un *chipman*,
 Un sergent de ville un *watchman*,
 Un *alderman*, l'adjoint du maire;
 Un maquignon est un *sportman*,
 Un gentilhomme un *gentleman*.
 C'est en anglais
 Qu'il faut parler français,
 Envoyons au diable la grammaire !

¹ Eau-de-vie.

² Prononciation française du nom de lord Brougham, qui a donné son nom à un nouveau genre de petite voiture.

Steam boat ¹ se prononce en français
Comme tire-botte à peu près,
Et, grâce aux mots que j'énumère,
Dans mon *wiski* ² portant ma *twen* ³,
Je crains parfois d'avoir le *spleen* ⁴.

C'est en anglais
Qu'il faut parler français,
Envoyons au diable la grammaire !

Sur le *stud-book* ⁵ si j'étais fort,
Je voudrais faire un *speech* ⁶ au sport.
Car le speech, voilà ma chimère.
Un speech fait par moi, j'en suis sûr, f
Erait de l'effet sur le *turf*.

C'est en anglais
Qu'il faut parler français,
Envoyons au diable la grammaire !

Voyant Guizot faire un richard
De l'apothicaire Pritchard,

¹ Bateau à vapeur; on prononce *slim bottle*.

² Cabriolet.

³ Paletot.

⁴ Chagrin, dégoût de la vie.

⁵ Livre de haras.

⁶ Discours.

La France, dans sa peine amère,
Lui dit : « Ce n'est pas français ! » Mais
Guizot lui répond : « Désormais
C'est en anglais
Qu'il faut parler français,
Envoyons au diable la grammaire ! »

De nos amis les ennemis,
Puisque le langage est admis,
Il vaut mieux que celui d'Homère;
Or, par originalité
Et par nationalité,
C'est en anglais
Qu'il faut parler français,
Envoyons au diable la grammaire !

DIEU !

RÉPONSE A UN ATHÉE

Ain de la Treille de sincérité.

Sur la terre,
Tout est mystère,
Mais tout, à l'œil observateur,
Y révèle un Dieu créateur.

Un homme... un aveugle, sans doute,
Un fou... peut-être un orgueilleux,
Du Dieu qu'en secret il redoute
Ose encor, d'un ton scandaleux,
Nier le pouvoir merveilleux !
Pourquoi cette folle entreprise ?
Est-ce un insensé ? je le crains !

Un orgueilleux ? je le méprise.
N'est-il qu'aveugle ? je le plains !

Sur la terre,
Tout est mystère,
Mais tout, à l'œil observateur,
Y révèle un Dieu créateur.

Je ne crains pas qu'on me réponde :
Pouvez-vous adorer sans voir ?
— N'est-ce rien voir que voir le monde,
Ce monde, l'immense miroir,
Où Dieu réfléchit son pouvoir ?
Nous sommes une fourmière
Qui croit et s'agite en tout lieu.
Qui peut lever tant de poussière.
Si ce n'est le souffle d'un Dieu ?

Sur la terre,
Tout est mystère,
Mais tout, à l'œil observateur,
Y révèle un Dieu créateur.

— Tu crois donc ton âme immortelle ?
Mais, flamme, fumée ou vapeur,

L'âme invisible existe-t-elle ?
Renonce à cet espoir trompeur,
L'âme est un rêve de la peur.
— Non, non, c'est un luth doux et tendre
Que Dieu touche. — Sourds qui criez,
Priez et vous pourrez l'entendre;
Pour qu'il résonne en vous, — priez.

Sur la terre,
Tout est mystère,
Mais tout, à l'œil observateur,
Y révèle un Dieu créateur.

Quoi ! le hasard eût fait le monde,
Et tant de trésors précieux;
Il eût créé la terre et l'onde,
Il eût créé dans les cieux
Des milliers d'astres à nos yeux ?
Il eût réglé ce grand système
Et mesuré tout au compas ?
Non, le hasard, en créant même,
Ne régulariserait pas.

Sur la terre,
Tout est mystère,

Mais tout, à l'œil observateur,
Y révèle un Dieu créateur.

Mon Dieu, c'est un Être suprême !
Un divin mystère ici-bas.
Sans le connaître, si je l'aime,
C'est qu'il m'accorde à chaque pas
Des faveurs qu'il ne me doit pas.
Sans jamais lui faire l'outrage
De l'accuser de nos forfaits,
Je l'admire dans son ouvrage,
Je l'adore dans ses bienfaits.

Sur la terre,
Tout est mystère,
Mais tout, à l'œil observateur,
Y révèle un Dieu créateur.

Dieu, dit un fou, c'est la sottise !
C'est le mensonge ! — Homme sans foi,
Faut-il qu'aussi je te baptise ?
Le sot et le menteur, c'est toi.
Mais j'allais m'emporter... pourquoi ?
J'ai dit ce qu'il faut qu'on en dise :
— Est-ce un insensé ? je le crains !

Un orgueilleux ? je le méprise !
N'est-il qu'avéugle ? je le plains.

Sur la terre,
Tout est mystère,
Mais tout, à l'œil observateur,
Y révèle un Dieu créateur.

1849.

SOLUTION

AIR du Piège.

L'amour est-il une vertu ?
Est-ce un vice auquel on s'adonne ?
Ce point obscur fut débattu
Par tous les docteurs en Sorbonne.
Moi, je décide : — Or, l'amour, ici-bas,
L'amour qui fait qu'on déraisonne,
Est la vertu des scélérats,
Et le vice de la Sorbonne.

1847.

A MOI LE DIADÈME !

Air : Je commence à m'apercevoir.

A moi l'amour et la gaité,
Belles, daignez sourire,
La muse qui m'inspire
Ne chante que la volupté;
Prudes austères,
Censeurs sévères,
Vous qui traitez nos plaisirs de chimères;
Quand vous rêvez la cruauté,
La primauté, la royauté,
L'amant s'écrie aux pieds de la beauté :
A moi le diadème,
A moi le rang suprême,
A moi le monde... à moi celle que j'aime !

Maîtres de ce vaste univers,
Aux peuplades lointaines

Vos mains forgent des chaînes
Et vos bras sont chargés de fers.
Le canon gronde,
Frappe à la ronde,
Et vous réglez sur les débris du monde.
Alors, je me retrouve, moi,
Sur la couche où Lise en émoi
Saisit le sceptre et me nomme son roi.
A moi le diadème,
A moi le rang suprême,
A moi le monde... à moi celle que j'aime !

Lise, tes bras me sont ouverts,
Nos deux cœurs se répondent,
Nos baisers se confondent,
Et nous oublions l'univers !
Mine agaçante,
Gorge naissante,
Petite main et douce et caressante,
Quand je vous tiens, quand je vous vois,
Quand je vous embrasse à la fois,
Vrai Dieu ! je suis le plus heureux des rois !
A moi le diadème,
A moi le rang suprême,
A moi le monde... à moi celle que j'aime !

ABD-EL-KADER

Ain : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Entre beaucoup d'autres défauts,
Je puis avoir un esprit faux ;
Mais qui parle en bon citoyen
S'exprime toujours assez bien.

Pourquoi toutes nos promenades
Au milieu de pays malsains ?
Pourquoi de nouvelles croisades
Contre de nouveaux Sarrasins ?

Entre beaucoup d'autres défauts,
Je puis avoir un esprit faux ;
Mais qui parle en bon citoyen
S'exprime toujours assez bien.

Si d'un outrage tu te venges,
Lève-toi, France ! arme nos bras,
Et ne laisse pas, par phalanges,
Massacrer tes pauvres soldats.

Entre beaucoup d'autres défauts,
Je puis avoir un esprit faux ;
Mais qui parle en bon citoyen
S'exprime toujours assez bien.

Mais non, malgré sa barbarie,
L'Arabe est à plaindre aujourd'hui.
Qu'on menace notre patrie,
Et nous ferons tous comme lui.

Entre beaucoup d'autres défauts,
Je puis avoir un esprit faux ;
Mais qui parle en bon citoyen
S'exprime toujours assez bien.

Quelle serait notre souffrance,
Si, d'un air crâne et conquérant,
Les Arabes venaient en France,
Pour nous imposer le Coran ?

Entre beaucoup d'autres défauts,
Je puis avoir un esprit faux ;
Mais qui parle en bon citoyen
S'exprime toujours assez bien.

Le défenseur de l'Algérie
A le bon droit de son côté,
Puisqu'il combat pour sa patrie,
Pour son Dieu, pour sa liberté.

Entre beaucoup d'autres défauts,
Je puis avoir un esprit faux ;
Mais qui parle en bon citoyen
S'exprime toujours assez bien.

ESTELLE ET NÉMORIN

AIR : Le petit mot (*ter*) pour rire.

Si j'étais un beau Némorin,
Et que l'Estelle, objet divin
Que j'adore en cachette,
Connût mon amoureux désir,
Ah ! combien j'aurais de plaisir
A faire sa (*ter*) conquête.

Avec elle, dès le matin,
Je voudrais, dans le bois voisin,
Courir à l'aventure.
La course la chiffonnerait,
Et sous chaque arbre on me verrait,
Refaire sa (*ter*) parure.

A midi, je l'emmènerais
Dans les blés, où je lui dirais :
« Sois tendre, aimable et bonne. »
Comme dans un nid rassemblés,
On nous trouverait dans les blés
Refaisant sa (*ter*) couronne.

Je la conduirais dans un champ,
Le soir, par un soleil couchant,
Avant que tout sommeille.
Et là, plus amoureux qu'ailleurs,
On me verrait au sein des fleurs,
Lui faire sa (*ter*) corbeille.

Mais les Némorins ne sont plus !
Mon Estelle, ô vœux superflus !
Ne veut pas être un ange.
C'est le plus charmant des démons,
Et je cherche d'autres façons
De faire sa (*ter*) louange.

LA MORT DE PIERROT

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Enfant rêveur, déjà morose et triste,
J'avais six ans... je m'en souviens encor !
Quand Debureau, qu'on nommait Jean-Baptiste,
Pour son début joua le *Songe d'Or*.
Dès ce jour-là soumis à son empire,
Je me suis fait son spectateur fervent.
Honneur à lui ! qui le premier fit rire
Un pauvre fou qui n'a pas ri souvent.

Ah ! sans Pierrot, que deviendra Cassandre ?
Et sur quel dos va frapper Arlequin ?
Qui poursuivra le rival de Léandre,
Battu, battant, rusé, gourmand, taquin ?
Pleurons, pleurons sur Cassandre et sa fille,
Par ses bons tours, par son comique appui,

Il soutenait cette vieille famille,
Qui ne pourra longtemps vivre sans lui.

A son convoi la foule est accourue,
Riant encor de ses nombreux exploits;
Mais Pierrot mort, en passant dans la rue,
La fit pleurer pour la première fois.
— Pleurer Pierrot?— Oui, Pierrot, c'est tout dire;
Lui que la foule avait vu s'illustrer.
Lui qui, souvent, la fit mourir de rire,
Devait mourir pour la faire pleurer.

Près des *Tittis*, qui venaient à l'église
S'entretenir de regrets superflus,
De beaux messieurs à l'élégante mise
Pleuraient aussi celui qui n'était plus.
Petits et grands, ces deux classes jalouses,
Se trouvaient là, sans haine et sans orgueil;
On a peu vu d'habits noirs et de blouses
Se réunir près du même cercueil.

Je ne sais pas s'il vivra dans l'histoire,
Mais, qu'elle en parle ou n'en souffle pas mot,
C'est en riant de ses titres de gloire
Qu'on citera le règne de Pierrot;

Et, comme dit Béranger, notre sage,
Lorsque d'Émile ¹ il parle à l'avenir :
« Quel roi vit-on laisser de son passage
Au pauvre peuple un si doux souvenir ? »

1816.

SIMPLE QUESTION

Air du Piège.

« Baissez les yeux, — restez chez vous !
Sans plaisirs, travaillez, madame ! »
Voilà ce que plus d'un époux,
Sur tous les tons, dit à sa femme.
Si l'on nous imposait, hélas !
La rigueur d'un pareil programme,
Est-il un seul honnête homme, ici-bas,
Dont on pourrait faire une honnête femme ?

1816.

¹ Préface pour les chansons d'Émile Debraux.

A JULES JANIN

... Après avoir lu son HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

AIR : Le Fleuve de la vie.

Janin, je viens de les relire,
Ces feuilletons du temps passé ;
Ces pages qui m'ont tant fait rire,
Qui, parfois, m'ont tant courroucé !
Ces jugements périodiques,
Qui, sachant louer et blâmer,
Devaient te faire surnommer
Le prince des critiques.

Mais tu fais un aveu terrible !
Tu nous dis : « Je me suis trompé. »
Te tromper... toi ! C'est donc possible ?
De cet aveu je suis frappé.

Moi qui fais un aveu semblable,
Je me croyais seul, en ce jour,
Assez déraisonnable pour
Me montrer raisonnable.

Ainsi donc, malgré la distance
Que ton talent met entre nous,
Hélas ! la même expérience
Nous fait dire : « Nous étions fous ! »
Quelle chose désespérante !
Chaque homme veut se prononcer,
Et pense à vingt ans, pour penser
Le contraire à quarante.

Je crains fort que, pour tes confrères,
Cet aveu ne soit un ennui,
Comme tu te trompais naguères,
Se tromperaient-ils aujourd'hui ?
J'en ai peur, et, pour ne rien taire,
L'aveu que tu fais sans détour,
Je crains qu'ils ne soient quelque jour
Obligés à le faire.

Si la vérité trouve un temple,
Honneur à l'illustration

Qui, la première, offre l'exemple
 D'un acte de contrition.
 Le mensonge qui nous profite
 Peut rendre notre talent vain ;
 La franchise de l'écrivain
 Est son premier mérite.

1835.

A MON AMI PAUL FERNEY

Après avoir lu dans le *SIÈCLE* sa nouvelle intitulée : *LA BRUNE THÉRÈSE*.

Ain : En amour comme en amitié.

Oui, Paul Ferney, oui, chez nous tout se vend !
 Et j'ai pleuré sur ta *Brune Thérèse*,
 Qui, sur son théâtre en plein vent,
 Chante pour que la faim de son enfant se taise !
 Qu'il soit maudit, ce monde indifférent,
 Qui, sans pitié, pour jouir à toute heure,
 Dit même à la mère qui pleure :
 « Chante pour nourrir ton enfant ! »

1830.

LA COUR DES MIRACLES

RONDE DES TRUANDS

»

LA LIBERTÉ AU MOYEN AGE

Air : C'est l'Amour.

Souffreteux,
Goutteux,
Boiteux,
Manchots, aveugles, culs-de-jatte,
Qu'on s'ébatte
A qui mieux mieux !
Faux gueux,
En avant deux !

Peuples, écoutez nos oracles,
Souverains, tremblez devant nous !

C'est ici la Cour des Miracles :
Ici, nous sommes plus que vous.
Vous nous coupez les vivres,
Mais, pour venger leur droit,
Quand ils ne sont pas ivres,
Les boiteux marchent droit.
Souffreteux,
Goutteux,
Boiteux,
Manchots, aveugles, culs-de-jatte,
Qu'on s'ébatte
A qui mieux mieux !
Faux gueux,
En avant deux !

Voyez ces amas de guenilles !
Voyez ces danseurs ivres morts !
Voyez bondir ces jeunes filles,
Cavales sans bride et sans mors !
Vival pour qui succombe
Sur un tel champ d'honneur !
La danseuse qui tombe,
Tombe sur un danseur.
Souffreteux,
Goutteux,
Boiteux,
Manchots, aveugles, culs-de-jatte,

Qu'on s'ébatte
A qui mieux mieux !
Faux gueux,
En avant deux !

Quand le bancal devient ingambe,
Le muet retrouve la voix...
Dansez, dansez, petite flambe,
Truands, argotiers, francs-bourgeois !
Ne craignez plus d'obstacles,
Notre trône est d'airain ;
Dans la Cour des Miracles,
Le peuple est souverain.
Souffreteux,
Goutteux,
Boiteux,
Manchots, aveugles, culs-de-jatte,
Qu'on s'ébatte
A qui mieux mieux !
Faux gueux,
En avant deux !

Les carrefours sont nos théâtres ;
Et là, par un heureux trafic,
Nos infirmités, nos emplâtres,
Intéressent notre public.

Ces blessures postiches
Nous servant à propos,
Nous pouvons, sur les riches,
Prélever des impôts,
Souffreteux,
Goutteux,
Boiteux,
Manchots, aveugles, culs-de-jatte,
Qu'on s'ébatte
A qui mieux mieux !
Faux gueux,
En avant deux !

Chez nous, sur un tonneau, s'élève
Celui que nous appelons roi :
Au nom du verre, au nom du glaive,
Il nous dicte gaiment sa loi.
Et ce roi, sur sa tonne,
Plus grand que tous les grands,
A pleine voix entonne
La ronde des Truands.
Souffreteux,
Goutteux,
Boiteux,
Manchots, aveugles, culs-de-jatte,
Qu'on s'ébatte
A qui mieux mieux !

Faux gueux,
En avant deux !

O roi de France ! ô bon apôtre ¹ !
Ton sceptre qu'a forgé l'enfer
Est-il plus léger que le nôtre ?
Non : l'or est plus lourd que le fer.
Où le crime se cache
Nous portons un flambeau ;
Ton sceptre est une hache,
Le nôtre est un niveau.
Souffreteux,
Goutteux,
Boiteux,
Manchots, aveugles, culs-de-jatte,
Qu'on s'ébatte
A qui mieux mieux !
Faux gueux,
En avant deux !

Ainsi parlaient au moyen âge
Les gueux de la vieille cité,
Dans son ivresse et son courage

¹ Louis XI.

Le peuple puisait sa fierté.
Ainsi sa voix sonore
Tonnait contre les cours;
Ainsi diraient encore
Les enfants de nos jours.
Souffreteux,
Goutteux,
Boiteux,
Manchots, aveugles, culs-de-jatte.
Qu'on s'ébatte
A qui mieux mieux !
Faux gueux,
En avant deux !

VOYAGE AVEC UNE MUSE

AIR : Eh ! ma mère, est-ce que je sais ça ?

Une muse en équipage,
Un jour s'arrêtant chez moi,
Me dit : — Je fais un voyage,
Je veux le faire avec toi !
— Voyager toujours amuse.
Ah ! madame, grand merci !
— C'est bon, me répond la muse,
Chansonnier, sortons d'ici. (*Bis.*)

Chez un dévot charitable;
Elle me conduit d'abord.
Ciel ! il fait l'amour à table
A côté d'un coffre-fort.
Tout l'enflamme, le transporte,
Tandis qu'affamé, transi,

Un pauvre expire à sa porte,
— Ma muse, sortons d'ici.

Elle m'entraîne, la folle,
Chez un ministre savant,
Dans un nouveau protocole
Enseveli tout vivant.
D'un peuple qui nous offense
Il se met à la merci.
— Quelle honte pour la France!
Ma muse, sortons d'ici.

Chez des beautés impudiques,
Je suis par elle emporté ;
Là, mille tableaux lubriques
Révoltent ma chasteté ;
J'y vois le vice en nature,
Et l'amour en raccourci.
— Ah ! quelle triste peinture !
Ma muse, sortons d'ici.

Par malice, elle m'attire
Chez l'incorruptible auteur
D'une sanglante satire
Dont le pouvoir avait peur.

Nous frappons... rien... Quel mystère !

Hélas ! pour se vendre aussi,

Il était au ministère !...

— Ma muse, sortons d'ici.

Chez un peuple en république...

.

— Ma muse, sortons d'ici.

Enfin, chez la jeune Lise,

Un soir, elle me conduit ;

Nous la trouvons en chemise,

Elle allait se mettre au lit.

Coucher seule, ah ! quel dommage !

Non, Lise est trop belle ainsi.

— Remettez-vous en voyage,

Ma muse, je reste ici.

LA MUSE BACHIQUE

Ain : Au cabaret.

Un vieux préjugé populaire,
Parlant contre notre intérêt,
Dit aux chansonniers que, pour plaire,
Il faut rimer au cabaret.
Il dit que nos pères, à table,
D'un broc tiraient un joyeux son,
Et que, pour la rendre adorable,
Nos aïeux grisaient la chanson.

Malgré cette vieille rengaine
Dont plus d'un rimeur est imbu,
Le vin n'est pas mon hippocrène,
Je suis triste et sot quand j'ai bu.
Ma muse aime qu'on l'émoustille;
Elle rit d'un propos grivois ;

Mais c'est une élégante fille
Qui m'abandonne quand je bois.

1853.

93 ET 1830

AIR : Bouton de rose.

Quatre-vingt-treize

Nous rappelle des jours maudits :
Tyrans, bourreaux, sang, *Marseillaise*,
Voilà ce qu'on nommait jadis

Quatre-vingt-treize.

Mil huit cent trente

N'est ni trop dur, ni trop doucet,
Ce n'est pas la guerre apparente,
La paix non plus... ce n'est rien... c'est
Mil huit cent trente.

1830.

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Aux du Fleuve de la Vie.

Voyez à quel point l'homme change,
Je ne suis plus ce que j'étais;
Jadis tout me semblait étrange
Et d'un rien je m'épouvantais...
Je voyais, prêts à nous détruire,
Des rois, des ogres en fureur;
Mais tout ce qui me faisait peur
Maintenant me fait rire.

Révant lutins, farfadets, gnomes,
Je tremblais quand il faisait noir;
Ne voyant partout que fantômes,
Je me souviens qu'un certain soir,
Rose entra chez moi sans rien dire :
Trois mois en a battu mon cœur !

Mais Rose, qui m'a tant fait peur,
Maintenant me fait rire.

Quand j'allais voir un mélodrame,
Quelle frayeur il m'inspirait !
L'héroïne touchait mon âme,
Le tyran me désespérait.
Plus il criait dans son délire,
Plus il me causait de stupeur.
Mais les cris qui me faisaient peur
Maintenant me font rire.

Jadis, d'une épouse infidèle
J'étais le tendre favori ;
Mais un soir que j'étais chez elle,
On frappe. — Grand Dieu ! mon mari !
Je crus qu'il allait nous occire.
Il entre et me dit : — Serviteur !
Tous les maris qui m'ont fait peur
Maintenant me font rire.

Chaque duel doublait mes craintes ;
Mais, sans un seul homme tué,
Trop de guerres ont été feintes,
Et je m'y suis habitué.

J'en ai tant vu, depuis l'Empire,
Finir chez le restaurateur,
Que les duels, qui m'ont fait peur,
Maintenant me font rire.

De mes terreurs la longue histoire
Montre quel esprit fut le mien ;
Je craignais, et craindre... c'est croire.
Hélas ! je ne crois plus à rien.
Parfois même... dois-je l'écrire ?
Ma gaité me semble une erreur ;
Je riais mieux quand j'avais peur,
J'avais moins peur de rire.

LE POUR ET LE CONTRE

RONDE FAMILIÈRE

AIR : Gai, gai, mariez-vous.

Gai, gai, marions-nous,
C'est le bonheur de la vie,
Et l'amour nous convie
A former des nœuds si doux.

Mais j'entends se récrier
Tous ceux qui sont en ménage :
— Vous pensez au mariage !
— Vous voulez vous marier !

Ne vous mariez pas,
C'est le malheur de la vie :

Cette faute est suivie
De chagrins et d'embarras.

Pourtant de mille accidents
Ce lien nous dédommage,
Et c'est grâce au mariage
Qu'on a des amours d'enfants.

Gai, gai, marions-nous,
C'est le bonheur de la vie.
Et l'amour nous convie
A former des nœuds si doux.

— Mais les marmots font du bruit,
Ils nous donnent la migraine,
Brisent notre porcelaine
Et nous réveillent la nuit.

Ne nous marions pas,
C'est le malheur de la vie :
Cette faute est suivie
De chagrins et d'embarras.

Pourtant, au premier de l'an,
Votre fils vous fait entendre

Un beau compliment bien tendre,
Que lui souffle sa maman.

Gai, gai, marions-nous,
C'est le bonheur de la vie,
Et l'amour nous convie
À former des nœuds si doux.

— Mais après, il est urgent
De lui donner des étrennes :
Jamais de plaisir sans peines,
De compliment sans argent.

Ne nous marions pas,
C'est le malheur de la vie :
Cette faute est suivie
De chagrins et d'embarras.

Pourtant nos fils ici-bas
Sont la gloire des familles,
Et c'est pour plaire à nos filles
Qu'on nous parle chapeau bas.

Gai, gai, marions-nous,
C'est le bonheur de la vie,

Et l'amour nous convie
A former des nœuds si doux.

— Mais, dès qu'elles ont quinze ans,
On séduit vos demoiselles;
Vos garçons ont des querelles;
Vos filles ont des amants.

Ne nous marions pas,
C'est le malheur de la vie :
Cette faute est suivie
De chagrins et d'embarras.

Pourtant, j'ai vu des maris
Très-amoureux de leurs femmes,
Et j'ai même vu des femmes
Qui chérissaient leurs maris.

Gai, gai, marions-nous,
C'est le bonheur de la vie,
Et l'amour nous convie
A former des nœuds si doux.

Mais que d'époux convaincus
Des plus sensibles outrages !

CHANSONS.

87

On voit des femmes volages,
On voit des maris c....

Ne nous marions pas,
C'est le malheur de la vie :
Cette faute est suivie
De chagrins et d'embarras.

Morale de ma chanson :
Il faut que chaque homme sage
Respecte le mariage
Et reste toujours garçon.

Gai, gai, jeunes amants,
L'hymen trop tôt vous rassemble :
Unissez-vous ensemble
Quand vous aurez cent sept ans.

QU'EST-CE QUE J'AVAIS DONC?

Air : Bonjour, mon ami Vincent.

O ciel ! quel événement !
D'où peut v'nir un' chos' pareille ?
Ilier, amoureuxment,
Jeanne me dit à l'oreille :
« Ami, c'en est fait, je comble tes vœux ;
Viens demain matin chez moi, si tu veux. »
Me promettant d'y fair' merveille,
A ce rendez-vous j'accours d'un seul bond ;
Mais Dieu ! quel affront !
Cela me confond :
Qu'est-c' que j'avais donc ? (*Bis.*)

Jeanne était au rendez-vous.
Elle rougit, je la presse...

Ell' s'assoit, je m'mets à g'noux,
Ell' m'embrasse et j'la caresse.
D'un air transporté je m'lèv' tout à coup,
Je cherch' quelque chose et n' trouv' rien du tout.
Jeanne, qui m'attendait, se r'dresse,
Et me r'garde en d'ssous d'un air furié.
Ah ! Dieu ! quel affront !
Cela me confond :
Qu'est-c' que j'avais donc ?

Je n'irai pas sottement
Me donner pour un Hercule;
Mais, enfin, ordinairement,
J'avanc' plutôt que j' ne r'cule.
Eh bien ! en dépit du feu dont j' brûlais,
Plus je m'avançais, plus je reculais.
Ça me donnait un ridicule !
Rien que d'y penser, j'ai la sueur au front.
Oh ! Dieu ! quel affront !
Cela me confond :
Qu'est-c' que j'avais donc ?

Honteux de c'te position,
Je lui dis : « Pardonne, Jeanne !
J' suis malad' ; c'est l'émotion ! »
A ces mots, elle ricane.

Puis, ell' me répond d'un air scélérat :
« J' vois bien qu' vous n'êt's pas dans un bon état;
Faudra vous mettre à la tisane,
Car vous avez l'air d'un vrai moribond. »
Oh ! Dieu ! quel affront !
Cela me confond :
Qu'est-c' que j'avais donc ?

A ces mots, qui m' font rougir,
J' finis d' rentrer en moi-même ;
J' me lève et Jeann' court m'ouvrir,
Puis, sus l' carré du deuxième :
« Adieu ! me dit-elle ; il fait un peu lourd,
En rentrant chez vous, prenez le plus court ;
Car votre embarras s'rait extrême
Si je vous disais d' prendre le plus long. »
Ah ! Dieu ! quel affront !
Cela me confond :
Qu'est-c' que j'avais donc ?

ENCORE ET TOUJOURS

AIR : Je loge au quatrième étage.

De mœurs, de modes, de langage,
D'habits, de chemises, de bas,
D'ennuis, de plaisirs, d'esclavage,
De tout l'homme change ici-bas,
Quand lui tout seul ne change pas.
Le monde en vain s'améliore,
Les préjugés suivent leur cours :
Vieillards, vous en avez encore ;
Enfants, vous en aurez toujours.

Combien l'amour nous fut contraire !
Que de maux sont venus de lui !
Et l'on est assez téméraire

Pour aimer encore aujourd'hui.
Vraiment, n'est-ce pas inoui ?
Vous savez que ce mal dévore,
Et, dans les filets des amours,
Vieillards, on vous prendrait encore ;
Enfants, on vous prendra toujours.

Ce vin que la raison réprouve,
Ce vin qui vous met en gaité,
Pas un docteur qui ne vous prouve
Qu'il altère votre santé.
C'est peut-être la vérité.
Mais quand ce jus, qui vous colore,
Devrait même abréger vos jours,
Vieillards, vous en boirez encore ;
Enfants, vous en boirez toujours.

Je ne sais qui l'on veut abattre ;
Mais, fiers de leurs communs exploits,
Sans cesse, je vois s'entre-battre
Petits et grands, peuples et rois ;
Ils disent qu'ils vengent leurs droits.
A la raison, qui les implore,
Ils ont juré de rester sourds.
Vieillards, vous vous battez encore ;
Enfants, vous vous battez toujours.

Chaque homme, aux lois qui le chagrinent,
Dit lâchement : « Je me soumets. »
Combien d'impôts qui nous ruinent,
Dont on pourrait se passer ; mais
Qu'on ne supprimera jamais.
En vain maint orateur pérore ;
Malgré les plus brillants discours,
Vieillards, vous en payez encore ;
Enfants, vous en paierez toujours.

Mille chansonniers ont, en France,
Tout vu, tout pensé, tout écrit :
Nous ne pouvons, en conscience,
Que redire ce qu'ils ont dit,
Même avec beaucoup moins d'esprit.
Mais, dût notre voix moins sonore
Ne pas s'entendre aux alentours...
Vieillards, vous chanterez encore ;
Enfants, vous chanterez toujours.

AUX ROYALISTES

Air : J'ai vu partout dans mes voyages

Oh ! non, je ne veux pas médire
Des amis de la royauté.
Royalisme ! cela veut dire
Noblesse, honneur, fidélité !
Mais la place n'est plus vacante ;
Et, bien que tout change chez nous,
Hélas ! en mil huit cent cinquante,
Royalistes, qu'espérez-vous ?

Quoi ! vous voulez, entre autre chose,
Avec du vieux faire du neuf ?
Et profiter, pour votre cause,
Des bienfaits de quatre-vingt-neuf ?

Contre cette époque sanglante
N'avez-vous pas protesté tous ?
Hélas ! en mil huit cent cinquante,
Royalistes, qu'espérez-vous ?

Afin de ressaisir encore
Un pouvoir toujours chancelant,
De notre arc-en-ciel tricolore
Vous teindriez le drapeau blanc.
Mais le lis, qui vous représente,
Serait-il dessus ou dessous ?
Hélas ! en mil huit cent cinquante,
Royalistes, qu'espérez-vous ?

Comme vous cherchant un principe
Qui protégeât la royauté,
Sur son trône, Louis-Philippe
Voulut asseoir la liberté.
Mais la voisine était gênante,
Le trône est tombé sous ses coups.
Hélas ! en mil huit cent cinquante,
Royalistes, qu'espérez-vous ?

Henri, le peuple vous honore ;
Vous êtes innocent, dit-il,

Et le parti qui vous adore
Vous nomme roi dans votre exil.
Mais pour ce pouvoir, qui vous tente,
Ne vous mettez pas à genoux :
Hélas ! en mil huit cent cinquante,
Royalistes, qu'espérez-vous ?

Si Dieu comble mon espérance,
Notre avenir sera plus doux,
Et, comme citoyens, en France
Les exilés reviendront tous.
Mais laissez passer la tourmente :
Les flots encor sont en courroux.
Hélas ! en mil huit cent cinquante,
Royalistes, qu'espérez-vous ?

L'ENFER ET LE PARADIS

AIR : Vaudeville des *Deux Edmond*.

S'entretenir de politique,
Parler royauté, république,
Discuter sur Abd-el-Kader,
Voilà l'enfer ! (*Bis.*)
Mais chanter des rondes bien folles,
Dire de grosses gaudrioles
Aux tendrons les moins dégourdis,
Voilà le paradis ! (*Bis.*)

Être épris d'une riche prude,
Vertueuse par habitude,
Dont le cœur est froid et l'air fier,
Voilà l'enfer !

CHANSONS.

Mais avec gentille grisette,
Sur une modeste couchette,
Faire l'amour dans un taudis,
Voilà le paradis !

Écouter une tragédie,
Une ennuyeuse comédie,
Un opéra, même un grand air,
Voilà l'enfer !
Mais voir un joyeux vaudeville,
Comme, pour égayer la ville,
Désaugiers en faisait jadis,
Voilà le paradis !

Dans une grave académie,
Lire à l'assemblée endormie
Un discours savant et peu clair,
Voilà l'enfer !
Mais pour un institut lyrique
Faire une chanson drôlatique,
Et voir ses couplets applaudis,
Voilà le paradis !

A la cour, faire des courbettes;
Dans de ridicules toilettes
S'engoncer, été comme hiver,

Voilà l'enfer !

Mais, libre, en manches de chemise,
Se vautrer par terre avec Lise,
N'eût-on pas un maravédis,
Voilà le paradis !

Dans un restaurant que l'on vante,
Ne goûter qu'avec épouvante
De nouveaux mets coûtant fort cher,
Voilà l'enfer !

Mais, chez un ami qui nous traite,
N'eût-on rien que de la piquette,
Que du bœuf et que des radis,
Voilà le paradis !

Quand d'un oncle pauvre, et qu'on aime,
On voit venir l'heure suprême,
Éprouver un regret amer,
Voilà l'enfer !

Mais, quand un avare, en partage,
Nous laisse un superbe héritage,
Lui chanter un *De profundis*,
Voilà le paradis !

Quand une belle nous transporte,
Au premier défi qu'elle porte,

Avouer qu'on n'est pas de fer.

Voilà l'enfer !

Mais, est-on en train de s'ébattre,

Pouvoir compter un, deux, trois, quatre;

Ne pas s'arrêter, même à dix,

Voilà le paradis !

Bref, l'ennui, la peste, la guerre,

Souvent nous font croire, sur terre,

Être au pouvoir de Lucifer,

Voilà l'enfer !

Mais le jeu, le vin et les femmes,

Sont là pour délivrer nos âmes.

Où je les trouve, moi, je dis :

Je suis au paradis !

LE SAVOIR :

AIR : A soixante ans, il ne faut pas remettre.

Je ne sais pas ce que pensent les autres
De ce vieux mot qu'on a mis au concours;
Mais le savoir n'eût-il que des apôtres,
Moi, contre lui je m'inscrirais toujours.
C'est le tyran, le fléau de nos jours.
C'est un faux dieu que le vulgaire adore;
Et, dût pour lui l'univers s'émouvoir (*bis*),
Que seul, tout seul, je redirais encore :
Je ne sais rien, je ne veux rien savoir !

¹ Ce mot avait été donné pour un concours.

Grands, je frémis quand je vous entends dire :
La presse éclaire et le peuple s'instruit ;
Et pourquoi donc cherchez-vous à l'instruire ?
Ah ! n'accusez de son bonheur détruit
Que le néant des choses qu'il apprend.
Avant d'avoir parcouru vos annales,
Il ignorait les abus du pouvoir ;
Il a depuis rêvé vos saturnales...
Je ne sais rien, je ne veux rien savoir !

Sans trop pouvoir éclaircir ce mystère,
On cherche encore, avec maint appareil,
Si le soleil tourne autour de la terre,
Ou si la terre, atome sans pareil,
Pour s'y brûler, tourne autour du soleil.
Mais, quand chez moi le vrai bonheur séjourne,
Qu'ai-je besoin que l'on me fasse voir
Si c'est la terre ou le soleil qui tourne ?
Je ne sais rien, je ne veux rien savoir !

Chaque savant que la science éclaire
Cherche à capter l'intérêt du public.
Là, c'est d'abord de l'or que l'un veut faire ;
L'autre, au moyen d'un nouvel alambic,
D'un vieux fauteuil tire de l'arsenic.
La vapeur même est déjà trop commune.

Et c'est par l'air que tout va se mouvoir.
Nous monterons quelque jour dans la lune :
Je ne sais rien, je ne veux rien savoir !

De la justice un expert est l'organe;
Le crime en vain prend un masque aux débats;
L'expert l'arrache et le juge condamne :
Mais de Lesurque on se souvient, hélas !
On se souvient de Sirven, de Calas !
Quoi ! d'un expert si j'avais la science,
Je pourrais donc, sans m'en apercevoir,
A l'échafaud conduire l'innocence !
Je ne sais rien, je ne veux rien savoir !

Et, pour parler de choses moins cruelles.
Moi, je connais des maris soupçonneux,
Qui, pour trouver leurs femmes infidèles,
En tapinois rentrent toujours chez eux,
Quand trop souvent s'y trouve un amoureux.
Ah ! s'il est vrai que le cœur se corrompe,
C'est un malheur qu'il ne faut pas prévoir ;
Moi, plus heureux, si ma femme me trompe,
Je ne sais rien, je ne veux rien savoir !

C'est le savoir qui fait qu'on déraisonne,
C'est le savoir qui se trompe en tout lieu.

C'est le savoir qui désillusionne,
C'est le savoir qui partout met le feu,
C'est le savoir qui fait douter de Dieu.
Si je voulais, de problème en problème,
Approfondir, pénétrer, concevoir,
Je finirais par douter de moi-même :
Je ne sais rien, je ne veux rien savoir !

Je sais chanter un refrain populaire ;
Quand j'ai dormi sans crainte et sans remords,
Je sais aimer, quelquefois j'ai su plaire ;
Je sais sourire à de joyeux accords ;
Sans me griser, je sais boire à plein bords.
Mais excepté, ce qui fera ma gloire,
Six qualités que je suis fier d'avoir :
Chanter, dormir, rire, aimer, plaire et boire,
Je ne sais rien, je ne veux rien savoir !

AVIS AUX JOLIES FILLES

AIR : La boulangère a des écus.

Du tambourin j'entends le son,

Venez, filles jolies ;

Ne consultez pas la raison

Pour faire des folies.

Je crois entendre

Les amours,

Les ferez-vous attendre

Toujours ?

Les ferez-vous attendre ?

Jeune fillette, il en est temps,

L'amour a mille charmes.

Si tu l'évites à quinze ans,

Tes soupirs et tes larmes

Ne pourront rendre
A tes vieux jours
Ce que tu fais attendre
Aux amours,
Ce que tu fais attendre.

Tremble d'imiter, en ce jour,
Ces coquettes si vaines,
Qui jadis ont nargué l'amour,
Et qui, moins inhumaines,
Voudraient reprendre
Les amants
Qu'elles ont fait attendre
Longtemps,
Qu'elles ont fait attendre.

Rejette un amant langoureux ;
Mais, lorsqu'un joyeux drille
Viendra te faire les doux yeux,
Pour lui sois bonne fille.
S'il est bien tendre
Près de toi,
Ne le fais pas attendre,
Crois-moi !
Ne le fais pas attendre.

A THÉOPHILE GAUTIER

Après avoir lu ses nouvelles poésies intitulées : **ÉMAUX ET CAMÉRS**.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Le monde est méchant, ma petite,
Disait à... ne sais quelle enfant
Gautier, le critique émérite,
Qui, lui-même, est parfois méchant.
Mais ses vers, où son cœur palpite,
M'ont fait comprendre ses douleurs.
Le monde est méchant, ma petite,
Mais les poètes sont meilleurs.

Le monde est méchant, ma petite,
De l'Empire vois les soldats !
Leur ancien uniforme irrite

Ou fait rire des cœurs ingrats.
Sur cette gloire décrépète
Gautier m'a fait verser des pleurs.
Le monde est méchant, ma petite,
Mais les poètes sont meilleurs.

Le monde est méchant, ma petite;
Mais le poète chantera,
Et de *Luxor* le monolithe,
Bloc de granit, s'attendrira;
Même au corps blanc d'*hermaphrodite*,
Il saura prêter des couleurs.
Le monde est méchant, ma petite,
Mais les poètes sont meilleurs.

Le monde est méchant, ma petite ;
Mais, pour les bons cœurs attristés,
Il est, dans ce monde hypocrite,
De *secrètes affinités*.
Partout où le génie habite,
Il sème des fruits et des fleurs.
Le monde est méchant, ma petite,
Mais les poètes sont meilleurs.

ÉLOGE DE LA VIEILLESSE

Ain de chasse de l'Opéra et le Fermier.

Pardon,
Cher Cupidon,
De tes noirceurs je vois enfin
La fin.
Adieu,
Faux petit dieu,
Qui désola de mon printemps
Le temps.
Je suis
Vieux, et je puis
Jurer de n'aimer désormais
Jamais.
Vieillard bien rarement
Ment,
Quand il fait un tel serment.

Chez la
Jeune Stella,
Je me croyais au paradis
Jadis.
Et tel
Ou tel cartel
A vingt ans menaçait toujours
Mes jours.
• Avant,
J'aimais souvent
Ce qui me causait des regrets
Après;
Quand Stella me laissait,
C'est
Purgon qui la remplaçait.

C'est vers
Soixante hivers
Que je m'avance à pas tremblants
Et lents;
Pourtant,
Toujours chantant,
Je mange pour deux et pour trois.
Je bois,
Je ris
Quand je suis gris,
Et sur le siècle sans remords

Je mords.
Les hommes sont mordants
Dans
L'âge où l'on n'a plus de dents.

Perclus,
Je suis reclus
Et je ne puis plus à danser
Penser.
Mes pas
Ne pourraient pas
Briller en marquant un piquant
Cancan;
Mais, quand
Je vois vacant
Un grand verre plein d'un vieux vin
Bivin,
Alors, narguant le can-
Can,
Je suis heureux en trinquant.

La nuit
Vient, et minuit
Me trouve fort tranquillement
Dormant;
Tandis
Que nos dandys

A de grands bals sont par le nez
Menés.
Et quand,
Par conséquent,
Je suis après un long repos
Dispos,
J'aurais encor le pom-
Pon
Sur plus d'un jeune fripon.

Taré,
Déshonoré,
Plus d'un homme sans voir le port
Est mort !
Tel à
Vingt ans brilla,
Qui meurt à soixante, inconnu,
Et nu.
Mais ceux
Qui, plus chanceux,
Atteignent cet âge estimé,
Aimé,
Fiers de ce qu'ils ont é-
Té,
Font de l'hiver un été.

L'ÉQUILIBRE

AIR : Ah ! daignez m'épargner le reste.

Quoi ! toujours les mêmes chansons,
Et toujours la même allégresse ?
Si toujours nous recommençons
Ce qu'on applaudira sans cesse,
C'est qu'au refrain d'un joyeux chant,
Dans nos cœurs une corde vibre.
Je vais donc suivre mon penchant,
Dussé-je faire, en trébuchant,
Cette chanson sur l'équilibre.

Malgré mainte sage leçon
Toujours entraîné vers l'ornière,
Chacun trébuche à sa façon,
Chacun chancelle à sa manière.
Moi, lorsqu'un vin des plus exquis

Me chatouille certaine fibre,
C'est auprès d'un couvert bien mis
Et dans les bras de mes amis
Que j'aime à perdre l'équilibre.

Vous qui vous approchez des rois,
Tâchez, pauvres danseurs de corde,
De vous appuyer sur les lois,
Ces balanciers qu'on vous accorde.
La loi vous défend, vous soutient,
C'est une arme de bon calibre :
Heureux celui de vous qui tient
Ce balancier qui le maintient;
Sans lui, vous perdez l'équilibre.

Non loin de Rome, une maman
Disait à sa fille séduite :
« Il t'a surprise, mais comment ?
Dis-moi cela, pauvre petite !
— Maman, j'étais seule à cueillir
Une fleur sur les bords du Tibre,
Quand je vis le monstre accourir...
— Mais, malheureuse, il fallait fuir !
— Maman, j'ai perdu l'équilibre. »

On dit que de tous les côtés
Les fronts abattus se relèvent ;

Que c'est contre nos libertés
Que tant de bastilles s'élèvent ;
Mais, malgré leurs précautions,
Si le peuple veut être libre,
En dépit de leurs bastions,
De leurs fortifications,
Ils perdront encor l'équilibre.

Je ferais encor maint couplet ;
On sait que je n'en suis pas chiche ,
Mais la rime me manquerait,
La rime en *ibre* n'est pas riche
Mon vocabulaire est à bout ;
Je n'y vois que six mots en *ibre* :
Vibre, fibre, Tibre et surtout
Libre et *calibre*, voilà tout
Ce qui rime avec *équilibre*.

COUPLETS DE BAPTÊME

Faits, en 1845, pour la naissance de Berthe F...

Ain : Oh s'en vont ces gais bergers ?

Encore une fille... hélas !
Elle est des plus gentilles !
On ne cessera donc pas
De nous faire des filles.
Ses attraits seront bien dangereux !
Quelle beauté naissante !
Encore, encore des malheureux
Pour mil huit cent soixante !

Bientôt elle grandira ;
Et, des pieds à la tête,
Mademoiselle sera
Gracieuse et coquette ;

Ses atours et charmants et nombreux
La rendront agaçante :
Encore, encore des malheureux
Pour mil huit cent soixante !

Incapable d'un méfait,
Toujours sage et sévère,
Elle fera ce qu'ont fait
Sa mère et sa grand'mère;
Elle sera pour ses amoureux
Très-peu compatissante :
Encore, encore des malheureux
Pour mil huit cent soixante !

Mais enfin, Berthe, à son tour,
Devra suivre à l'église
Un jeune époux qu'en ce jour
Peut-être l'on baptise.
Je la vois, le regard langoureux,
Gentille, obéissante !...
Le coquin !... c'est du moins un heureux
Pour mil huit cent soixante !

GROS-JEAN

Ain : En avant, Fanfan la Tulipe.

Pardonne, bon la Fontaine,
Si mon esprit connaisseur
Cherche à retracer la scène
De ton mari confesseur.

Toujours on rira,

Larirette,

Quand on te lira,

Larira.

Refaire tes vers

C'est un travers,

Car tes vers,

L'univers

Les répète.

Mais qui le fera,

Larirette,
Grâce à toi plaira,
Larira.

C'était donc dans un village,
A la ferme de Gros-Jean,
La veille du mariage,
De ce futur exigeant,
Et ce beau jour-là,
Larirette,
L'effrayait déjà,
Larira.
Monsieur veut tout voir,
Veut tout prévoir
Et savoir
Si le soir,
En cachette;
Son épouse aura...
Larirette,
Et lui donnera...
Larira.

Il faut aller à confesse
Lorsqu'on veut se marier,
Gros-Jean murmurait sans cesse :
On l'entendait s'écrier :

« Le curé saura,
Larirette,
Ce qu'on me taira,
Larira.
Pour être madré
Et déluré,
Je serai
Le curé
De Lisette,
Qui l'épousera,
Larirette,
La confessa,
Larira! »

Le soir vient, la jeune Lise
Parait au saint tribunal,
Jean l'attendait à l'église,
Dans le confessionnal.
Bientôt il saura,
Larirette,
Si sa future a...
Larira.
« — Allons, à genoux,
Confessez-vous,
Moi, j'absous;
Sommes-nous
Bien coquette?

Le ciel bénira,
Larirette,
Qui s'accusera,
Larira.

« — Mon père, au temps d'la vendange,
Colin me suivit un soir;
Il faisait nuit dans la grange
Où je rentrais sans y voir.

Il y pénétra,
Larirette,
Puis il soupira,
Larira.

Peureuse à l'excès,
Je fuis exprès,
Mais après
De plus près
Il répète :

— Colin t'atteindra,
Larirette,
Et t'embrassera,
Larira.

« — Un baiser, par les apôtres !
Quel péché ! — Ce n'est pas tout,
Il en a commis bien d'autres :

Écoutez-moi jusqu'au bout.

Colin m'embrassa,

Lariette,

Et puis me poussa,

Larira,

Sur un tas de foin,

Sans trop de soin,

D'assez loin

Dans un coin

Il me jette ;

Puis il me serra,

Lariette,

Puis... *et cætera*.

Larira. »

Ne pouvant plus rien répondre

Après ce discours fatal,

Gros-Jean, pour mieux la confondre,

Sort du confessionnal.

D'abord, il jura,

Lariette;

Puis il se montra,

Larira.

Lisette, en sursaut,

Ne fit qu'un saut.

Mais bientôt,

D'un seul mot,

La fillette
Qu'il terrifia,
Larirette,
Se justifia,
Larira.

« — Quelle audace ! oser sourire !
Je ne serai pas dupé.

— Il m'est bien permis de rire
D'un jaloux que j'ai trompé.
Quand j'ai dit cela,

Larirette,
Je vous savais là,
Larira.

— Ciel ! que dites-vous ?

— Vilain jaloux,
Devant nous,
A genoux,

Qu'on se mette ! »

Jean crut tout cela,
Larirette,
Jean s'agenouilla,
Larira.

Hélas ! en voyant Lisette,
On dit qu'à la noce, au hal,

Colin riait en cachette
De son bouquet virginal.

Jean se maria,

Larirette,

Ne sais s'il trouva...

Larira.

Une fois épris,

Pauvres maris,

Toujours pris,

En conscrits

On vous traite.

Tant qu'on le voudra,

Larirette,

On vous trompera,

Larira!

AMOUR!

Ain du Fil de la Vierge.

Souvent tout seul j'éprouve une ivresse inconnue,
Je crois la voir,
Docile à mes désirs, brûlante et toute nue,
En mon pouvoir.
Alors, mon fol amour m'entraîne, me transporte
Je ne sais où...
Je la vois éperdue, heureuse et presque morte...
Je deviens fou !

Sur mon cœur palpitant lorsqu'elle s'abandonne,
Quand je la tiens,
Songe ou réalité... bonheur que le ciel donne,
Tu m'appartiens !
Ah ! lorsque l'on survit à ce bonheur suprême,
C'est pour souffrir !

Pourquoi, sous les baisers de la femme qu'on aime,
Ne pas mourir ?

Pour moi, son existence est encore un mystère,
Être sans nom !

Du ciel ou de l'enfer on l'envoya sur terre,
Ange ou démon !

Mais non, jamais Satan ne prit un mandataire
Si peu cruel...

Son cœur est dans mon cœur, son corps est sur la terre,
Son âme au ciel !

1844.

J'AI DU BON TABAC

AIR consacré.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,

J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas !

Pour tout, v'là c' qu'on dit ici-bas.

Quand donc viendra le temps, hélas !

Où l'on entendra dir' sur tout' la terre :

Voilà de quoi qu' j'ai, donn'-moi de quoi qu' t'as !

1847.

LE BERGER

Au : Non, jamais je ne quitterai ma chaumière.

Je n'ai rien,
C'est le moyen
De ne jamais faire envie ;
Et pourtant toute ma vie
Fut celle d'un homme de bien.
De n'avoir aucun bien,
Je me suis trouvé bien.

Léger fut toujours mon bagage,
Au monde nu je suis venu ;
Nu j'ai commencé le voyage,
Que j'achève presque tout nu.
En marchant sur la pierre,
De la peau de mes pieds

J'ai commencé par faire
Ma paire de souliers.

Je n'ai rien,
C'est le moyen
De ne jamais faire envie;
Et pourtant toute ma vie
Fut celle d'un homme de bien.
De n'avoir aucun bien,
Je me suis trouvé bien.

Comme l'arbre qui dans sa force
Brave, immobile, les frimas,
Mon corps s'est couvert d'une écorce
Que l'hiver ne pénètre pas.
De mon chien-j'ai la niche,
Et, quand l'été revient,
A mon tour je suis riche :
Le soleil m'appartient !

Je n'ai rien,
C'est le moyen
De ne jamais faire envie;
Et pourtant toute ma vie
Fut celle d'un homme de bien.
De n'avoir aucun bien,
Je me suis trouvé bien.

Combien de fois, dans la campagne,
Et mon chien seul à mes côtés,
J'ai fait des châteaux en Espagne
Que je n'ai jamais habités,
Sans toit et sans famille,
Je ne devais loger
Que sous le ciel où brille
L'étoile du berger.

Je n'ai rien,
C'est le moyen
De ne jamais faire envie;
Et pourtant toute ma vie
Fut celle d'un homme de bien.
De n'avoir aucun bien,
Je me suis trouvé bien.

Je n'ai pas, dans un lit superbe,
Outragé de chastes appas;
Mais j'ai trouvé mon nid dans l'herbe.
Et les amours n'y manquaient pas.
Elle était assez belle,
Ma femme, quand mes yeux
Voyaient dans sa prunelle
Se réfléchir les cieux.

Je n'ai rien,
C'est le moyen
De ne jamais faire envie ;
Et pourtant toute ma vie
Fut celle d'un homme de bien.
De n'avoir aucun bien,
Je me suis trouvé bien.

En vain j'ai vu changer, en France,
Les cultes, les rois, les drapeaux,
J'ai toujours gardé ma croyance,
Et ma bergère et mes troupeaux.
Où mon chien et moi sommes,
Le loup fuit mes agneaux ;
Rien n'arrête les hommes,
Excepté ces trois mots :

Je n'ai rien,
C'est le moyen
De ne jamais faire envie ;
Et pourtant toute ma vie
Fut celle d'un homme de bien.
De n'avoir aucun bien,
Je me suis trouvé bien.

LA DAME DU GRAND MONDE

Air : Jeune fille aux yeux bleus.

J'entends beaucoup parler de la femme du monde,
Je vois la médisance attachée à ses pas;
Toujours on la dénigre, on l'attaque, on la fronde,
Et combien de railleurs ne la connaissent pas.

Dois-je craindre
De la peindre
Comme je la connais ?
Non, sans doute,
Qu'on m'écoute,
Je ne flatte jamais.

Quand elle est toute enfant, bruyante, volontaire,
Folle et capricieuse, elle a mille défauts.

Mais c'est pour l'infortune un ange tutélaire :
Du malheureux qui souffre elle adoucit les maux.

Elle donne,
Et personne
N'a le cœur plus humain ;
Une aumône
Est si bonne
De sa petite main !

Quand elle est jeune fille, elle devient bégueule,
Froide, prétentieuse, orgueilleuse surtout ;
Elle croit l'univers créé pour elle seule,
Et veut qu'à ses désirs on fasse céder tout.

Mais active
Et craintive,
Redoutant maint écueil,
Elle aspire
A s'instruire
Et s'instruit par orgueil.

Quand elle est demoiselle, elle devient coquette,
Vaine de sa beauté, sans penser à l'amour ;
Courant de bal en bal, de conquête en conquête,
Faisant du jour la nuit, et de la nuit le jour.

Pauvre fille,
Sa famille

Lui fait subir ses lois,
Et comprendre
Qu'il faut prendre
Un mari de son choix.

Quand elle est mariée, encor presque innocente,
Et rougissant de voir profaner ses appas,
Dans son orgueil blessé, dans sa rage impuissante,
Elle rêve à l'amour qu'elle ne connaît pas.

Dieu lui-même
Veut qu'on aime.
Si le besoin d'aimer
La dévore,
Est-ce encore
A nous de la blâmer ?

Quand elle est infidèle, oh ! c'est une autre femme,
Orgueilleuse et flétrie, on la voit, en aimant,
Au feu de son amour purifier son âme ;
Oh ! comme avec transport elle étreint son amant !

Qu'elle est belle !
C'est en elle
Que l'on trouve à la fois
La grisette,
La lorette,
La lionne du bois.

Quand elle devient mère, oh ! miracle sublime !
Elle n'a plus qu'un rêve, un espoir : son enfant !
Si l'amour du plaisir la pousse vers l'abîme,
Contre cet amour-là, l'autre amour la défend.

Plus d'ivresse,
De faiblesse,
Son orgueil personnel
Va renaitre,
Mais pour être
De l'amour maternel.

Enfin, quand, bonne vieille, elle a la soixantaine,
Elle ne se souvient des orages passés
Qu'afin de préserver de la foudre lointaine
Le front de ses enfants, par elle caressés.

Bonne vieille,
A la veille
De l'éternel adieu,
Sa parole
Qui s'envole
Les recommande à Dieu !

LES COTILLONS

Ain : Ah ! qu'il est doux de vendanger.

Autrefois, plus d'un moinillon,
Armé du goupillon,
Nous a fait baisser pavillon.
En ces temps d'ignorance.
C'était un cotillon
Qui gouvernait la France.

Dubarry, pauvre guenillon,
Mais gentil papillon,
Fut lancé dans le tourbillon,
Et fut, en apparence,
Le dernier cotillon
Qui gouverna la France.

Des mœurs de cette Frétillon
Voici l'échantillon :
On dit que le duc d'Aiguillon,
Avec irrévérence,
Frippait le cotillon
Qui gouvernait la France.

Le peuple, couvert d'un haillon,
Muet sous un bâillon,
Voyait, sans faire carillon,
Tout l'or, son espérance,
Dorer le cotillon
Qui gouvernait la France.

S'il survient d'autres cotillons,
Pour fouetter ces souillons,
Peuples rangés par bataillons.
Il faut sans déférence
Lever leurs cotillons :
Nous sauverons la France !

A PROPOS DES CULOTTES COURTES

ACTUALITÉ.

AIR : Combien je regrette mon bras si dodu.

Nos formes ne sont pas parfaites,
Je ne suis pas un Apollon;
Mais nos jambes sont-elles faites
Pour trotter dans un pantalon ?
Pantalons et bottes
Font les hommes laids ;
Vivent les culottes !
Vivent les mollets !

L'homme de ce nom ne fut digne
Qu'à l'époque où, sans vêtement,

Une simple feuille de vigne
Composait son habillement.

Pantalons et bottes
Font les hommes laids ;
Vivent les culottes !
Vivent les mollets !

Mais on a changé les coutumes,
Nous rougissons de nos beautés,
Et dans les plus affreux costumes
Les hommes sont emmaillotés.

Pantalons et bottes
Font les hommes laids ;
Vivent les culottes !
Vivent les mollets !

Oui, de nos jours, coûte que coûte,
Nous avons tout emprisonné,
Et, chez nous, un camard, sans doute,
Inventa jusqu'au cache-né.

Pantalons et bottes
Font les hommes laids ;
Vivent les culottes !
Vivent les mollets !

Mais la nouvelle dynastie
Pardonne à toute trahison,

Et, profitant de l'amnistie,
Les mollets sortent de prison.

Pantalons et bottes
Font les hommes laids ;
Vivent les culottes !
Vivent les mollets !

Déjà les mollets, qu'on le sache,
De plus d'un grand bal font le tour,
Et du pantalon qui les cache
Sortent pour entrer à la cour.

Pantalons et bottes
Font les hommes laids ;
Vivent les culottes !
Vivent les mollets !

En culotte chacun se montre,
Grâce au ciel ! personne, en ce jour,
Ne peut dire que l'on rencontre
Des sans-culottes à la cour.

Pantalons et bottes
Font les hommes laids ;
Vivent les culottes !
Vivent les mollets !

Tous les gros mollets font leur tête,
Les petits même grossiront ;

On en porte par étiquette,
Et ceux qui n'en ont pas s'en font.
Pantalons et bottes
Font les hommes laids ;
Vivent les culottes !
Vivent les mollets !

Déjà de l'exemple on profite,
Chacun veut montrer des appas,
Et par en haut la femme imite
Ce que l'homme fait par en bas.
Pantalons et bottes
Font les hommes laids ;
Vivent les culottes !
Vivent les mollets !

En dépit des sots et des sottes,
A plaisir mettons tous nos soins,
Et portons beaucoup de culottes :
Nos femmes en porteront moins.
Pantalons et bottes
Font les hommes laids ;
Vivent les culottes !
Vivent les mollets !

FANTAISIE BURLESQUE

Am : Je vais bientôt quitter l'empire.

C'est le *Droit* qui trouble sans cesse
L'*Union* qu'on rêve ici-bas.
En vain l'on veut, au flambeau de la *Presse*,
De la *Patrie* éclairer les *Débats*,
Des journaux le *Pays* est las.
Qu'au *Moniteur* la *Gazette* réponde,
Le *Constitu-tionnel* pousse un cri,
Et l'*Univers* est ahuri.
Les *Faits* du *Siècle* ont effrayé le *Monde*,
Quel *Tintamarre* et quel *Charivari*!

L'OMBRE DE SALOMON DE CAUS¹

AIR : Muse des bois.

On a, dit on, changé l'Hôtel de Ville,
Et mainte niche, aujourd'hui de surcroît.
A tout grand homme offre un dernier asile,
J'en voudrais une : — à ma niche j'ai droit.
Assez longtemps, sous leurs vieilles corniches,
Vos dieux de pierre ont pu vous convertir;
Puisque chez vous tous les saints ont des niches,
Moi, j'en demande une pour un martyr.

¹ Marion de Lorme écrivait à Cinq-Mars qu'elle avait vu à Bicêtre un homme appelé Salomon de Caus, qui se disait emprisonné comme fou par le cardinal de Richelieu, pour lui avoir exposé, sans parvenir à se faire comprendre, l'usage qu'on pouvait faire de la vapeur.

Pour la vapeur, avec persévérance,
J'ai mendié dans le palais des rois ;
Oui, mendié pour elle, et l'ignorance
Dans un cachot crut étouffer ma voix.
Ils m'ont dit fou, moi qui les rendais riches,
Et pour Bicêtre ils m'ont laissé partir.
Puisque chez vous tous les saints ont des niches,
Moi, j'en demande une pour un martyr.

Quand on présente un dangereux système,
Le mal effraye, on ne voit pas le bien :
De la vapeur il a douté lui-même
Votre Empereur, qui ne doutait de rien ;
Elle eût poussé ses escadres postiches,
Et de Boulogne il aurait pu sortir.
Puisque chez vous tous les saints ont des niches,
Moi, j'en demande une pour un martyr.

Du peuple anglais voyez-vous les armées
Sur le rivage attendre avec terreur
Un noir dragon aux ailes enflammées
Qui, dans ses flancs eût porté l'Empereur ?
Des cultes faux écrasant les fétiches,
Il s'embarquait pour les anéantir.
Puisque chez vous tous les saints ont des niches,
Moi, j'en demande une pour un martyr.

Accordez-moi ce que je vous demande,
Car vous savez, peuples, princes et rois,
Comme la France aujourd'hui serait grande
Si Richelieu m'eût compris autrefois.
Ah ! comme lui ne vous montrez pas chiches,
Il est toujours temps de se repentir.
Puisque chez vous tous les saints ont des niches,
Moi, j'en demande une pour un martyr.

1846.

DÉSAUGIERS ET BÉRANGER

Ain de la Colonne.

Désaugiers nous dit qu'il faut boire,
Il nous fait rire et rit toujours.
Béranger nous parle de gloire !
Il pleure sur nos mauvais jours,
Il nous fait rêver ses amours !
A ma gaité, quand Désaugiers s'adresse.
Il m'étourdit et je deviens joyeux ;
Et cependant Béranger me plaît mieux :
Il poétise ma tristesse !

1846.

ENCORE UN COUP !

CHANSON DE NOCE.

Ain : Toto Carabo.

Les amants qui s'unissent
D'arriver vite au soir
Ont l'espoir ;
Ce beau jour qu'ils maudissent
Pour eux ne semble pas
Faire un pas :
Gais oiseaux de nuit,
Si le jour vous nuit,
Pour attendre minuit,
Encore un coup, deux ou trois coups,
Au bonheur des époux !

Coups d'œil, coups d'escopette,
Coups du ciel, coups d'éclat,

Coups d'État;
Coups de main, coups de tête,
Coups d'air, coups de la mort,
Coups du sort;
Ma foi, moquons-nous
Des cent dix-neuf coups,
Mais portons les plus doux :
Encore un coup, deux ou trois coups,
Au bonheur des époux !

Chacun vit à sa guise,
Chacun a ses désirs,
Ses plaisirs.
Chacun a sa devise,
La mienne est : liberté
Et gaité.
Gai comme un pinson.
Je reste garçon,
Mais je dis en chanson :
Encore un coup, deux ou trois coups,
Au bonheur des époux !

En battant la campagne,
D'ici nous sortirons
Tous bien ronds ;
(Designant le mari.)
Mais, près de sa compagne,

Le gaillard que voilà
Boudant là,
Ce soir veillera,
La cajolera,
Et lui répètera :
Encore un coup, deux ou trois coups,
Au bonheur des époux !

Enfin, votre alliance
Doit donner à l'État
Un soldat ;
Et même au roi de France
Vous en devez, je crois,
Deux ou trois ;
Sans perdre un moment,
Dites vaillamment,
Pour faire un régiment :
Encore un coup, deux ou trois coups,
Au bonheur des éponx !

EUGÈNE SCRIBE

CROQUIS A LA PLUME.

Ain : Ce magistrat irréprochable.

Nous n'avons pas ressuscité Molière,
Peintre de mœurs, il reste au premier rang ;
Mais cherchons-nous où brille la lumière,
Scribe apparaît ! et, s'il n'est pas si grand,
Il plait, il charme, il captive, il surprend.
Nous amusant au lieu de nous instruire,
Il est le seul, parmi les méritants,
Dont aujourd'hui l'on puisse dire :
Il a fait les mœurs de son temps.

Molière en grand peignait d'après nature,
Et nous avons conservé ses portraits;

Scribe, après lui, peint en miniature
Un monde, hélas ! trop dépourvu d'attraits,
Qu'il embellit par d'ingénieux traits.
Molière imite, et ce qu'il voit l'inspire ;
Mais Scribe invente, et, depuis vingt-cinq ans,
C'est de Scribe que l'on peut dire :
Il a fait les mœurs de son temps.

A son début, il avait à nous peindre
De vieux guerriers, grognards sempiternels,
Grossiers bretteurs, qu'il fallait fuir ou craindre :
Il en a fait d'élégants colonels,
Dont les gants blancs sont traditionnels ;
Et depuis lors nos soldats, qu'on admire,
Ont en amour des succès éclatants.
C'est de Scribe que l'on peut dire :
Il a fait les mœurs de son temps.

Quand il parut, les veuves de l'Empire
Dans leurs salons ne faisaient pas grand bruit ;
A ces beautés dont on pouvait médire
Scribe a donné les grâces de l'esprit,
Et maintenant la veuve est en crédit.
A son école elle apprit à séduire,
Et son savoir fixe les inconstants.
C'est de Scribe que l'on peut dire :
Il a fait les mœurs de son temps.

Il embellit tous les types qu'il fronde,
Il donne à tous habit noir, linge blanc :
Il éblouit et l'on voit l'ancien monde,
Qui, transporté, séduit par le talent,
Vient au nouveau se montrer ressemblant.
On marivaude, on se pare, on soupire ;
Sa comédie est de tous les instants...
C'est de Scribe que l'on peut dire :
Il a fait les mœurs de son temps.

Dans son théâtre, ennemi de l'usage,
Il ne veut pas peindre la vérité ;
Hommes, décors, costumes et langage,
Tout semble prendre un air de nouveauté,
Tout est de Scribe, il a tout inventé ;
Et ce théâtre a fait pleurer et rire
De l'univers les milliers d'habitants.
C'est de Scribe que l'on peut dire :
Il a fait les mœurs de son temps.

REGRETS

Ain : Faut l'oublier.

Jeune beauté, tendre maitresse,
Que je ne reverrai jamais,
De l'heureux temps où je t'aimais,
Hélas ! je me souviens sans cesse,
J'étais pauvre, mais amoureux !
L'amour se passe de richesse,
Et l'amour me rendant heureux,
Quand je te disais : « Je t'adore ! »
Mon cœur parlait avec ma voix ;
Ah ! je voudrais le dire encore
Comme autrefois ! (*Bis.*)

Timide alors près d'une amante,
Et ne sachant que désirer,

Six mois tu me fis soupirer,
Oui, six mois, six grands mois, méchante !
Eh bien ! l'amour, l'espoir, l'ennui,
Les tourments de ces jours d'attente,
Seraient du bonheur aujourd'hui !
En calmant un feu qui dévore,
Un jour fait regretter six mois.
Ah ! je voudrais aimer encore
Comme autrefois !

Je te croyais fidèle et sage,
Fidèle et sage je t'aimais !
Quand j'appris que tu me trompais,
Je t'aimai, je crois, davantage.
Je répondis au délateur
Qui t'accusait d'être volage :
« Tremblez, tremblez, lâche imposteur !
L'amour qui triompha de Laure
N'avait qu'un trait dans son carquois. »
Je voudrais m'abuser encore
Comme autrefois !

Tendre amour, douce confiance.
Par de secrètes fictions,
Rendez-moi mes illusions,
Otez-moi mon expérience.

CHANSONS.

153

Si je pouvais croire au bonheur,
Si je croyais à la constance,
Abjurant un faux point d'honneur,
De cette raison que j'abhorre,
Oui, je méconnaîtrais les lois,
Et je serais heureux encore
Comme autrefois !

1834.

MES CHANSONS

Ain du Fleuve de la vie.

Elles sont folles et joyeuses,
Et puis, tout à coup, vous voyez
Qu'elles deviennent sérieuses
Et prennent des airs ennuyés.
Elles changent de caractère
Et parfois chantent tristement ;
Mes chansons, malheureusement,
Ressemblent à leur père.

1835.

MON DISCOURS A L'INSTITUT LYRIQUE

Ain du Petit mot pour rire.

Je ne suis pas ambitieux,
Je ne cherche pas en ces lieux
La gloire académique.
Et cependant, mes chers amis,
Je suis glorieux d'être admis
A l'Institut (*ter*) lyrique.

C'est qu'on y reçoit bon accueil,
Qu'on n'y dort pas dans un fauteuil
D'un sommeil léthargique.
C'est que, toujours indépendant,

Le plaisir s'est fait président
De l'Institut (*ter*) lyrique.

A l'Académie on s'endort,
C'est à qui ronflera plus fort.
Aussi, quelle musique!
D'ici le sommeil est proscrit.
On crie, on chante, on boit, on rit,
A l'Institut (*ter*) lyrique.

Bref! pour encenser nos autels,
Si nous n'avons pas d'immortels,
Passons-nous la réplique.
Au lieu de quarante savants,
Je compte deux cents bons vivants
A l'Institut (*ter*) lyrique.

L'ANGE ET LE DÉMON

AIR nouveau de M. Montaubry.

Dans un miroir quand je regarde,
J'entends une voix qui me dit :
« Ah ! malheureuse enfant, prends garde,
Bien souvent trop de beauté nuit. »
Mais une autre voix, moins cruelle,
Me rassure en me répétant :
« Sois belle, belle, toujours belle !
Et ton bonheur sera constant. »
Ces deux voix ont un charme étrange.
Si j'en crois le sorcier Simon,
L'une est la voix de mon bon ange,
L'autre, c'est la voix du démon.

« Enfant, me dit la voix céleste,
N'écoute jàmais ton miroir ;

C'est un conseiller trop funeste,
Tes beaux yeux n'ont aucun pouvoir. »
Mais soudain l'autre voix persiste
Dans ses perfides compliments ;
Elle me dit : « Rien ne résiste
A l'éclat de tes yeux charmants. »
Cette parole, qui me venge,
Me fait oublier le sermon ;
Je ferme l'oreille au bon ange,
Pour n'écouter que le démon.

Ainsi parlait, dans sa chaumière,
La pauvre Estelle que j'aimais,
Et qui devait, la nuit dernière,
Quitter son pays pour jamais.
C'est qu'elle avait cru ce langage,
Que le diable parle si bien,
Et qu'aux vœux d'un amant volage
Elle n'avait refusé rien.
Perle qui se perd dans la fange,
A son tour, deviendra limon.
Estelle a chassé son bon ange...
Estelle appartient au démon

LA MORT !

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver ?

La mort nous glace de terreur !
Et pourtant, j'oserais prédire
Qu'elle nous conduit au bonheur :
De grâce, écoutez-moi sans rire.
Le bonheur n'est point ici-bas ;
A ce but, où chacun aspire,
L'existence ne conduit pas,
Donc le trépas peut y conduire.

La mort, c'est peut-être un réveil !
Ducis l'a dit, et c'est possible ;
Mais, ne fût-elle qu'un sommeil,
C'est un sommeil doux et paisible.
Ce n'est pas la félicité,

Le bonheur qu'on cherche à la ronde,
Mais c'est l'insensibilité,
Qui n'est pas même de ce monde.

Cherchez parmi les plus heureux
L'homme puissant que l'on courtise,
~~Qu'il soit riche, noble, amoureux,~~
~~Que sa gloire le divise.~~
Au sein des plaisirs, des amours,
Et des honneurs du rang suprême,
Au sommeil il aura recours
Pour oublier son bonheur même.

Mais, si la mort est un réveil
Et la vie un rêve qui passe,
A travers maint et maint soleil,
Morts, nous traverserons l'espace.
Jouer toujours et sans souffrir
Des secrets qu'enfin Dieu nous livre.
Amis, si c'était là mourir,
Qui ne voudrait cesser de vivre?

D'ailleurs, nous devons tôt ou tard,
Et tour à tour plier bagage,
Qu'importe l'instant du départ.

Puisqu'il faut faire le voyage ?
Partons, nous trouverons là-bas
Ce bonheur fait pour nous séduire;
L'existence n'y conduit pas,
Donc le trépas doit y conduire.

1830.

IL PLEUT, IL PLEUT, BERGÈRE !

Ain consacré.

« Il pleut, il pleut, bergère ! »
Lise, avec ces doux chants.
Me berce d'ordinaire
Sur ses deux beaux seins blancs ;
Je pleure... et la coquette
Cache mes édredons.
« Il pleut, il pleut, Lisette,
Rentre tes blancs... moutons ! »

1839.

LA GAITÉ

AIR : Vive le vin de Ramponneau.

La gaité
Suit la pauvreté,
Vivons dans l'indigence !
Le pauvre, en France,
Nait joyeux ;
Il faut être, pour vivre heureux,
Gueux.

Dans leurs palais,
Voyez-les,
Les grands et leurs valets
Souffrent pour l'ordinaire.
Dans son réduit,
Le gueux rit,
Aime, boit, chante et dit :
Je suis millionnaire !

La gaité
Sait la pauvreté,
Vivons dans l'indigence !
Le pauvre, en France,
Naît joyeux ;
Il faut être, pour vivre heureux,
Gueux.

Ce parvenu
Peu connu,
Mais toujours bienvenu
Chez les grands du royaume,
Dans la grandeur,
La splendeur,
Cherche en vain le bonheur
Qu'il trouvait sous le chaume.

La gaité
Sait la pauvreté,
Vivons dans l'indigence !
Le pauvre, en France,
Naît joyeux ;
Il faut être, pour vivre heureux,
Gueux.

Rois, dictateurs,
Sénateurs,

Consuls, triomphateurs,
Si la pourpre vous gêne,
Chefs révéérés,
Préférez,
A ces trônes dorés,
Celui de Diogène.

La gaité
Suit la pauvreté,
Vivons dans l'indigence !
Le pauvre, en France,
Nait joyeux;
Il faut être, pour vivre heureux,
Gueux.

Ces canapés,
Bien drapés,
Furent souvent trempés
Et de sang et de larmes;
Je n'ai qu'un lit,
Tout petit,
Mais Lise chaque nuit
L'embellit de ses charmes.

La gaité
Suit la pauvreté,

Vivons dans l'indigence !
Le pauvre, en France,
Nait joyeux ;
Il faut être, pour vivre heureux,
Gueux.

Des grands atours
Les amours
S'effarouchent toujours. .
Lise, moins retenue,
Ne cache pas
Ses appas :
Je la presse en mes bras,
Heureuse et presque nue.

La gaité
Suit la pauvreté,
Vivons dans l'indigence !
Le pauvre, en France,
Nait joyeux ;
Il faut être, pour vivre heureux,
Gueux.

DIEU ET LES HOMMES

AIR : Je loge au quatrième étage.

Quand notre bouche ose médire
Des bienfaits du Dieu d'ici-bas,
N'est-il pas en droit de nous dire :
« Hommes, vous êtes des ingrats
Que j'aime et qui ne m'aimez pas !
Je pourrais lancer l'anathème,
Du monde interrompre le cours...
D'où vient que toujours je vous aime,
Enfants qui murmurez toujours ?

« De leur sort me faisant un crime,
Les hommes ne sont pas heureux ;
Ils disent que je les opprime,

Et que je ne fais rien pour eux ;
Moi, si bon ! moi, si généreux !
Les rois, placés au rang suprême,
Au roi des rois n'ont pas recours ..
D'où vient que toujours je vous aime,
Enfants qui murmurez toujours ?

« Tel est né sous un toit champêtre,
Qui, se croyant sage et profond,
Demande au Dieu qui l'a fait naître
Une couronne pour son front.
Et sur le trône, voyez donc :
Tel, le front ceint du diadème,
Qui voudrait fuir l'ennui des cours !
D'où vient que toujours je vous aime.
Enfants qui murmurez toujours ?

« De mon pouvoir pour vous convaincre,
N'ai-je pas dirigé vos coups ?
N'est-ce pas moi qui vous fais vaincre
Des lions, des tigres, des loups,
Plus braves et plus forts que vous ?
Malgré votre arrogance extrême,
Que feriez-vous sans mon secours ?
D'où vient que toujours je vous aime,
Enfants qui murmurez toujours ?

« Du soleil, que maint peuple adore,
Je puis obscurcir les rayons,
De vos champs éloigner l'aurore,
Briser vos lyres, vos crayons,
Et, riant de vos passions,
Je puis reprendre à l'instant même
Vos jeux, vos vignes, vos amours.
D'où vient que toujours je vous aime,
Enfants qui murmurez toujours ? »

« Pour vous comprendre en politique,
Vous avez passé deux mille ans
À rêver une république.
J'ai su créer en moins de temps
Le monde et tous ses habitants.
Pour me reposer le septième,
Je n'ai travaillé que six jours.
D'où vient que toujours je vous aime,
Enfants qui murmurez toujours ? »

COUPLETS CHANTÉS A LA NOCE DE BALLARD

Ain du Petit mot pour rire.

Ballard fut un séducteur, mais
Il ne doit brûler désormais
Que d'une seule flamme ;
Et peut-il ne pas être heureux :
Comme acteur et comme amoureux
Il a des feux (*bis*),
Qu'il apporte à sa femme.

De l'affiche il est correcteur ;
Les fautes que fait l'imprimeur,
C'est Ballard qui les ôte ;
Il corrige au théâtre, mais
Au logis, Ballard, désormais
N'aura jamais (*bis*)
A corriger de faute.

Nous avons vu Ballard acteur,
Puis régisseur, puis inspecteur,
Sur lui seul tout repose;
Et se marier avec ça !
Mais, grâce à la femme qu'il a,
Il ne pourra (*bis*)
Jamais être autre chose.

Ballard tient tous les noms inscrits,
Des personnes entrant gratis
A nos belles soirées;
Pour le mal qu'il pourrait avoir
Une prime devrait échoir
A qui ce soir (*bis*)
Marquerait les entrées.

A sa noce sont réunis
De bons mets, d'excellents amis :
L'agréable et l'utile;
Enfin, dominant le tableau,
J'y vois notre ami le plus chaud.
Bouffé du Vau- (*bis*)
Bouffé du Vaudeville.

COMMENT FAIRE ?

Air : Femmes, voulez-vous éprouver ?

J'aime et je voudrais être aimé,
Aimé de la femme que j'aime ;
Mais de celle qui m'a charmé
Le caractère est un problème.
Quel sentiment dois-je exprimer
Pour être aimé comme je l'aime !
Enfin, comment faut-il aimer
Quand on veut être aimé soi-même

Si je suis trop tendre, on rira
De ma flamme sentimentale ;
Si je suis trop dur, on voudra
Punir ma tendresse brutale.
Faut-il approuver ou blâmer ?

Je cherche le meilleur système.
Mon Dieu ! comment faut-il aimer
Quand on veut être aimé soi-même ?

Si je la traite sans façons,
Ce sera de l'irrévérence ;
Si je lui donne des leçons,
D'un grondeur j'aurai l'apparence.
Près d'elle, faut-il m'enflammer
Ou feindre une froideur extrême ?
Mon Dieu ! comment faut-il aimer
Quand on veut être aimé soi-même ?

Si de mon funeste embarras
Je lui parlais avec franchise,
Ne mépriserait-elle pas
L'amant dont elle est incomprise ?
La franchise, loin de charmer,
Sur nous attire l'anathème !
Mon Dieu ! comment faut-il aimer
Quand on veut être aimé soi-même ?

Heureux qui peut, en adorant
La femme qui le tyrannise,
Toujours paraître indifférent.

Quoi qu'elle fasse ou qu'elle dise.
Moi, c'est quand je puis l'estimer
Que l'amour est mon dieu suprême;
Mais, hélas ! pour se faire aimer,
Il ne faut pas aimer soi-même.

1835.

LA NOCE ET L'ENTERREMENT

Aia : Un jour Lycas trouva Thémire.

Lundi dernier, j'étais de noce,
Mardi, j'étais d'enterrement;
Philosophe comme Panglosse,
J'avais le même vêtement.
Le marié, jaloux féroce,
Fit à table une scène atroce !
Le défunt fut conduit gaiement
Jusqu'à son dernier logement.
J'avais vu pleurer à la noce,
J'ai vu rire à l'enterrement.

1848.

LE BON ROI

Ain : Vive le vin de Ramponneau !

Allons, amis, couronnez-moi,
Ma puissance
Commence.
Chacun doit respecter ma loi,
Car me voilà de bon aloi
Roi !

J'ai pour château
Un berceau,
Mon trône est un tonneau
Élevé sous la treille ;
J'ai pour ministre un tendron,
Pour garde un vigneron,
Pour sceptre une bouteille.

Allons, amis, couronnez-moi,
Ma puissance
Commence.
Chacun doit respecter ma loi,
Car me voilà de bon aloi
Roi!

J'ai pour ma cour
Une cour
Où l'on se fait la cour
Sans faire de courbettes :
Pour couper court :
Cette cour
Est une basse-cour,
Dont j'aime les poulettes.

Allons, amis, couronnez-moi,
Ma puissance
Commence.
Chacun doit respecter ma loi,
Car me voilà de bon aloi
Roi!

De bons grivois,
A ma voix,
Luttent sur le pavois

A qui saura mieux boire.
Et sans combats,
Sans soldats,
Voilà, dans mes États,
Comme on comprend la gloire.

Allons, amis, couronnez-moi,
Ma puissance
Commence.
Chacun doit respecter ma loi,
Car me voilà de bon aloi
Roi !

Mes députés
Réputés
Ne sont pas recrutés
Sans que je les éprouve.
Tous leurs discours
Sont très-courts,
Mais, dans le vin, toujours
La vérité se trouve.

Allons, amis, couronnez-moi,
Ma puissance
Commence.
Chacun doit respecter ma loi,

Car me voilà de bon aloi
Roi !

Rose, Lison,
Ou Suzon,
D'un prince sans raison
Maintiennent l'équilibre.
Jamais de pleurs,
De douleurs,
L'amour, avec des fleurs,
Enchaîne un peuple libre.

Allons, amis, couronnez-moi,
Ma puissance
Commence.
Chacun doit respecter ma loi,
Car me voilà de bon aloi
Roi !

Si, par métier,
L'émeutier
Révoltait un quartier
Contre mon diadème,
Sans crier tant,
A l'instant,

On me verrait, content,
Me détrôner moi-même.

Allons, amis, couronnez-moi,
Ma puissance
Commence.
Chacun doit respecter ma loi,
Car me voilà de bon aloi
Roi !

Toujours content
Et chantant,
Mon peuple bien portant
Sait bannir la tristesse.
Les plus aigris
Sont tous gris,
Et, s'ils poussent des cris,
Ce sont des cris d'ivresse.

Allons, amis, couronnez-moi,
Ma puissance
Commence.
Chacun doit respecter ma loi,
Car me voilà de bon aloi
Roi !

A PAULINE

QUI ÉPOUSAIT UN MUSICIEN

Air de Lauzun ou du Piège.

A ta mère, par un époux,
Pauline, te voilà ravie...
Et bientôt les nœuds les plus doux
Feront le bonheur de ta vie.
Un musicien doit encor
Te gouverner sans tyrannie;
Peut-on ne pas vivre d'*accord*
Quand on aime tant l'*harmonie* ?

Ici-bas, l'union nous sert ;
Pas de bonheur sans sympathie.
Le mariage est un concert

Où chaque époux fait sa partie.
Un mari, suivant ses désirs,
A droit d'exiger bien des choses :
Quand tu compleras ses *soupirs*,
Ne lui fais pas compter de *pauses*.

On ne peut disputer des goûts :
À ton amour, à tes caresses,
Tu pourras voir ton jeune époux
Préférer même des *négresses*.
Des *négresses*, c'est un peu fort !
S'il aimait de telles victoires,
Ah ! prouve-lui qu'il aurait tort,
Et qu'une *blanche* vaut deux *noires*.

Dans un an, pour combler tes vœux,
Il faut qu'une petite fille
Ou qu'un garçon, — bah ! tous les deux,
Viennent augmenter ta famille.
Tes enfants devront être beaux,
Et, quand tu feras des mioches,
Fais, si tu veux, fais des jumeaux;
Mais ne fais pas de *double croches*.

Si, loin de toi, Paul fait dodo,
Lorsque tu vas être sa femme,

Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do,
Il faudrait lui chanter sa gamme.
Mais non, ton cœur est son seul bien,
C'est ton amour qui le subjugué ;
Jamais, quoique musicien,
Il ne se permettra de *fugue*.

1835.

DÉCLARATION

A UNE FEMME MARIÉE

Ain des Soirées de Rossini.

La foi, l'espérance
Et la charité,
Sont trois vertus par excellence,
Qui, si vous le vouliez, Hortense,
Feraient chez vous notre félicité :
La foi, c'est votre époux ; moi, je suis l'espérance ;
Soyez la charité.

1841.

L'INSOUCIANT¹

AIR : Faut l'oublier.

De tous côtés la foudre gronde,
La terre tremble sous nos pas,
Et les poltrons ne craignent pas
De prédire la fin du monde.
Enfants, pourquoi cette stupeur ?
Chantons pour oublier nos peines !
Quoi ! vous fuyez, vous avez peur ?
Captifs, vous regrettez vos chaînes ;
Mais moi, qui serai libre alors,
Au bruit des tempêtes prochaines,
Je ris, je chante et je m'endors.

Plus d'espoir, disent nos oracles ;
Plus d'espoir, les temps sont venus ;

¹ Les journaux du temps avaient annoncé la fin du monde.

Les dieux mêmes sont méconnus,
Ils ne feront plus de miracles.
L'ancien monde civilisé,
Si vieux, qu'il retombe en enfance,
Est déjà tout paralysé.
Le temps le ruine et l'offense :
A quoi serviraient mes efforts ?
Ne pouvant rien pour sa défense,
Je ris, je chante et je m'endors.

En vain le peuple, armé de glaives,
Partout se remue au soleil.
Rien ne peut troubler mon sommeil,
Rien ne peut attrister mes rêves.
Sans doute que pour nous punir,
Fatigué de son propre ouvrage,
Dieu lui-même veut en finir.
Si Dieu fait sombrer l'équipage,
Calmons d'inutiles transports :
Tout le monde fera naufrage;
Je ris, je chante et je m'endors.

Trop de sang inonda la terre !
Mais pourquoi craindrais-je, ô mon Dieu !
La foudre que porte en tout lieu
Votre sentence salutaire ?

Même contre mes ennemis
Je n'ai jamais été complice
Des crimes qui se sont commis.
S'il est au ciel une justice,
Je puis l'attendre sans remords ;
Tranquille au bord du précipice.
Je ris, je chante et je m'endors.

Arrive donc, mer furibonde ;
Séparez-vous, monts et rochers ;
Tombez, donjons, tours et clochers,
Dieu, faites crouler notre monde.
Les grands y perdront leurs châteaux,
Les rois y perdront leur couronne ;
La peur nous rendra tous égaux.
Celui-là qui ne craint personne
Frappera les grands et les forts.
Faible et petit, quoi qu'il ordonne...
Je ris, je chante et je m'endors !

LA CONFESSION DE LISETTE

AIR : Au cabaret.

Lise, l'amour et le champagne
Nous ont mis sens dessus dessous !
Puisque nous battons la campagne,
Soyons sincères entre nous.
Je suis philosophe et je t'aime !
Raconte-moi tes cruautés,
Tes premières amours. et même
Toutes tes infidélités !

— Mon cher, à douze ans, déjà femme,
J'aimais le petit Cyprien ;
Il semblait partager ma flamme,
Mais il ne me demandait rien ;
Il ne tentait aucune épreuve

Contre ma sensibilité,
Et jusqu'à quinze ans j'ai fait preuve
D'une grande fidélité.

Donc, j'étais triste et vertueuse
Lorsque Jules se présenta ;
Par malheur j'étais curieuse,
Et le perfide en profita.
Comme il était tout le contraire
De ce que l'autre avait été ;
Ce fut Jules qui me fit faire
Ma première infidélité.

Quelques mois après j'étais veuve,
Car l'inconstant me planta là ;
Je pleurais... on eût dit un fleuve,
Quand Cyprien me consola.
Tout à coup, presque téméraire,
Il combat sa timidité,
Et ce fut lui qui me fit faire
Ma seconde infidélité.

Mais il était vraiment trop bête :
Jules s'y prenait beaucoup mieux ;
Bref, à Mabile, un jour de fête,

Eugène s'offrit à mes yeux.
Nous dansâmes, il sut me plaire
Par un cancan inusité :
Et ce fut lui qui me fit faire
Ma troisième infidélité.

Alfred, qui, me cachant sa peine,
Sans m'en rien dire m'adorait,
Voulut se battre avec Eugène...
Ce combat me désespérait !
Ma foi ! pour calmer sa rancune,
Par pure générosité,
Alfred encor me fit faire une
Quatrième infidélité.

Je les aimais tous deux ensemble,
Et tous trois nous étions heureux !
Lorsqu'un jour... d'y penser je tremble !
Arthur les souffleta tous deux.
Il m'enleva comme un corsaire,
Avec force et brutalité,
Et cependant il me fit faire
Ma cinquième infidélité.

Quand je te connus, de Julie
Arthur se toqua tout à coup.

J'aimais Arthur à la folie,
Et je ne t'aimais pas beaucoup.
Mais le dépit et la colère
Troublaient mon esprit irrité,
Et la vengeance me fit faire
Ma sixième infidélité.

— Lisette, est-ce au moins la dernière ?

— Je serai franche jusqu'au bout.
Dimanche, à la Grande-Chaumière,
Jules m'apparut tout à coup !
J'eus un moment d'étourderie
Dont le volage a profité...
Ah ! pardonne-moi, je t'en prie.
Ma septième infidélité.

— Lisette, voilà ce que j'aime !
De la nature suis les lois,
Et sois heureuse; car moi-même,
Je t'ai trompée au moins dix fois !
Ne tourmentons jamais personne
Pour de telles futilités,
Et que le bon Dieu nous pardonne
Toutes nos infidélités !

LA NUIT DE NOËL

OU

LE RÉVEILLON

Ain : Voilà Paris. (Désangiers.)

Lorsque le réveillon finit,
Et qu'on n'a plus ni feu, ni flammes,
L'ivresse au sommeil nous conduit.
Mais, puisque cette nuit, mesdames,
Vous venez à ce rendez-vous,
Réveillez-nous. (*4 fois.*)

Ah ! si demain vos ennemis
Pouvaient dire, sans médisance,

Que nous nous sommes endormis,
Endormis en votre présence !
Mesdames, quel affront pour vous !
Réveillez-nous.

A la fin de ce gai repas,
Quand vous verrez tomber nos verres,
Quand, après de joyeux ébats,
S'appesantiront nos paupières,
Il faudra nous secouer tous.
Réveillez-nous.

Mais, si la force nous manquait,
Pardonnez à notre impuissance ;
Sans vouloir trahir un secret,
Je dois vous dire, en confidence,
Que parfois les hommes sont mous.
Réveillez-nous.

Or, si dans le premier moment
Nous faiblissions, selon l'usage,
Il faut vous mettre en mouvement,
Il faut redoubler de courage,
Et nous prendre par tous les bouts.
Réveillez-nous.

De notre gaité qui s'en va
Si vous voulez doubler les doses,
Il faut faire ci, faire ça,
Faire une quantité de choses,
Nous mettre sens dessus dessous.
Réveillez-nous.

1832.

LE LAURIER

Ain : Ah ! si madame le savait !

A quoi peut servir le laurier
Dont les héros parent leur tête ?
J'aimerais mieux une casquette,
Surtout d'octobre à février ;
A quoi peut servir le laurier ?
Puisque le mariage exhausse
Même le front du grand guerrier,
Si ce n'est à faire une sauce,
A quoi peut servir le laurier ?

1844.

LES QUATRE SAISONS

Air : Muse des bois.

Vous êtes belle, inconstante Herminie,
Vous êtes belle, et vous le savez trop.
Tremblez ! hélas ! dans sa course infinie,
Le temps qui fuit vous emporte au galop.
C'est vainement que votre main se lasse
A retenir des amours vagabonds.
Vous êtes belle et votre printemps passe,
Déjà l'été dore vos cheveux blonds.

Oui, la beauté qui sait plaire et comprendre
Brille à trente ans d'un éclat sans pareil ;
Oui, vos cheveux, jadis d'un blond trop tendre,
Sont aujourd'hui dorés par le soleil ;
Mais, bien moins beaux, ils donnaient plus de grâce

A vos attraits, chastes et pudibonds.
Vous êtes belle et votre printemps passe,
Déjà l'été dore vos cheveux blonds.

« Bah ! dites-vous, comme l'année entière,
Mon existence aura quatre saisons ;
J'ai mis un siècle à passer la première :
Par le plaisir nous nous éternisons. »
Détrompez-vous : quand le temps les efface,
Nos plus beaux jours ont été les plus longs.
Vous êtes belle et votre printemps passe,
Déjà l'été dore vos cheveux blonds.

Vous répondrez : « Ce langage m'étonne,
Les plus longs jours sont les jours de l'été,
Et même il est, dans la saison d'automne,
Des jours de grâce où renaît la beauté. »
Mais chacun d'eux, d'une perfide trace,
Laisse en passant l'empreinte sur nos fronts.
Vous êtes belle et votre printemps passe,
Déjà l'été dore vos cheveux blonds.

« Eh bien ! d'accord, demain je serai vieille ;
Mais de l'hiver, qui doit me faire horreur,
Si je ne suis encore qu'à la veille,

Pourquoi déjà me glacer de terreur? »
C'est que je vois, dans l'hiver qui menace,
Sous les frimas, des abîmes profonds.
Vous êtes belle et votre printemps passe,
Déjà l'été dore vos cheveux blonds.

Quand le printemps s'écoule sans orage,
Quand, sans orage, on a passé l'été,
L'automne est doux et l'hiver qu'il présage
Promet des fleurs pendant l'éternité.
Ne laissez pas corrompre sous la glace
La pureté de germes si féconds.
Vous êtes belle et votre printemps passe,
Déjà l'été dore vos cheveux blonds.

1853.

L'INCÉRÉDULE

Ain : Amis, voici la riante semaine.

Crédule en tout, par moi jugeant les autres,
Aimant le bien, au mal ne croyant pas,
Quand je lisais l'histoire des Apôtres,
Je maudissais l'incrédule Thomas ;
Mais, quand je vois que partout on spéculé
Sur la vertu, l'honneur, la probité...
Comme Thomas, je deviens incrédule :
Pardonnez-moi mon incrédulité.

Quoi ! non content de nos routes nouvelles.
Nous allons voir voltiger des dragons !
A la vapeur on donnera des ailes,
Et dans les airs nous irons en waggons !
Bien qu'aujourd'hui la vapeur nous promène

Et sur le sol et dans l'immensité,
Je doute encor qu'au bonheur elle mène :
Pardonnez-moi mon incrédulité.

On a parlé des vieux auteurs classiques,
Et l'on a dit : « Ces maîtres souverains
Furent jadis, comme nos romantiques,
Persécutés par leurs contemporains ;
Or, nos auteurs, dont la chance est pareille,
Allant comme eux à l'immortalité,
Effaceront et Molière et Corneille... »
Pardonnez-moi mon incrédulité.

Sexe charmant, que malgré moi j'adore,
Sur tes autels j'ai brûlé trop d'encens ;
Trompé cent fois, je le serais encore,
Si ton pouvoir s'emparait de mes sens.
Fuyez, fuyez, rêves des jeunes âmes !
Je ne crois plus à la fidélité.
Vous qui m'avez désabusé, mesdames,
Pardonnez-moi mon incrédulité.

A la science, on me disait de croire;
On me disait : « Quand le temps doit changer,
Au directeur de notre Observatoire

L'Être suprême envoie un messenger. »
 Moi, j'attendais la divine estafette;
 Mais je n'ai plus même sécurité.
 Vous qui n'avez pu prévoir la comète ¹,
 Pardonnez-moi mon incrédulité.

Je crois en Dieu : quelque chose qu'on fasse,
 Le doute encor n'a pas flétri mon cœur,
 Et chaque monde, en tournant dans l'espace,
 Parle à mes yeux d'un pouvoir créateur !
 Mais qu'à l'enfer ce Dieu livre nos âmes,
 Qu'il nous surpasse en inhumanité;
 Qu'il jette enfin nos pauvres corps aux flammes :
 Pardonnez-moi mon incrédulité.

En quelques mots, ici, je me résume :
 De tout je doute, et doute avec raison ;
 Et cependant, lorsque j'ai pris la plume,
 Je croyais faire une bonne chanson.
 Si, de mes mains arrachant la fêrule
 Dont ma faiblesse arme ma vanité,
 Vous châtiez mon audace crédule,
 Pardonnez-moi mon incrédulité,
 Et ma chanson sur l'incrédulité.

L'AMOUR RÉPUBLICAIN.

Ain : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Enfant de Mars ou de Vulcain,
L'Amour est un républicain.

A Cythère, grand patriote,
C'est un sans-culotte acharné ;
S'il meurt, il mourra sans culotte,
Comme sans culotte il est né.

Enfant de Mars ou de Vulcain,
L'Amour est un républicain

Prêchant la tendresse et la joie,
Qu'on ait un habit vieux ou neuf,

Il exige qu'on se tutoie,
De même qu'en quatre-vingt-neuf.

Enfant de Mars ou de Vulcain,
L'Amour est un républicain.

C'est la *liberté* qu'il enseigne
En prêchant la *fraternité*,
Et c'est partout où l'amour règne
Qu'on voit régner l'*égalité*.

Enfant de Mars ou de Vulcain,
L'Amour est un républicain.

Il mêle, il rassemble, il façonne
Les riches et les indigents;
Et de si près jamais personne
N'a su rapprocher tant de gens.

Enfant de Mars ou de Vulcain,
L'Amour est un républicain.

Chez plus d'une épouse en délire,
Prenant le bien de Pierre et Paul,

Le premier, l'Amour a pu dire :
« La propriété, c'est le vol. »

Enfant de Mars ou de Vulcain,
L'Amour est un républicain.

Féroce et parfois sanguinaire,
C'est, après tout combat nouveau,
Le drapeau rouge qu'il préfère
A toute espèce de drapeau.

Enfant de Mars ou de Vulcain,
L'Amour est un républicain.

Ces droits de l'homme qu'on proclame
Par l'Amour ont été conçus ;
C'est lui qui veut qu'avec la femme
L'homme conserve le dessus.

Enfant de Mars ou de Vulcain,
L'Amour est un républicain.

Phalanstérien qu'on renomme,
L'Amour, en le considérant,

Découvrit une queue à l'homme,
Longtemps avant Considérant.

Enfant de Mars ou de Vulcain,
L'Amour est un républicain.

Bref, c'est lui qui, brisant nos chaînes,
Avec audace, avec fierté,
Aux jaloux, comme aux inhumaines,
Cria : « Vive la liberté ! »

Enfant de Mars ou de Vulcain,
L'Amour est un républicain.

LE PRÊTRE

Ain : Amis, voici la riante semaine.

Je ne suis pas un penseur orthodoxe,
Et, par état, je plaisante sur tout ;
Parfois aussi, j'aime le paradoxe,
Qui, de nos jours, a du succès partout.
Mais la vertu des âmes charitables,
Je la respecte et mon cœur la chérit ;
Je ne ris pas des choses respectables,
Et je m'offense alors que l'on en rit.

Quand de Tartufe on flattait l'impudence,
A le flétrir je me suis employé ;
Mais le bon prêtre est, par la Providence,
Pour les humains, sur la terre envoyé.
Bien au-dessus des puissants de la terre,

Il marche droit sur un chemin tracé ;
Du Créateur c'est le seul mandataire,
Il reste seul des grandeurs du passé.

Il n'aime pas que l'éclat l'environne ;
Et, s'il s'efface aux baptêmes des grands,
Du pauvre enfant que le monde abandonne
Le prêtre seul remplace les parents.
Quand l'orphelin, dont la barque dévie,
Sans nul appui va se mettre en chemin,
Quand il est seul en entrant dans la vie,
Un prêtre est là pour lui donner la main.

Riches enfants, courez tous au collège,
On vous paira de savants professeurs ;
Et l'orphelin, que le bon Dieu protège,
Trouvera, lui, des prêtres et des sœurs.
Riches enfants, on voudra vous séduire,
Mais des écueils serez-vous avertis ?
Pour diriger le pauvre et pour l'instruire,
Un prêtre est là que Dieu donne gratis.

Vous ferez tous de brillants mariages.
Et vers l'église où l'on vous unira
Vous roulerez en nombreux équipages,

Au maître-autel l'orgue vous conduira,
Mais qu'une fille indigente se donne
Au malheureux qui demande sa main,
Et qu'à sa noce il ne vienne personne,
Un prêtre est là pour bénir son hymen.

Tous nos plaisirs, le prêtre les ignore,
Il ne connaît ni spectacle, ni bal;
Mais, en prison, nous le trouvons encore.
Nous le trouvons encore à l'hôpital.
Partout, enfin, où l'homme est dans les chaînes,
Où le trépas frappe jeunes ou vieux,
Un prêtre est là pour adoucir nos peines,
Un prêtre est là pour nous fermer les yeux.

Vous qui, pendant votre heureuse existence,
A nier tout employez tant d'efforts,
Qui ne comptez que sur l'impénitence,
Faibles esprits qui vous croyez si forts;
Vous qui traitez le culte de bamboche,
Dieu de mensonge et les prêtres de fous,
Lorsque la mort de votre lit s'approche,
Un prêtre est là que vous écoutez tous.

Sur l'échafaud le parricide monte :
C'est le plus grand des monstres d'ici-bas.

Chacun le fuit, il fait horreur et honte !
Le prêtre seul ne l'abandonne pas.
L'heure a sonné!... L'instrument du supplice
Brille, vengeur, à ses yeux atterrés !
Si Dieu lui-même allait faire justice !

.
Un prêtre est là, qui lui dit : « Espérez ! »

Ainsi, mortels, dans la nuit où nous sommes,
Du genre humain c'est le dernier flambeau !
Car le bon prêtre au berceau prend les hommes,
Qu'il accompagne et suit jusqu'au tombeau !
Quand de l'enfer il craint pour nous les flammes,
Il prie encor sur nos corps enterrés ;
Et, quand au ciel s'en vont frapper nos âmes,
Un prêtre est là qui doit leur dire : « Entrez ! »

LES ASTRES

RÉVERIE

Au : J'ai vu partout dans mes voyages.

Amis, plus de terreurs funestes,
Non, nous ne devons pas mourir :
Voyez tous ces globes célestes,
Nous aurons à les parcourir.
Tous ces astres que Dieu féconde,
Nous les habiterons aussi ;
Pour entrer dans un autre monde,
Nous sortirons de celui-ci.

Quand de nos corps Dieu les délivre,
Nos âmes s'envolent gaîment,
Et le chemin qu'on les voit suivre

Mène tout droit au firmament.
Aussi, de cette terre immonde
Je partirai quand Dieu voudra,
Certain que dans un meilleur monde
Mon âme se réveillera.

Ce sera peut-être la Lune,
Si ce n'est Saturne ou Vénus,
Jupiter, Mercure, Neptune,
Ou d'autres astres inconnus.
Il est mille formes nouvelles
Que notre âme doit prendre au ciel :
Dans la Lune elle aura des ailes,
Si nous devons en croire *Herschell*.

Et de chaque métamorphose
Que tour à tour nous subirons,
Conservant la meilleure chose,
Nous nous perfectionnerons.
De mille planètes fécondes
Nous recevrons tant de bienfaits,
Que tous, dans le dernier des mondes,
Nous nous retrouverons parfaits.

Ce monde, céleste merveille,
C'est le soleil !... Hein ! qui vient là ?
Ah ! je dormais... je me réveille,

Amis, j'ai rêvé tout cela.
C'est Lisé, et l'aimable grisette
Me rend à la réalité.
C'est un astre aussi que Lisette,
Et Dieu veut qu'il soit habité.

1851.

LE MIROIR

AIR : EN vérité, je vous le dis.

Pour t'empêcher de réfléchir,
Ton miroir te disait, Julie,
Que par ta figure jolie
Chacun se laisserait fléchir.
Depuis, de folie en folie,
Tu te jettes sans t'enrichir :
Ton miroir réfléchit, Julie,
Pour t'empêcher de réfléchir !

1848.

LE SIÈCLE JUIF-ERRANT

Ain : Bon voyage, cher Dumolet.

Marche, marche, marche à grands pas !

Ne vois-tu pas

L'ardeur qui nous dévore ?

Marche, marche, marche toujours !

Nous te suivrons encore

Si tu cours.

Mon Juif errant, c'est ce siècle de honte !

Ce siècle d'or, que le ciel a maudit.

Il est bien juif : voyez l'argent qu'il compte ;

Il est errant, car sans cesse on lui dit :

Marche, marche, marche à grands pas !

Ne vois-tu pas

L'ardeur qui nous dévore ?
 Marche, marche, marche toujours !
 Nous te suivrons encore
 Si tu cours.

Le pauvre aussi vient de prendre sa course,
 Partout on plane où jadis on rampait;
 Le portefaix agiote à la Bourse;
 Hier, au bois, mon portier galopait.

Marche, marche, marche à grands pas !
 Ne vois-tu pas
 L'ardeur qui nous dévore ?
 Marche, marche, marche toujours !
 Nous te suivrons encore
 Si tu cours.

Tous les banquiers réunissent leurs forces :
 Adroits pêcheurs, ils flattent les poissons ;
 Les plus gourmands ont goûté les amorces ;
 Déjà beaucoup pendent aux hameçons.

Marche, marche, marche à grands pas !
 Ne vois-tu pas
 L'ardeur qui nous dévore ?

Marche, marche, marche toujours !
Nous te suivrons encore
Si tu cours.

N'écoute plus l'ennuyeux radotage
D'une vertu qui moralise encor;
Rien ne salit comme l'agiotage,
Mais le fripon se procure un bain d'or.

Marche, marche, marche à grands pas!
Ne vois-tu pas
L'ardeur qui nous dévore?
Marche, marche, marche toujours !
Nous te suivrons encore
Si tu cours.

Qui, devant toi, lève tant de poussière?
C'est le troupeau de tes riches amis.
L'honneur tout seul, l'honneur reste en arrière;
Ne l'attends pas : l'honneur est trop mal mis.

Marche, marche, marche à grands pas !
Ne vois-tu pas
L'ardeur qui nous dévore?
Marche, marche, marche toujours !

Nous te suivrons encore
Si tu cours.

Mais d'un pouvoir tu te sens tributaire,
Tu crains la presse... Allons, pourquoi trembler
Ne sais-tu pas comment on la fait taire?
Ne sais-tu pas comme on la fait parler?

Marche, marche, marche à grands pas!
Ne vois-tu pas
L'ardeur qui nous dévore?
Marche, marche, marche toujours!
Nous te suivrons encore
Si tu cours.

Le chaste amour est un retardataire;
Mais il est pauvre, un jour il se vendra :
Dans tes palais, l'inceste et l'adultère
Vivent si bien, que ça le tentera.

Marche, marche, marche à grands pas!
Ne vois-tu pas
L'ardeur qui nous dévore?
Marche, marche, marche toujours!
Nous te suivrons encore
Si tu cours.

De la fortune il faut suivre la roue,
Tu ne dois plus l'arrêter désormais ;
Marche sur l'or, dans le sang, dans la boue,
Sur des tisons ou sur des roses... mais

Marche, marche, marche à grands pas !
Ne vois-tu pas
L'ardeur qui nous dévore ?
Marche, marche, marche toujours !
Nous te suivrons encore
Si tu cours.

Tu finiras, tous les siècles finissent ;
Mais tes efforts auront été puissants !
Pour qu'après toi tes successeurs pâlissent,
Pas de repos, et jusqu'en mil neuf cents

Marche, marche, marche à grands pas !
Ne vois-tu pas
L'ardeur qui nous dévore ?
Marche, marche, marche toujours !
Nous te suivrons encore
Si tu cours.

LE PAVÉ

AIR : Haïss' les femmes qui voudra.

Voyez cet orgueilleux pavé,
Dans les bras de la populace;
Sur la barricade élevé,
Comme sur un trône on le place;
Mais malheur à qui se déplace!
Pendant qu'il se croit, sans retour,
Maître du rang suprême;
Le macadam vient, à son tour,
Le détrôner lui-même;
Et, désespoir extrême!
Quand le combat est achevé...
— Des héros, comme Dieu se joue! —
Il ne reste plus au pavé
Même de place dans la boue!

A ROSE

Ain des Maris ont tort.

Rose, toi qui te formalise
Des gestes les plus innocents,
Puisqu'un seul mot te scandalise,
Puisqu'un regard trouble tes sens,
Bien qu'il soit des moins offensants ;
Pourquoi restes-tu sans défense
Quand il faudrait te courroucer ?
Sans t'offenser l'amour t'offense,
Ou t'offense sans t'offenser.

Entre Lucrèce, que j'honore
Pour son courage et sa vertu.
Et Messaline, que j'adore
Pour n'avoir jamais combattu,

Dis-moi, Rose, te places-tu ?
Sois Messaline ou sois Lucrèce,
Mais que nos doutes soient fixés ;
Car je te vois trop de sagesse,
Ou je ne t'en vois plus assez.

Je sais que tu pourrais me dire :
« De quel droit viens-tu me fronder ?
Je souris quand je veux sourire,
Je gronde quand je veux gronder :
C'est au caprice à me guider. »
Mais crois-tu qu'elle doive plaire.
La coquette qui, tour à tour,
Peut et nous gronder sans colère,
Et nous sourire sans amour ?

LES CHANTS DU PEUPLE

Aux des Chevilles de maître Adam.

On me disait : « Quel est votre délire !
Quoi ! des chansons ! encore des chansons !
Pauvre rêveur, d'une nouvelle lyre
Espérez-vous tirer de nouveaux sons ?
Ceux qui du siècle ont vu naître l'aurore
En prose, en vers, ont chanté ses exploits. »
J'ai répondu : « Je puis chanter encore :
Les chants du peuple ont des airs pour ma voix. »

« Ah ! me disait un parti royaliste,
Voici le temps des efforts généreux ;
La tâche est noble : écris, brave, résiste ;
Chante un enfant proscrit et malheureux. »
J'ai répondu : « Partout quand il implore,

A mon respect le malheur a des droits;
Mais seuls, ici, quand je fredonne encore,
Les chants du peuple ont des airs pour ma voix. »

On me disait : « Encor la politique,
Encor les rois, le trône et l'étranger !
Des chants d'amour, une muse bachique,
Après Collé, Piron et Béranger ! »
J'ai répondu : « Si pour leur voix sonore,
Des plus beaux vers ils ont fait l'heureux choix,
Un doux refrain peut égayer encore :
Les chants du peuple ont des airs pour ma voix. »

Quand le travail du peuple use la séve,
C'est un couplet qui lui rend sa fierté.
Son cœur palpite et son front se relève
En écoutant un chant de liberté !
Répétons-les, ces refrains qu'il adore,
Le peuple y tient comme il tient à ses droits.
Chantés cent fois, on les rechante encore :
Les chants du peuple ont des airs pour ma voix.

A l'abandon sa pauvreté l'expose,
On ne tient pas à qui ne tient à rien.
Ah ! que ma voix du moins plaide sa cause

Dieu, qui l'aimez, vous m'inspirerez bien !
La vérité, que le pouvoir ignore,
N'arrive plus à l'oreille des rois ;
Mais dans la rue on peut l'entendre encore :
Les chants du peuple ont des airs pour ma voix.

1834.

Ainsi, jadis, jeune et rêvant la gloire,
De liberté j'ai parlé sans effroi ;
Mais, en un jour d'émeute et de victoire,
Pour son malheur, le peuple fut fait roi.
Les doux refrains dont ma lyre s'honore
Sont devenus tristes et maladroits ;
Le peuple est roi ! Flatteurs, chantez encore :
Ses nouveaux chants n'ont plus d'airs pour ma voix.

1849.

LA SAGESSE ET L'AMOUR

Ain de Lauzun ou du Piège.

La Sagesse me dit un jour :
« Brave en paix le pouvoir des belles,
Je viens de désarmer l'Amour;
Tiens, voici ses armes cruelles !
Je t'ai vu souffrir sous ses lois ;
Ne crains plus ce dieu que j'abhorre. »
J'ai répondu : « Rendez-lui son carquois. } *Bis.*
Et faites qu'il s'en serve encore. » }

« Mais, dit la Sagesse, je veux
Te voir anéantir ses armes,
Songe qu'en les brisant tu peux
Du monde entier sécher les larmes.
— Moi, les briser ! mais je leur dois

Les beaux jours que je vis éclore.
Ah! rendez-lui, rendez-lui son carquois,
Et faites qu'il s'en serve encore.

« — Si je t'éconte, malheureux !
Pense à tout ce que tu dois craindre :
L'amour va rallumer tes feux,
Ces feux que je voulais éteindre.
— Bienheureux ! bienheureux cent fois
Le cœur que ce feu-là dévore !
Ah! rendez-lui, rendez-lui son carquois,
Et faites qu'il s'en serve encore. »

Minerve alors, pour me punir,
Permet que l'Amour m'apparaisse;
Désarmé, je le vois venir,
Demandant grâce à la Sagesse.
« A ses accents j'unis ma voix;
Pallas, pour lui je vous implore :
Ah! rendez-lui, rendez-lui son carquois,
Et faites qu'il s'en serve encore.

« — Soit ! me dit-elle, mais un jour
Tu maudiras ce dieu frivole. »
Elle dit, s'éloigne, et l'Amour

M'ajuste, me frappe et s'envole.
Mais, en me frappant, le sournois
Épargne celle que j'adore.
Ah! reprenez, reprenez son carquois,
Ou faites qu'il s'en serve encore.

1840.

LE PREMIER SOLEIL DU PRINTEMPS

AIR : Ah ! si madame me voyait !

Au premier soleil du printemps,
Quel doux concert les oiseaux font entendre !
Comme la femme est belle et tendre !
Comme nos corps sont bien portants
Au premier soleil du printemps !
Il brille, et mon âme est ravie !
Mais il brille trop peu d'instant.
Oh ! qu'il est rare dans la vie,
Le premier soleil du printemps !

1847.

LES HOMMES DU JOUR

AIR : Bon Désaugiers, mon camarade

Bien sagement on te gouverne,
Peuple, dissipe ton effroi.
Par de faux rapports on te berne,
Rien ne se trame contre toi ;
D'ailleurs, pour la moindre parole,
Tu peux nous entendre crier :
« Vite un courrier,
Un encrier,
Usons gaîment de l'encre et du papier.
Honneur et gloire au protocole
Que nous allons expédier. »

Aujourd'hui nous savons écrire,
Nous abusons de ce savoir ;

Ce n'est plus comme sous l'Empire :
Le sabre n'est plus un pouvoir ;
Si notre gloire est plus frivole,
Notre règne est moins meurtrier.

Vite un courrier,

Un encrier,

Usons gaîment de l'encre et du papier.

Honneur et gloire au protocole

Que nous allons expédier.

Dans tous nos écrits, et pour cause,

Nous sommes prêts à dire encor :

« Que tout peuple à son gré dispose

Et de nos bras et de notre or. »

Mais, s'ils ont besoin d'une obole

Ou d'un secours hospitalier :

Vite un courrier,

Un encrier,

Usons gaîment de l'encre et du papier.

Honneur et gloire au protocole

Que nous allons expédier.

Il faut qu'un ministère s'ancre.

Le nôtre remplit ses devoirs;

Et, bien qu'ils soient trempés dans l'encre,

Ses projets n'en sont pas plus noirs.

Oui, de la paix qui nous console,
Il fera naître l'olivier.

Vite un courrier,

Un encrier,

Usons gaiment de l'encre et du papier.

Honneur et gloire au protocole
Que nous allons expédier.

Nous avons un patriotisme
Qui nous fait, à notre profit,
Servir en grand le despotisme
Que nous condamnons en petit.
Nous protégeons le monopole;
Mais malheur au contrebandier.

Vite un courrier,

Un encrier,

Usons gaiment de l'encre et du papier.

Honneur et gloire au protocole
Que nous allons expédier.

HISTOIRE DE BEAUCOUP DE CES DAMES.

Ain : J'ai vu partout dans mes voyages.

A quinze ans, j'ai connu Lucette
Cent fois plus belle qu'aujourd'hui :
Sa gorge, déjà rondelette,
N'avait besoin d'aucun appui.
Des attraits d'un bouton de rose
Elle avait quelque chose... Eh bien !
Pour posséder ce quelque chose,
Personne ne proposait rien.

Souvent la beauté se gaspille,
Ainsi que mainte pauvre fleur ;
De ses trésors la pauvre fille
Ne connaissait pas la valeur ;
Et, commençant comme commence
Plus d'un tendron parisien,

Ce qui valait un prix immense,
Lucette le donnait pour rien.

Ce qui se donne, on le méprise;
Et, lasse d'aimer des ingrats,
Lucette, longtemps incomprise,
Veut mettre un prix à ses appas.
Vient un colon de la Guyane,
Qui lui fait partager son bien ;
Et, pour de l'argent, il profane
Ce que l'on profanait pour rien.

Puis vient un seigneur, qui supplante
L'amant qui l'a mise en crédit ;
Puis deux, trois, quatre, dix, vingt, trente :
Chaque oiseau veut le même nid ;
Nid charmant, placé sur un arbre
Par l'amour secoué si bien,
Qu'autrefois dur comme le marbre
Il ne tient déjà plus à rien.

A trente ans, Lucette est usée ;
Mais les hommes sont ainsi faits,
Qu'à présent elle est courtisée
Comme elle ne le fut jamais.
Il ne reste de cette rose

Qu'une tige fanée ; eh bien !
Chacun veut payer quelque chose
Ce qui ne vaut déjà plus rien.

1842.

LES TROIS PARTIS

AIR de Fra Diavolo.

Clorinde, prude honnête,
Parle hymen et fidélité ;
Elle veut, par moralité,
La légitimité !
Flore, jeune coquette,
N'est ni trop glace, ni trop feu,
N'aimant ni beaucoup, ni trop peu :
C'est le juste milieu.
Ah ! vive ma Lisette !
Seule, en amour, cette beauté
Est pour la *liberté !*

1844.

LE MARIAGE

Ain : Ah ! le bel oiseau, maman.

A ma femme condamné,
Le mariage
M'engage ;
Et, mortel infortuné,
Je suis mené
Par le né.

Si je veux me promener,
Mon épouse a la migraine;
Et, si je veux séjourner,
Il faut que je la promène.

A ma femme condamné,
Le mariage

M'engage;
Et, mortel infortuné,
Je suis mené
Par le né.

Suis-je indisposé, ses yeux
Vont me lancer mainte œillade,
Et, si je me porte mieux,
Elle se dira malade.

A ma femme condamné,
Le mariage
M'engage;
Et, mortel infortuné,
Je suis mené
Par le né.

Elle dépense, en chiffons,
Nos fortunes réunies,
Et veut, sur mes pantalons,
Faire des économies.

A ma femme condamné,
Le mariage
M'engage;

Et, mortel infortuné,
Je suis mené
Par le né.

Si de quelque soupirant
Je la soupçonne amoureuse,
Elle me dit, en pleurant,
Que je la rends malheureuse.

A ma femme condamné,
Le mariage
M'engage,
Et, mortel infortuné,
Je suis mené
Par le né.

Sur un fait embarrassant
Si j'arrive à la confondre,
C'est en s'évanouissant
Qu'elle évite de répondre.

A ma femme condamné,
Le mariage
M'engage;

Et, mortel infortuné,
Je suis mené
Par le né.

Quand elle a fait un faux pas,
Dont j'ai la preuve certaine,
Pour se tirer d'embarras,
Elle me fait une scène.

A ma femme condamné,
Le mariage
M'engage ;
Et, mortel infortuné,
Je suis mené
Par le né.

Je pardonne plus d'un tort ;
Mais, si parfois je me fâche,
Comme je suis le plus fort,
Elle me traite de lâche.

A ma femme condamné,
Le mariage
M'engage ;

Et, mortel infortuné,
Je suis mené
Par le né.

Elle m'abattrait cent fois
Quand la colère l'enflamme,
Et pourtant, si je l'en crois,
Ce n'est qu'une faible femme.

A ma femme condamné,
Le mariage
M'engage;
Et, mortel infortuné,
Je suis mené
Par le né.

Elle me désobéit,
Sans respect pour l'éloquence
Du maire, qui nous a dit :
« Femme doit obéissance. »

A ma femme condamné,
Le mariage
M'engage;

Et, mortel infortuné,
Je suis mené
Par le né.

Les femmes font plus de lois
Qu'elles ne font de caresses;
J'étais plus maître autrefois
Lorsque j'avais des maitresses.

A ma femme condamné,
Le mariage
M'engage;
Et, mortel infortuné,
Je suis mené
Par le né.

ÇA M'EST ÉGAL.

Ain consacré.

Des affaires de ce bas monde,
Non, je ne me mêlerai plus ;
Dans une retraite profonde
Je veux aller vivre en reclus.
Désormais, que le canon gronde
Du Groënland au Sénégal,
Je ne suis plus de votre monde,
Ça m'est égal. (*Bis.*)

Pourquoi, nouveau propriétaire,
Ce riche peut-il aujourd'hui
S'approprier un coin de terre
Que Dieu m'a donné comme à lui ?
Jadis, d'une voix furibonde,

J'eusse crié : « C'est illégal ! »
Mais je ne suis plus de ce monde,
Ça m'est égal.

De Lise-encor j'ai souvenance;
Mais elle préfère en ce jour
Le langage de la finance
Au langage de mon amour.
Oui, chez la brune et chez la blonde,
L'or séduit mieux qu'un madrigal;
Mais je ne suis plus de ce monde,
Ça m'est égal.

Les joueurs couraient à leur perte,
Et l'on a fermé maints tripots;
Mais la Bourse est toujours ouverte
Aux jobards qu'on y fait capots.
Pourquoi ce privilège immonde,
Qui rend le partage inégal ?
Mais je ne suis plus de ce monde,
Ça m'est égal.

Voyez, sur sa table servie,
Le festin du boursicotier;
Peut-être a-t-il coûté la vie
De quelque malheureux rentier.

Chaque dupe faite à la ronde
Ajoute un plat à son régal ;
Mais je ne suis plus de ce monde,
Ça m'est égal.

Je vois courir en équipage
Des intrigants, des parvenus,
Et la sottise se propage
Quand les talents sont méconnus ;
Le crime même, on le seconde
Malgré le système de Gall ;
Mais je ne suis plus de ce monde,
Ça m'est égal

A quel sentiment faut-il croire ?
Nous avons tout pris en pitié :
L'honneur, la probité, la gloire,
L'amour et même l'amitié.
Peut-on, quand on a lu *Joconde*,
Songer au lien conjugal ?
Mais je ne suis plus de ce monde,
Ça m'est égal.

Jugeant le bonheur impossible,
Sans être égoïste, je puis

Vivre seul à l'ombre paisible
De l'arbre dont j'attends les fruits.
Dans ma solitude profonde,
Je n'aurai qu'un repas frugal ;
Mais je ne suis plus de ce monde,
Ça m'est égal.

4832.

LES PIERROTS.

Ain : En vérité, je vous le dis.

Ah ! que les pierrots sont heureux !
Voltigeant d'amante en amante,
Ils ont la faculté charmante
De rester toujours amoureux.
Dans les bois, par couple, ils s'élancent !
Et, quand ils s'embrassent entre eux,
Huit ou dix fois ils recommencent...
Ah ! que les pierrots sont heureux !

4849.

LA FATALITÉ¹

Ain : Je suis Français, mon pays avant tout.

Mon ami Pierre est inscrit sur la liste
Des bons vivants que j'aime à fréquenter ;
Mais aujourd'hui *Jacques le fataliste*,
Qu'imprudemment je fais représenter,
M'empêchera, Pierre, de te fêter.
O Diderot ! grand encyclopédiste,
Puisqu'en ce jour, malgré moi, j'ai quitté
Pierre, si gai, pour un Jacques, si triste, } *Bis.*
Oui, je dois croire à la fatalité ;
N'est-ce pas de la fatalité ? (*Bis.*)

¹ J'avais été invité à passer deux jours à la campagne de R. de B., dont on célébrait la fête en famille. Je ne pus m'y rendre, empêché par la première représentation de ma pièce intitulée : *Jacques le fataliste*, donnée un de ces deux soirs-là au théâtre du Palais-Royal.

Faut-il sans moi que l'on te complimente ?
A Santeny, mon couvert était mis ;
Là m'attendait une femme *charmante*,
Tendre moitié du meilleur des amis ;
Là m'attendaient, à table réunis,
Viveurs joyeux, amitié, douce ivresse,
Plaisir, honneur, grâces, esprit, gaité :
Je quitte tout et je vais voir ma pièce :
N'est-ce pas là de la fatalité ?

Partez, mes vers, vous qu'ici rien n'arrête :
Adieu, partez, et, fiers de le fêter,
Dites là-bas qu'à Pierre je souhaite...
Eh ! mais quoi donc puis-je lui souhaiter,
Et quel besoin lui pourrais-je inventer ?
Bonheur, fortune, amour, — tout, je suppose,
Oui, tout concourt à sa félicité.
Ne pas le voir manquer de quelque chose,
N'est-ce pas là de la fatalité ?

LES ATOURS

AIR : MUSE DES BOIS.

Est-ce pudeur ? est-ce coquetterie ?
Entre nous deux pourquoi ce vêtement ?
Va, les appas d'une amante chérie
Charment bien mieux les regards d'un amant.
Ma bien-aimée, au tourment que j'endure
N'ajoute plus l'obstacle d'un atour :
Ce qu'à mes yeux dérobe ta parure,
Dieu l'a créé pour être mis au jour.

Aux temps anciens, la beauté, moins coquette,
Nous révélait ses charmes gracieux ,
Mais la laideur inventa la toilette
Pour essayer de fasciner nos yeux.
Ainsi du sort on répara l'injure ,

A force d'art la laideur eut sa cour :
Ce qu'à mes yeux dérobe ta parure,
Dieu l'a créé pour être mis au jour.

Voudrais-tu donc ressembler à ces laides ?
Non, cent fois non. Puisque tu me livras
Un des trésors qu'en secret tu possèdes,
Livre-les tous et ne marchande pas.
L'économie est bonne, — on nous l'assure,
Mais l'avarice épouvante l'amour :
Ce qu'à mes yeux dérobe ta parure
Dieu l'a créé pour être mis au jour.

Comme Vênus, Ève était toute nue,
A son lever l'onde était son miroir ;
Et la pudeur, sans être méconnue,
Au père Adam permettait de tout voir.
En admirant, il comprit la nature ;
Laisse-moi donc admirer, à mon tour :
Ce qu'à mes yeux dérobe ta parure,
Dieu l'a créé pour être mis au jour.

Tous les atours qui te rendent si fière
Viennent en vain se placer entre nous,
Ce n'est pour moi qu'une vaine barrière.

Car tu m'appris à passer par-dessous.
N'écoute plus la pudeur qui murmure,
C'est une prude un peu sur le retour :
Ce qu'à mes yeux dérobe ta parure,
Dieu l'a créé pour être mis au jour.

Ne sais-tu pas que la vie est un rêve ?
A tes atours combien de temps perdu !
Va, ce rempart que ta malice élève
Sera toujours assez mal défendu. .
C'est quand Vénus n'avait que sa ceinture
Qu'elle était reine au céleste séjour :
Ce qu'à mes yeux dérobe ta parure,
Dieu l'a créé pour être mis au jour.

LE NOUVEAU GEORGE DANDIN

Ain : Quand on est mort, c'est pour longtemps.

Tu l'as voulu, George Dandin ;
Si ta noble femme
S'enflamme
Aux transports d'un jeune blondin,
Tu l'as voulu, pauvre George Dandin !

Bourgeois candide,
Pourquoi prends-tu
Cette vertu
Que ton argent décide ?
Bourgeois stupide,
Et méprisé,
Ta bourse vide,
On l'aurait refusé.
Quand aux Français
Je le voyais,

Que je riais
Du Dandin de Molière !
Mais aujourd'hui,
Pour mon ennui,
C'est un confrère.
Et je dis avec lui :

Tu l'as voulu, George Dandin ;
Si ta noble femme
S'enflamme
Aux transports d'un jeune blondin,
Tu l'as voulu, pauvre George Dandin !

Cette traîtresse,
J'eus du plaisir
A la choisir
Dans la haute noblesse :
Elle est comtesse,
Et me jurait
Qu'avec sagesse
Elle se conduirait.
Le lendemain
De notre hymen,
Par un gamin
Qu'elle trouve adorable,
Je suis vaincu

Et convaincu...
La misérable!
Elle me fait

Tu l'as voulu, George Dandin ;
Si ta noble femme
S'enflamme
Aux transports d'un jeune blondin,
Tu l'as voulu, pauvre George Dandin !

Dois-je l'écrire
Dans un journal ?
Au tribunal
Dois-je enfin la conduire ?
Ciel ! oser dire
Ce que je suis,
Et faire rire
A mon nez tout Paris !
Plus le jury
Est attendri,
Moins un mari
Peut marcher tête haute.
Sur moi l'arrêt
Retomberait,
Car c'est ma faute,
Et chacun me dirait :

Tu l'as voulu, George Dandin ;
Si ta noble femme
S'enflamme
Aux transports d'un jeune blondin,
Tu l'as voulu, pauvre George Dandin !

Quand une femme
Veut nous tromper,
Sans s'occuper
Du monde qui la blâme,
Elle s'enflamme
Aux yeux de tous,
Et l'épigramme
Arrive à son époux.
Charivari
Pour le mari ;
Au pilori
Chacun veut le conduire ;
Et les maris
Qui sont trahis
N'ont qu'à se dire
Ainsi que je le dis :

Tu l'as voulu, George Dandin ;
Si ta noble femme
S'enflamme

Aux transports d'un jeune blondin,
Tu l'as voulu, pauvre George Dandin !

État perplexe !
Comment finir
Par la punir
De son amour complexe ?
Quand il nous vexe,
Même ayant tort,
Le faible sexe
Est toujours le plus fort.
De bonne foi,
En vain la loi
Sera pour moi
Si le monde est pour elle,
On me plaindra,
Mais on sera
Pour l'infidèle,
Et le monde dira :

Tu l'as voulu, George Dandin ;
Si ta noble femme
S'enflamme
Aux transports d'un jeune blondin,
Tu l'as voulu, pauvre George Dandin !

LES FEMMES

AIR : Tout le long, le long de la rivière.

J'entends d'une commune voix
Dire : « Les hommes font les lois ;
Aux deux Chambres, au ministère,
Les pauvres femmes n'ont que faire. »
Eh ! mesdames, consolez-vous,
Le Code n'est pas fait par nous ;
Bien qu'à son gré notre sexe en dispose,
Les femmes toujours y sont pour quelque chose,
Les femmes y sont pour quelque chose.

Si nos tendrons sont rejetés
De la Chambre des députés,
Ils se mêlent de nos affaires

Dans l'alcôve des ministères,
Et deviennent législateurs
Par des soupirs provocateurs.
Respect aux lois qu'à la Chambre on propose,
Les femmes toujours y sont pour quelque chose,
Les femmes y sont pour quelque chose.

— « Je consens à vous rendre heureux,
Mais de Rose comblez les vœux ;
Signez, monsieur, cette ordonnance.
— Jamais ! — Bonsoir, mon Excellence !
— Quoi ! me laisser : il est minuit !
— Signerez-vous ? — Non ! — Bonne nuit !
— Reviens, reviens, je signerai, ma Rose ! »
Les femmes toujours y sont pour quelque chose,
Les femmes y sont pour quelque chose.

De la Vallière auguste amant,
Ce roi que l'amour fit si grand,
Gouverné par la gouvernante,
A révoqué l'édit de Nante,
Prenant un soupir amoureux
Pour un ordre envoyé des cieux.
Le bien, le mal, n'ont qu'une même cause,
Les femmes toujours y sont pour quelque chose,
Les femmes y sont pour quelque chose.

Chez nous les dames ont des droits,
Car elles règnent sur nos rois ;
Partout où le pouvoir nous berne,
C'est un cotillon qui gouverne,
Et, sans vous parler, en ce jour,
Des Dubarry, des Pompadour,
Si notre gloire à présent se repose,
Les femmes peut-être y sont pour quelque chose,
Les femmes y sont pour quelque chose.

Or, en dépit de Legouvé,
Du *mérite* qu'il a prouvé,
Je rends les femmes responsables
Des torts dont nous sommes coupables.
Jamais sans elles, cher lecteur,
Je ne me serais fait auteur.
Pardonnez-moi l'ennui que je vous cause :
Les femmes encore y sont pour quelque chose,
Les femmes y sont pour quelque chose.

NOS VINGT ANS

AIR : Des frelons bravant les piqûres.

Je vieillis, et pour moi tout change ;
Sans avoir de rides au front,
Mes croyances... prodige étrange !
Suivent mes beaux jours qui s'en vont.
Je vieillis ! mais j'ai la sagesse
De narguer la fuite du temps :
Si triste que soit la vieillesse,
Ne regrettons pas (*bis*) nos vingt ans.

Avant peu, je vais être au nombre
De ces frondeurs n'approuvant rien ;
Le ciel va me sembler plus sombre,
Les oiseaux chanteront moins bien.
Mais du vieux monde où Dieu me laisse,
Je connais mieux les habitants :

Si triste que soit la vieillesse,
Ne regrettons pas (*bis*) nos vingt ans.

Que de fleurs devant moi sont nées !
Que de grands noms auxquels j'ai cru !
Et les fleurs sont déjà fanées !
Et les grands noms ont disparu !
Je me trompais avec ivresse,
Mais que de rires insultants !
Si triste que soit la vieillesse,
Ne regrettons pas (*bis*) nos vingt ans.

Quand j'ai commencé le voyage,
En regardant à l'horizon,
Je croyais à chaque mirage
Qui venait tromper ma raison.
Depuis, du sage de la Grèce
J'ai compris les Bâtons flottants :
Si triste que soit la vieillesse,
Ne regrettons pas (*bis*) nos vingt ans.

Noble Hugo, tendre Lamartine,
Quand vous vous montriez à nous
Sous une auréole divine,
Je vous adorais à genoux !
Vous étiez les dieux du Permesse !

Et vous voilà représentants,
Si triste que soit la vieillesse,
Ne regrettons pas (*bis*) nos vingt ans.

Partisan de toutes les gloires,
Sans prétendre au moindre laurier,
J'ai chanté les grandes victoires
De Juillet et de Février.
Mais, après mes chants d'allégresse,
J'ai vu régner les combattants...
Si triste que soit la vieillesse,
Ne regrettons pas (*bis*) nos vingt ans.

Mourez, brillantes étincelles !
Jongleurs, éteignez vos quinquets !
Des pantins j'ai vu les ficelles,
Le spectacle n'a plus d'attraits.
Mais je vois une autre jeunesse
Admirer d'autres charlatans.
Si triste que soit la vieillesse,
Ne regrettons pas (*bis*) nos vingt ans.

LA DANSE DU DIABLE

Air : Vivent les amours qui toujours.

Dansez,
Passez,
Gais trépassés,
Joyeux démons
Qu'à Paris nous aimons.
En songe à minuit
Cette nuit,
J'ai vu l'enfer,
J'ai connu Lucifer.

Oui, c'est à minuit
Qu'un grand bruit
Fut le signal
De ce bal infernal ;

Là cent mille noirs forgerons
Frappaient d'accord sur cent mille chaudrons.

Danse,
Passez,
Gais trépassés,
Joyeux démons
Qu'à Paris nous aimons.
En songe à minuit
Cette nuit,
J'ai vu l'enfer,
J'ai connu Lucifer.

Là, Guimard était,
Qui sautait,
Riche d'appas
Qu'elle ne cachait pas.
Le diable à travers ses atours
D'un sein d'albâtre admirait les contours.

Danse,
Passez,
Gais trépassés,
Joyeux démons
Qu'à Paris nous aimons.

En songe à minuit
Cette nuit,
J'ai vu l'enfer,
J'ai connu Lucifer.

Proserpine, à feu
Richelieu
Disait : « Viens-t'en
Cocufier Satan. »
Satan prenait cela gaiment,
Et nous montrait ses cornes fièrement

Dansez,
Passez,
Gais trépassés,
Joyeux démons
Qu'à Paris nous aimons.
En songe à minuit
Cette nuit,
J'ai vu l'enfer,
J'ai connu Lucifer.

Piron composait,
Et disait
Aux diabolotins

Des couplets libertins.
De chaque vers improvisé,
Lucifer même était scandalisé.

Dansez,
Passez,
Gais trépassés,
Joyeux démons
Qu'à Paris nous aimons.
En songe à minuit
Cette nuit,
J'ai vu l'enfer,
J'ai connu Lucifer.

Entre ses deux vieux
Amoureux
Et son époux
Qui n'était plus jaloux,
La chaste Suzanne écoutait
Ce qu'à Parny Roquelaure contait.

Dansez,
Passez,
Gais trépassés,
Joyeux démons

Qu'à Paris nous aimons.
En songe à minuit
Cette nuit,
J'ai vu l'enfer,
J'ai connu Lucifer.

Héloïse aimait,
Et charnait
Son Abeilard,
Redevenu gaillard.
Abeilard, désormais de fer,
Avait repris... une âme dans l'enfer.

Dansez,
Passez,
Gais trépassés,
Joyeux démons
Qu'à Paris nous aimons.
En songe à minuit
Cette nuit,
J'ai vu l'enfer,
J'ai connu Lucifer.

La Châtre brûlait
Son billet,

Gage amoureux
Qu'en ce séjour heureux
Je vis acquitter par Ninon
Sur le sofa que chanta Crébillon.

Dansez,
Passez,
Gais trépassés,
Joyeux démons
Qu'à Paris nous aimons.
En songe à minuit
Cette nuit,
J'ai vu l'enfer,
J'ai connu Lucifer.

J'ai vu danser là
Loyola,
Polker Boileau
Et cancaner Rousseau.
J'ai vu s'attendrir Maintenon,
Qui souriait et ne disait plus non.

Dansez,
Passez,
Gais trépassés,

Joyeux démons
Qu'à Paris nous aimons.
En songe à minuit
Cette nuit,
J'ai vu l'enfer,
J'ai connu Lucifer.

Clignotant ses deux
Petits yeux,
Et grimaçant
Un rire menaçant,
Voltaire observait ces tableaux,
Et les démons me semblaient des agneaux.

Dansez,
Passez,
Gais trépassés,
Joyeux démons
Qu'à Paris nous aimons.
En songe à minuit
Cette nuit,
J'ai vu l'enfer,
J'ai connu Lucifer.

Là, j'ai vu rougir
De plaisir

Des vertus qui
N'avaient jamais rougi ;
Là, j'ai même vu des vertus
Ayant rougi, qui ne rougissaient plus.

Dansez,
Passez,
Gais trépassés,
Joyeux démons
Qu'à Paris nous aimons.
En songe à minuit
Cette nuit,
J'ai vu l'enfer
J'ai connu Lucifer.

Bref, à mes côtés,
Vingt beautés
Des lieux maudits
Faisaient un paradis.
Mais je m'éveille... eh ! quoi ! plus rien .
• Dans mon enfer je me trouvais si bien !

Dansez,
Passez,
Et repassez.

Joyeux démons
Qu'à Paris nous aimons.
Faites qu'à minuit
Chaque nuit,
Dans son enfer,
J'admire Lucifer.

1845.

FIN DES CHANSONS

POÉSIES



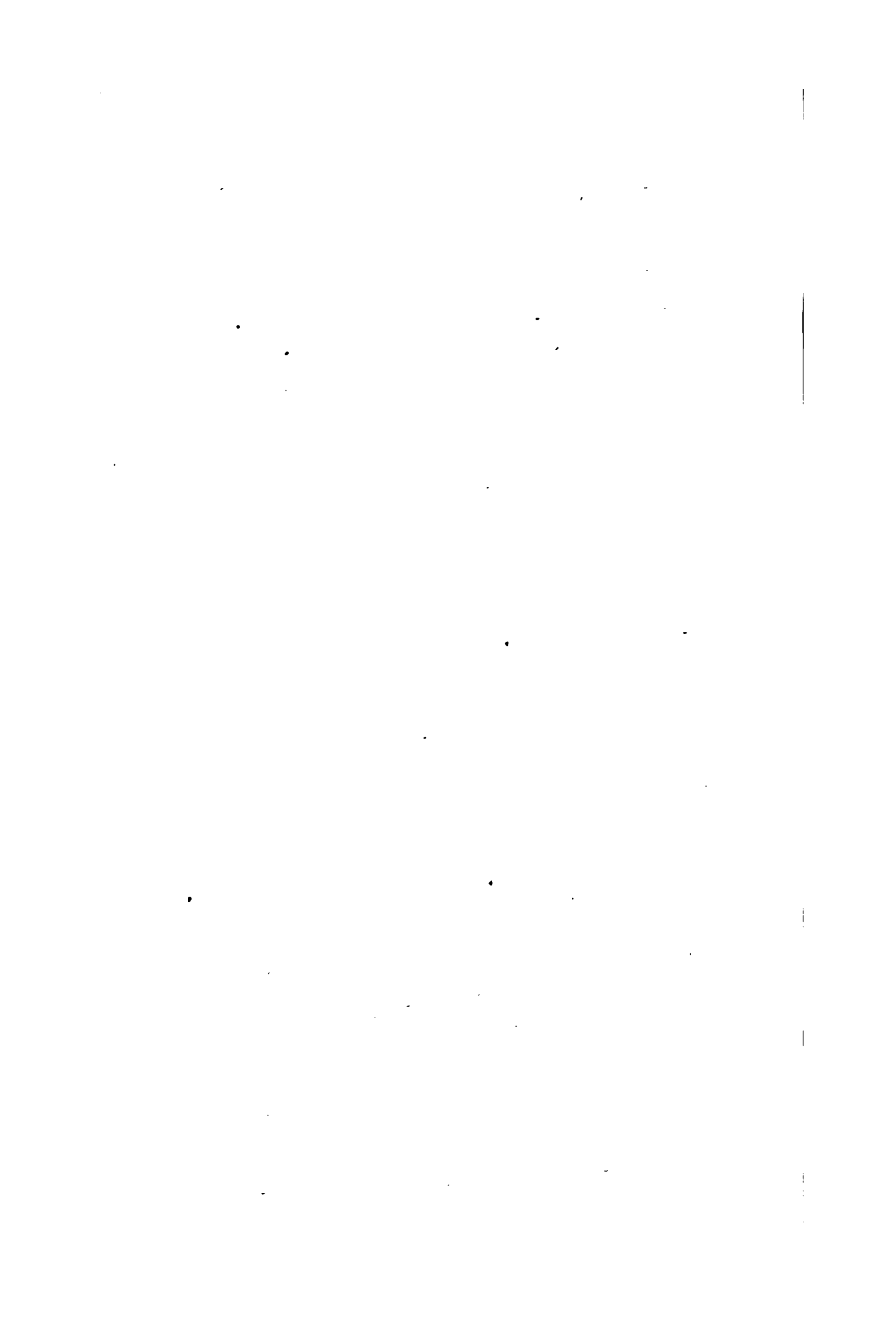
A MA MÈRE

A toi ces faibles chants d'une muse inhabile !

Demain, quand la critique ira de par la ville,
Énumérant les fautes de français,
Soulignant les écarts de style,
Et concluant à l'insuccès,

Bien peu d'amis, de gagner leur procès,
Entreprendront la tâche difficile.

Mais dùt, contre mes vers, le monde conjuré
Les poursuivre en tout lieu de son blâme sévère,
Ils trouveront toujours un refuge assuré
Dans le cœur de ma mère !



POÉSIES

LES DEUX PERLES

Perle , que l'esprit de l'enfer
Arrondit au fond de la mer
Dans la nacre d'une coquille ;

Larme , que l'amour fait couler,
Et , que brillante , on voit rouler
Dans les yeux d'une jeune fille ;

A laquelle de vous
Prêter le plus de charmes ?

Les perles sont , chez nous ,
Plus rares que les larmes.

Eh dame ! en nos esprits,
Aux choses de ce monde
La rareté donne du prix.

Mais qu'est-ce qu'une perle ronde ?

C'est un calus marécageux,
Trouvé dans le limon fangeux
Où la pintadine réside ;
Et la concrétion
Transforme seule en corps solide
Cette sécrétion
Du mollusque stupide !

Et voilà ce qui fait notre admiration !

Une larme, au contraire, une larme amoureuse,
C'est l'indice révélateur
D'un sentiment dominateur ;
C'est d'une âme triste ou joyeuse
L'irrécusable délateur.

C'est un prisme brillant, dans un azur céleste !
Une étoile dont rien ne reste,
Qu'un instant on voit scintiller,
Et qui s'efface, honteuse de briller.

Arrière donc, trésor immonde
Aux flots surpris !
Arrière, vanité du monde,
Bijou sans prix !

Là-bas, j'ai vu Camille
S'agenouiller....
Et dans les yeux de l'adorable tille,
Une larme briller.

A moi cette larme !
L'amour lui prête un charme
Qui seul est le vrai bien !
La perle est cette larme ;
L'autre n'est rien.

1853.

NOSTALGIE AMOUREUSE

I

C'est toi !
Dis-moi pourquoi
Je te revois encore.
C'est toi,
Toi, près de moi...
Toi, que toujours j'adore !
C'est toi !
Femme sans foi,
De charmes trop pourvue !
C'est toi,
Qui, sans effroi,
Reparais à ma vue !

II

Parlons
Des violons
Qui raclaient au village ;

Parlons
De nos vallons
Et de leur vert feuillage ;

Parlons
Des cœurs félons
Qui t'ont rendue infâme !

Parlons
De ces salons
Où se perdit ton âme !

III

Sais-tu
Qu'à l'impromptu
L'amour passe et s'oublie ?

Sais-tu
Que la vertu
Te rendait plus jolie ?

Sais-tu
Ce qu'abattu

Ton front trahit de larmes?
Sais-tu
Que, mieux vêtu,
Ton corps a moins de charmes?

IV

Pourquoi,
Sans frein ni loi,
Fuir nos hameaux champêtres?
Pourquoi,
Faire de toi
L'esclave de vingt maîtres?
Pourquoi,
Si loin de moi,
Courir en bohémienne?
Pourquoi
Trahir ta foi,
Quand je gardais la mienne?

V

Hélas !
Seul, ici-bas,
Sans but, sans énergie,
Hélas !

N'étais-je pas
Frappé de nostalgie?
Hélas !
Que j'étais las
De pleurer ton absence !...
Hélas !
Que tes appas
Ont encor de puissance !

VI

Reviens,
Tu te souviens
De notre folle ivresse...
Reviens,
Si tu deviens
Digne de ma tendresse !
Reviens,
Si tu parviens
A rester sage et bonne.
Reviens,
Tu me conviens
Reviens, — je te pardonne !

LA GLOIRE

A LAMARTINE

Oui, Lamartine, oh ! oui, du temple de mémoire
Les grands poètes morts ne sont jamais exclus.
La gloire leur survit. Mais qu'est-ce que la gloire
Pour l'homme qui n'est plus ?

Coriolan, Ovide et le Tasse ¹, dans Rome,
Dans Ferrare, ont-ils vu leur siècle les chérir ?
Non, pour être immortel, il faut que tout grand homme
Commence par mourir !

Cités par Lamartine dans sa *Méditation sur la gloire*.

Le poète, on l'outrage, on l'enferme, on l'exile,
« Qu'importent, nous dis-tu, ses peines et ses fers ?
Sa patrie est aux cieux ! » Non, dans son corps d'argile,
Son âme est aux enfers !

Plus il veut s'approcher du céleste domaine,
Plus son génie est grand, plus élevé son vol,
Et plus il sent le poids de la carcasse humaine
Qui le retient au sol.

Le poète qui chante avec son âme ardente,
C'est contre son enfer un damné révolté,
Qui souffre d'un supplice inconnu, que le Dante
N'aurait pas inventé !

Son immortalité même est une chimère,
Car d'hier seulement se souvient aujourd'hui.
Les poètes connus viennent après Homère :
Avant Homère, qui ?

Sais-tu combien de voix ou plaintives ou tendres
Ont frappé du passé les échos inconnus ?
Que d'Homères sont morts enfouis sous des cendres
Qu'on ne soulève plus ?

La gloire, c'est l'orgueil ! Satan devait y croire
Quand il se révolta contre son Créateur !

Poète, c'est toujours où l'on cherche la gloire
Qu'on trouve le malheur !

La gloire, c'est l'orgueil ! la gloire, c'est l'envie ;
La gloire, c'est l'abîme, un abîme béant !
Où les poètes vont précipiter leur vie,
Et qui mène au néant !

A ARSÈNE HOUSSAYE

APRÈS AVOIR LU SES POÉSIES

De l'amant de *Cécile* un jour je lus les vers,
Et mon esprit, roulant dans un flot d'harmonies,
 Mesura l'univers
 Aux grandeurs infinies,
Sur le tombeau gardien d'un *Paradis perdu*!

De l'ange des beaux jours le cadavre étendu
Reposait sous la pierre en sa fosse profonde;
 Et, d'amour éperdu,
 Dans un coin de ce monde,
Aux pieds de *Sylvia* son amant l'oubliait !

Tout est là ! dis-je alors, -- un doux nœud les liait ;
La mort devait le rompre et l'oubli dut la suivre.

A celle qu'il aimait,
L'amour n'a pu survivre;
Car le secret du monde est dans ce mot : l'oubli!

Mais ton cœur, ô poète! est bien enseveli.
Comme au seuil de l'enfer où l'on perd l'espérance.
Quand aux pleurs répandus
Succède l'inconstance,
Du bonheur à jamais les *sentiers sont perdus*.

LE BOUQUET

Tiens, prends ces fleurs,
Ma gentille
Camille,
Vous êtes sœurs !
J'aime à voir en famille
Femmes et fleurs.

A ton corset
Quand la rose
Repose,
En un bouquet
Tout se métamorphose
A ton corset.

De son bouton,
Ton sein glose
La rose ;

Il est, dit-on,
D'un bien plus joli rose
Que son bouton.

Sur ton beau sein
Quand tu poses
Mes roses,
Place ma main
Près de ces fleurs écloses,
Sur ton beau sein.

Bouquet, dis-moi
Qui t'agite
Si vite,
D'un doux émoi
Lorsque son cœur palpite,
Est-ce pour moi?

ÉLÉGIE

A UNE MÈRE QUI A PERDU SON ENFANT

Eh quoi ! tout n'est-il donc qu'existence éphémère ?
Mort ! lui, ce pauvre enfant de sa mère adoré !
Qui donc le guérira ce cœur, ce cœur de mère,
Ce cœur saignant, par la mort déchiré ?

La mort, sinistre mot !... épouvantable chose !
La mort, mystère étrange, et qui désolerais,
Sans l'invincible ennui que l'existence cause,
Et si la mort ne nous en délivrait.

Mais, parce qu'une tombe à nos yeux le dérobe,
Cet ouvrage de Dieu n'est pas anéanti ;
Un ange, en l'emportant dans le pan de sa robe,
Le rend au ciel dont il était sorti.

Le ciel ! oh ! oui ; le ciel, cet éternel refuge,
Qu'aux bons cœurs affligés le Seigneur a promis ;
Le ciel, où nous craignons de rencontrer un juge,
Où nous allons rejoindre nos amis.

Il est là, ton enfant ! Il est là, pauvre femme !
N'est ce pas que ton cœur devine qu'il est mieux ?
N'est-ce pas que tu sens, en élevant ton âme,
Ses petits bras t'attirer vers les cieux ?

Mais ne pars pas encore, attends que l'heure sonne ;
Attends à nos côtés pour partir avec nous.
La mort qui l'a frappé n'épargnera personne,
Et, tôt ou tard, nous le rejoindrons tous.

Reste, reste avec nous qui t'aimons sur la terre ;
La vie est une épreuve, et tu dois l'accomplir.
Songe bien qu'ici-bas pour nous tout est mystère,
Et que chacun a sa tâche à remplir.

Reste et ne pleure plus. Va, ce monde hypocrite
N'était pas fait pour lui. Son Dieu le rappela !
Tu peux sourire au ciel, qu'un nouvel ange habite,
Tu peux sourire en disant : Il est là !

A CLOTILDE

Vous êtes, ma Clotilde, une fleur de printemps !
C'est plaisir de vous voir, quand le soleil se lève,
Brillante de fraîcheur, belle et riche de sève,
Retenir enchainés les zéphyrus inconstants.

Moi, je suis un rêveur dont les jours sont arides ;
A peine j'ai trente ans,
Et sur mon front déjà les rides
Ont devancé les cheveux blancs !

Pourquoi donc le destin, qui me poursuit sans cesse,
Mêle-t-il à tous les instants
Votre sourire à ma tristesse,
Mon automne à votre printemps ?

Voudrait-il de lumière et d'ombre
Nous faire un avenir pareil.

En éteignant sur mon front sombre
Les rayons de votre soleil ?

L'existence est-elle asservie
Aux seuls caprices des amours ?
Dieu m'aurait-il créé pour attrister vos jours ?
Ou Dieu vous créa-t-il pour égayer ma vie ?

Non, le destin n'a rien prédit ;
Mais, en liant mon sort au vôtre,
J'espérais que Dieu s'était dit :
Ils seront heureux l'un par l'autre !

LE DAGUERRÉOTYPE

Adieu, Peinture, adieu !

Par de nouveaux sentiers la science nous mène ;

Un monde va surgir d'une pensée humaine :

C'est au génie à créer après Dieu.

Par un prodige, un miracle sublime,

Par Daguerre enfanté,

Sur un métal, à nos yeux présenté,

Tout se peint ; on croirait que le métal s'anime.

Gloire au novateur sans pareil,

Qui, par sa volonté suprême,

Dans l'espace restreint d'un magique appareil,

Emprisonnant les rayons du soleil,

Oblige la nature à se peindre elle-même !

A MA RAISON

Taisez-vous, ma raison, désormais je veux croire,
Croire au ciel, à l'enfer, et même au purgatoire.

De tout ce qu'on m'avait appris à redouter,
C'est vous, ô ma raison ! qui m'avez fait douter.
Trompé par vos conseils, remplis d'imprévoyances,
Sans trouver le bonheur j'ai perdu mes croyances.
L'enfer me fit sourire, et, bravant la fureur
Du Dieu nié par vous, je pus voir sans horreur
Des mortels qui livraient aux débauches infâmes
Des corps où vous prouviez qu'il n'existait point d'âmes.
Sans frein pour m'arrêter, incrédule comme eux,
Je n'eus plus qu'un désir, qu'un espoir... vivre heureux !

Misérable désir ! mensongère espérance !

Où donc est le bonheur ? Est-ce à Paris, en France,
En Europe, en Asie, au bout de l'univers ?

J'ai déjà rencontré bien des hommes divers,
Des nobles, des bourgeois, des élégants, des rustres,
Des savants ignorés, des ignorants illustres ;
J'interrogeai, cent fois, les maîtres, les valets,
Le pauvre en son taudis, le riche en son palais,
Et pas un ne m'a dit : « Je suis heureux sur terre. »
Courant du grand seigneur à l'humble prolétaire,
Depuis le premier roi jusqu'au dernier manant,
J'ai vu dans tous les cœurs le chagrin permanent.
Alors je répétais ces paroles maudites :
« Où donc est le bonheur ? » Quand vous me répondites :
« Le bonheur, c'est l'amour ! »
. Ah ! je vous crus longtemps.
Quand vous avez parlé, je n'avais pas vingt ans.
Aujourd'hui j'en ai trente, et j'ai cessé de croire.

Plus tard, vous m'avez dit : « Le bonheur, c'est la gloire ! »

Et laquelle ? mon Dieu ! La gloire du soldat,
Dont on paye en lauriers chaque action d'éclat !
Cette gloire est vivante encore ; elle respire
En quelques vieux débris des soldats de l'Empire,
Respectés des boulets qui décimaient leurs rangs...
Comment les traitons-nous, ces nobles vétérans ?

Des héros d'Austerlitz la valeur nous fait honte !
Et nous lui préférons la valeur qu'on escompte.
De nos fiers conquérants les fils dégénérés
Vivent dans des tripots, de Laïs entourés,
Et ce n'est qu'en chansons qu'ils riment, après boire,
Guerriers avec lauriers et gloire avec victoire.

Honte à ce siècle d'or qui corrompt tous les cœurs !
Siècle de charlatans et non plus de vainqueurs !
Siècle où les plus beaux noms se traînent dans la boue,
Où l'on sourit encore un soufflet sur la joue,
Où l'on n'a de respect ni pour l'âge avancé,
Ni pour le titre acquis, ni pour le sang versé.
Où le mépris public ouvertement s'affronte,
Où l'on rougit de tout, excepté de sa honte !

Lorsque je m'aperçus de votre trahison,
Quand je me vis trompé même par ma raison,
Sûr de vivre isolé, sans amour et sans gloire,
Au bonheur tant promis je voulais ne plus croire,
Quand votre voix encor, m'éveillant sans pitié,
Me conseilla tout bas de croire à l'amitié.
C'est toujours le dernier argument qui vous reste.
Citant les noms fameux de Pylade et d'Oreste,
L'amitié, disiez-vous, des biens est le plus grand !
Mais le mensonge alors était par trop flagrant :
Dans ce siècle avili que l'intérêt dégrade,
Pour trente écus Oreste assassine Pylade.

Ainsi l'amour nous trompe ou s'envole trop tôt ;
La gloire n'est qu'un rêve et l'amitié qu'un mot.

Hélas ! avec l'espoir d'une existence belle,
J'eusse fait bon marché de la vie éternelle,
Et, mettant à profit le sort qui m'était fait,
J'eusse vécu beaucoup pour mourir tout à fait.
Mais non, pauvre raison, vous vous trompiez vous-même,
Et vous voilà criant : Anathème ! anathème !
Sur ces hommes par vous si vantés autrefois.

Eh bien ! soyons d'accord, maintenant je vous crois ;
Mais, quand vous me tirez de l'heureuse ignorance,
Pourquoi vouloir encor me ravir l'espérance ?
Si mon corps, sur la terre à souffrir condamné,
Doit rester, pour souffrir, à la terre enchaîné,
Ne puis-je attendre un jour où mon âme éternelle
Secourra pour jamais sa dépouille mortelle,
Comme je fais le soir, lorsque je suis bien las,
D'un habit qui me pèse et que je jette bas ?
Ne puis-je croire enfin que notre esprit survive,
Et qu'en fuyant mon corps, qui la retient captive,
Mon âme ira rejoindre, au séjour des élus,
Les êtres que j'aimais et que je ne vois plus ?

Je sais que dans l'erreur mon esprit se replonge,
Que cet espoir peut bien être encore un mensonge ;

Mais ce mensonge au moins ne peut m'être prouvé,
Et c'est dans mon naufrage un port que j'ai trouvé.
A mon être détruit je rêve un nouvel être!
Et je suis consolé par ce seul mot : « Peut-être ! »

Et vous vous acharnez à me persécuter !
J'espère, et malgré moi vous me faites douter !
Taisez-vous, ma raison, taisez-vous ; je veux croire,
Croire au ciel, à l'enfer et même au purgatoire.

Mais pourquoi mettre ainsi mon esprit aux abois ?
L'existence est un rêve, on nous l'a dit cent fois.
Ainsi que dans un rêve on marche dans la vie :
Une joie à l'instant d'une peine est suivie.
L'un monte au rang des rois, l'autre tombe à Clamart¹,
L'un fait un rêve d'or, l'autre a le cauchemar.

Eh quoi ! je suis d'un monde où chaque être succombe,
Où l'on vide un berceau pour remplir une tombe.
Frappés par je ne sais quel pouvoir inhumain,
Ceux que j'aime aujourd'hui ne seront plus demain.
Et c'est vous, ô mon Dieu ! qui me glacez de crainte !
Eh quoi ! vous me donnez, dans votre bonté sainte,
D'honorables parents que je dois estimer ;

¹ Cimetière des suppliciés.

Vous me les donnez bons pour me les faire aimer ;
Ma jeunesse avec eux se passant tout entière,
Je m'attache à l'ormeau comme ferait le lierre,
Et l'ormeau doit un jour disparaître emporté
Contre ma volonté, par votre volonté,
Et vous n'aurez alors aucun compte à me rendre ;
Vous m'avez tout donné, vous pouvez tout reprendre.
Ainsi de nos douleurs vous vous faites un jeu.

Mais non, je ne suis pas dans vos secrets, mon Dieu !

Je le redis encor, l'existence est un rêve,
Une expiation qu'en un monde on achève.

Et ce rêve affligeant n'aurait pas de réveil ?
Ce sommeil finirait par un autre sommeil ?
Taisez-vous, ma raison, taisez-vous ; je veux croire,
Croire au ciel, à l'enfer, et même au purgatoire.

LE PAPILLON

ÉGLOGUE

Tu nais avec l'aurore, et, le jour expiré,
Il faut qu'avec la nuit tu meures.
Tu n'existe que quelques heures,
En brillant d'un prisme azuré,
En voltigeant de rose en rose,
Libre de choisir, à ton gré,
La fleur nouvellement éclore.

Fortuné papillon ! le ciel t'a bien doté.
Quand le destin ferme tes ailes,
Tu n'as pas connu de cruelles,
Et tu n'as vu qu'un jour d'été.

ANNETTE ET COLIN

—
IDYLLÉ
—

« Ah ! disait Colin, sur l'herbette,
A la gentille bergerette
Qu'il adorait avec transport,
Je t'aime, belle Annette !
Je t'aimerai jusqu'à la mort ! »

Trois mois après, sous la coudrette,
Colin lui répétait encor :
« Chère Annette, je t'aime ! »
Mais en parlant de même,
Il accentuait moins fort.

Six mois après : « Je t'aime, Annette ! »
Redisait toujours le berger
Mais comme un mot que l'on répète
Sans y songer.

Et quelques mois plus tard, sans même le maudire,
A son enfant, pauvre orphelin !
Annette apprenait seule à dire ;
« J'aime Colin ! »

QUE SOMMES-NOUS ?

A HONORÉ DE BALZAC

Sans m'arrêter aux comètes à queues,
Qui traversent des cieux toutes les régions,
La lune nous poursuit de ses pâles rayons
A quatre-vingt-cinq mille lieues.

Mercure, astre argenté qu'à peine nous voyons,
Est à cinquante-neuf millions de kilomètres
Du soleil.

La terre, où fourmillent tant d'êtres,
Dont pas un seul n'est pareil,
Reçoit aussi, dit-on, la clarté du soleil,

Mais à cinquante-trois millions de kilomètres ;
Mars à deux cent trente-quatre millions."

Vesta, Junon, Cérès, — dans leur disque rougeâtre,
Sont à trois cent soixante-quatre —
Quatre cent neuf — et quatre cent vingt-quatre
Cinq cent mille millions
De kilomètres
Du soleil, dont les rayons
S'éparpillent par myriamètres.

Jupiter, Saturne, Uranus,
Qui s'éloignent de plus'en plus,
Mais qu'à nos yeux rien ne dérobe,
Sont encore voisins de notre petit globe.

Uranus, le dernier, n'est qu'à deux milliards
Neuf cent quarante-trois millions de kilomètres
Du soleil, qui l'éclaire et le montre aux regards
Des aéromètres.

L'étoile, la première étoile, *Sirius*,
Nous arrive à travers mille régions bleues,
En franchissant, ni moins, ni plus,
Treize cents milliards de lieues.

Alors je deviens fou ! Ces mondes inconnus

Que j'aperçois plus loin, — ces milliards d'étoiles
Qui percent jusqu'à nous tant d'innombrables voiles,
Tous ces soleils tournant dans un vide infini,
En disant à nos yeux : Là tout n'est pas fini !

Ce ciel sans horizon,
Ce mystère, effrayant prodige.
Égarent ma raison,
Me donnent le vertige !

A tout espoir alors mon orgueil dit adieu !
Et je m'écrie : — Hélas ! mon Dieu ! que suis-je ?
Que sommes-nous ? mon Dieu !

CAPRICE

A ALFRED DE MUSSET

I

Je t'attends à la brune.

Brune ;

Oh ! si tu t'en souviens,

Viens.

Ne me sois pas rebelle,

Belle,

Mets à ma peine enfin

Fin.

II

Par un calcul infâme,
Femme,
Si plus d'un lâche amant
Ment,
En dépit du monsonge,
Songe
A l'amant que voilà
Là.

III

Quand l'amour intercède,
Cède.
Nous serons à l'écart,
Car
Il faut avec mystère
Taïre
Le bonheur qu'on attend
Tant!

IV

Dis-moi que ton cœur m'aime,

Même

N'eût-il aimé jamais ;

Mais

De parler en princesse

Cesse ;

Tu n'as pas d'un trompeur

Peur.

V

Que rien ne t'en empêche :

Pèche,

Et, par de doux méfaits,

Fais

Que mon laudis se change,

Ange !

En joyeux paradis ;

Dis ?

RÉTROGRADONS

FANTAISIE COMMUNISTE

Vers le progrès hier l'humaine engeance
Déjà marchait ;
La charité, de l'honnête indigence
Se rapprochait.
La presse, éparse en flambeaux salutaires,
Brillait partout ;
Elle éclairait les rois héréditaires,
Et changeait tout.
Mais au bonheur rêvé dans les chaumières
Nous succédons :
Pour prévenir un siècle de lumières,
Rétrogradons.

En reculant, marchons à l'aventure ;
Peuple nouveau,
Faisons passer sur toute la nature
Notre niveau.
Comme au vieux temps, plus d'heureux ni de riches,
Tous incennus,
Faisons bien bas descendre nos barbiches,
Et marchons nus.
Comme les Goths, n'ayons que des crinières,
Et maraudons :
Pour prévenir un siècle de lumières,
Rétrogradons.

Assez longtemps l'autel et le théâtre
Nous ont déçus ;
Brisons les saints et tous les dieux de plâtre
Par nous conçus.
Assez d'acteurs ont brillé sur les planches,
Frais et pimpants,
A notre tour de prendre nos revanches
A leurs dépens.
Oui, par troupeaux, en peuplades guerrières,
Intimidons :
Pour prévenir un siècle de lumières,
Rétrogradons.

Ne souffrons plus qu'un sexe qui nous brave

Règne sur nous ;
Comme autrefois, que la femme, en esclave,
Rampe à genoux.
Passons gaiment de la blonde à la brune,
Selon nos goûts ;
Nulle à quelqu'un, — mais à chacun chacune,
Toutes — à tous !
Sus aux vertus et surtout aux rosières !
Pas de pardons !
Pour prévenir un siècle de lumières,
Rétrogradons.

Ne plantons plus que des blés et des vignes,
Et, nuits et jours,
Dans les bluets formons des nids seuls dignes
De nos amours.
Ivres, jamais nos yeux ne s'effarouchent ;
Tous bien tapis,
Que l'un sur l'autre, homme et femme se couchent
Sur des épis.
Là, pour cloisons n'ayons que des bruyères,
Et regardons :
Pour prévenir un siècle de lumières.
Rétrogradons.

Plus de tombeaux parlant, au cimetière,
Des puissants morts ;

Éparpillés dans la nature entière,
Pour tous nos corps,
Même pour ceux des héros qu'on renomme,
L'oubli ! l'oubli !
Qu'à tout jamais son nom soit avec l'homme
Enseveli !
Assouvissons nos rages meurtrières,
Et décédons :
Pour prévenir un siècle de lumières,
Rétrogradons.

De leurs soldats, dont nous étions victimes
Nous sommes las !
Leurs magistrats osaient punir nos crimes :
A bas ! à bas !
Rois, empereurs, dont le joug nous oppresse :
A bas ! à bas !
Et toi surtout, liberté de la presse :
A bas ! à bas !
Sans lois, sans chefs, sans ordre, sans bannières,
Nous commandons :
Pour prévenir un siècle de lumières,
Rétrogradons.

Tombez ! tombez ! temples, palais, chaumières !
Chaque maison
Cache à nos yeux, par un monceau de pierres,

Notre horizon.
Brûlons ! brûlons ! le feu réjouit l'âme !
Portons partout
Notre niveau, — c'est-à-dire, la flamme ;
Détruisons tout !
Comme les loups, en quittant nos tanières,
Mordons ! mordons !
Pour prévenir un siècle de lumières,
Rétrogradons.

Mais les bourgeois, nos premières victimes,
S'armeront tous !
Eh ! non, vraiment... ces bourgeois magnanimes
Votent pour nous.
Jaloux des grands, ils sont démocratiques ;
Tant mieux ! tant mieux !
Pour nous aider à brûler leurs boutiques,
Comptons sur eux !
Tous, ils viendront nous ouvrir les barrières,
Nous attendons !
Pour prévenir un siècle de lumières,
Rétrogradons.

A BÉRANGER

ODE

I

Le ciel était brumeux et sillonné d'éclairs,
La foudre grondait dans les airs,
L'orage menaçait, et la France, captive
Sous le sceptre nouveau du roi qu'elle acceptait,
Se prosternait vaincue, étonnée et craintive.
— Un poète chantait !

II

Le ciel devint plus noir, l'éclair perça la nue,
La foudre, longtemps contenue,
Frappa la royauté que l'orage emportait;
Et la France éclairée, à son passé fidèle,
Chanta la Liberté, que longtemps avant elle
Le poète chantait.

III

Le ciel redevint pur, et la gloire, exilée,
A son berceau fut rappelée.
Tous les Français, d'accord, marchaient au même but,
Le flambeau de la presse éclairait la patrie,
Partout reflourissaient les beaux arts, l'industrie;
Le poète se tut.

IV

Le ciel devint si beau, que les premiers nuages
Devaient ramener les orages.

Et, quand à l'horizon le point noir apparut,
En vain l'éclair jaillit, en vain gronda la foudre :
N'osant pas condamner, ne voulant pas absoudre,
Le poète se tut.

V

Depuis, sans un abri qui préserve nos têtes,
Nous vivons au sein des tempêtes.
Méprisant le danger qui nous épouvantait,
Changeant les lois, les mœurs, les hommes, les systèmes,
Au-devant du chaos nous courons de nous-mêmes.
— Le poète se tait.

VI

Poète, chante encor, si tu veux que la France
Puisse renaître à l'espérance.
A notre liberté donne un plus digne essor ;
Toi seul tu peux du peuple apaiser le délire.
Ah ! si les dieux jaloux n'ont pas brisé ta lyre,
Poète, chante encor !

LA LORETTE MORTE

A GEORGE SAND

J'ai vu Clarisse morte ! Elle était maigre et verte,
Ses yeux étaient cernés, sa bouche était ouverte;
Un vieux drap, succédant à mille et mille atours,
Dessinait le dernier ses gracieux contours :
Trésors qu'avaient cherchés bien des regards avides
Et qu'on rêvait encor; — mais glacés et livides !

Quand je revis ainsi l'ange des jours passés,
Minuit sonnait; minuit ! l'heure des trépassés !
Que cette heure est lugubre, hélas ! quand elle sonne
Dans la chambre d'un mort où ne pleure personne,

Où personne ne prie, où nul ne dit : « Adieu ! »
Au pauvre corps gisant dont l'âme est devant Dieu !

« Voilà donc, m'écriai-je, où l'amitié s'arrête !
Voilà comme on nous aime et comme on nous regrette !
Pour la pleurer, pas même un de ses amoureux !
Pas même un des amants qu'elle avait faits heureux !
Sans amis, sans secours, souffrante, désolée,
Dans cette chambre froide elle est morte isolée ! »

Seul, et cherchant en vain ses ingrats courtisans,
Il me semblait encor la revoir à quinze ans,
Pure, espiègle, joyeuse, aimable, bonne, aimante,
Oh ! qu'elle avait d'attraits ! comme elle était charmante !
Comme ses longs regards étaient étincelants !
Comme elle rougissait aux propos des galants !
D'une pauvre mansarde elle était la gardienne ;
Et n'avait pour atours qu'une robe d'indienne.
Mais tout resplendissait au feu de son œil noir,
Sa beauté transformait sa mansarde en manoir,
Sa modeste toilette en toilette brillante...
Alors, et tour à tour, sévère et sémillante,
Comme une châtelaine elle écoutait, le soir,
L'amoureux qui venait sur la borne s'asseoir,
Ainsi qu'un troubadour au pied d'une tourelle.

Oh ! comme l'avenir était riche pour elle !

Mon pauvre ange déchu, quels étranges destins !
Combien a-t-il fallu de bals et de festins,
De sinistres douleurs, de joyeuses parties,
De longues nuits d'amour, sans amour consenties,
De caprices nouveaux, d'incroyables désirs,
De combats, de transports, de peines, de plaisirs ;
Au soleil, aux clartés du gaz ou des bougies,
Combien a-t-il fallu d'infemales orgies,
Pour que ton corps charmant se trouve ainsi placé
Sur ce lit de souffrance où ton cœur s'est glacé !

Vous qui de nos Laïs regrettez ce modèle,
De ses amis savez-vous bien
Pourquoi je suis le plus fidèle,
Moi qui ne lui demandais rien,
Moi qui n'ai rien obtenu d'elle ?
C'est que j'entends de sinistres clameurs,
Et qu'en la condamnant à ce long suicide,
Tous nous avons commis un affreux homicide
Dont j'accuse nos mœurs.

C'est que notre pitié s'est, hélas ! endormie,
C'est que la prostitution,
Lente et mortelle épidémie,
Conduit à la destruction
Par le chemin de l'infamie.
Et que, sachant que l'impudicité

Mène à ce dénoûment, notre égoïsme infâme
De l'impudicité fait encore à la femme
Une nécessité !

Enfin, c'est que la femme est à nos yeux un ange,
Et que, dans nos enivremens,
Pour avoir son cœur en échange,
De dentelles, de diamants,
Nous lui faisons un ciel étrange.
Mais quand, plus tard, la vieillesse ou le sort
Éloignent les amours, le trop malheureux ange,
Arraché de son ciel, retombe dans la fange
Ou sur un lit de mort.

Et nos philanthropes intègres.
Nous font de longs discours
Sur le malheur des nègres.
L'Irlande et la Pologne ont besoin de secours ;
La Pologne est mourante et l'Irlande affamée :
Vite du pain pour l'une, et pour l'autre une armée !

Parfois, en écoutant ces rêveurs paresseux
Qui voyagent partout sans sortir de chez eux,
A travers les pays où leur savoir m'enfoncé,
J'aime à me rappeler un certain prince Alphonse
Dont parle Florian. Comme ce prince, enfin,
Nous sommes entourés d'hommes mourant de faim,

Et, sans voir qu'à nos pieds succombe l'infortune,
Nous cherchons si l'on voit des hommes dans la lune.

Tristes rêveurs, de grâce, éveillez-vous.

Regardez cette femme,
C'est un enseignement pour tous ;
Car elle était pure, et c'est nous
Qui l'avons faite infâme.

Baissez les yeux. — Voyez la triste fin
Que promet l'infamie,
Regardez à vos pieds, afin
De pouvoir, à qui meurt de faim,
Tendre une main amie.

Quand nous serons libres par vos efforts,
Sûrs d'un commun bien-être,
Quand nous serons sages et forts,
Tous les peuples diront alors :
Voilà ce qu'il faut être !

Quand nous ferons de bonnes actions,
Ce qu'à tout Dieu préfère !
D'immenses bénédictions
Diront aux autres nations :
Voilà ce qu'il faut faire !

Quand nous dirons : « L'égalité n'est rien.

Mais tout ce qui respire

Doit tenter de faire le bien ! »

Tous les peuples comprendront bien

Que c'est ce qu'il faut dire.

Mais, tant que nos femmes mourront

Parce qu'il faut qu'elles se prostituent;

Tant qu'inhumainement leurs maîtres leur feront

Une nécessité des vices qui les tuent;

Tant que nous leur dirons : « Vendez-vous votre amour,

Ou bien contentez-vous de quelques sous par jour;

Et pour ces quelques sous travaillez, pauvres femmes,

Travaillez jusques au trépas,

Car vos maîtres sont des infâmes :

Ils ne vous plaindront même pas ; »

Il en sera pour moi de la philanthropie

Comme de ces combats qu'on veut livrer trop loin.

C'est encor, c'est toujours, avec le même soin,

Le prince Alphonse qu'on copie.

Pendant que nos rêveurs, dans de pompeux discours,

Remplissent l'avenir d'immenses phalanstères,

Nos amis, nos enfants, nos femmes et nos frères

Meurent à nos yeux sans secours.

Arrière donc, guerriers et novateurs, — arrière !
Si nous avons besoin de vertus, de hauts faits,
C'est en France. — De grâce, arrêtez vos bienfaits
Et vos exploits à la frontière.

Méprisez cet orgueil qui vous dicte sa loi,
Et, si vous ne voulez que progrès et justice,
Devant le froid cercueil de la pauvre Clarisse
Agenouillez-vous avec moi.

Quand l'humanité souffre et que l'orage gronde,
Législateurs, savants, vous tous hommes experts,
Qui faites de la vie une étude profonde
Pour éloigner de nous des maux longtemps soufferts,
Un cadavre instruit mieux que l'histoire du monde.

LE DERNIER ÉCHELON

Aux caprices de tous constamment asservie ;
Trainer dans le ruisseau sa misérable vie ;
Se livrer au contact de baisers révoltants ;
Mourir de froid l'hiver et de honte en tous temps ;
N'espérer ni repos, ni pitié, ni justice ;
Souffrir de tous les maux engendrés par le vice ;
Voir tomber à vingt ans, par l'excès de ces maux,
Ses cheveux par flocons et son corps par lambeaux ;
N'échapper aux tourments, aux horreurs de la vie,
Qu'en se noyant le cœur dans des flots d'eau-de-vie ;
Enfin, pour en finir avec ce sort fatal,
Sur un lit de douleur mourir à l'hôpital ;
Et, comme complément de cette destinée,
Sur un amphithéâtre être encor profanée !

Servir à nos plaisirs tant quelle peut souffrir;
Morte, servir encor la science; — servir
Jusqu'au dernier lambeau de sa chair que l'on broie :

Voilà ce qu'on appelle une fille de joie !

1842.

FIN DES POÉSIES.



TABLE

PRÉFACE.	v
----------	---

L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR.	1
------------------------	---

CHANSONS.

L'EXISTENCE.	13
LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ.	15
LES PLAISIRS DE L'HIVER.	18
LE MEILLEUR DE NOS ROIS.	21
ELLE !	23
LA LORETTE.	24
LE CHANT DU TRAPPISTE.	29
AUX CHASSEURS.	31

LE PORTRAIT DE MA LISETTE.	52
EXCUSE!	53
COMMENT JE DEVINS BÊTE.	56
LE DIAMANT.	58
FAUT D'LA VERTU, PAS TROP N'EN FAUT.	59
MON IGNORANCE.	42
LE VIEUX PAUVRE.	44
UN NOUVEAU LANGAGE.	47
DIEU!	51
SOLUTION.	53
A MOI LE DIADÈME!	56
ABD-EL-KADER.	58
ESTELLE ET NÉMORIN.	61
LA MORT DE PIERROT.	63
SIMPLE QUESTION.	65
A JULES JANIN.	66
A MON AMI PAUL FERNEY.	68
LA COUR DES MIRACLES.	69
VOYAGE AVEC UNE MUSE.	75
LA MUSE BACHIQUE.	78
93 ET 1830.	79
PREMIÈRES IMPRESSIONS.	80
LE POUR ET LE CONTRE.	83
QU'EST-CE QUE J'AVAIS DONC?	88
ENCORE ET TOUJOURS.	94

TABLE.

321

AUX ROYALISTES.	94
L'ENFER ET LE PARADIS.	97
LE SAVOIR.	101
AVIS AUX JOLIES FILLES.	103
A THÉOPHILE GAUTIER.	107
ÉLOGE DE LA VIEILLESSE.	109
L'ÉQUILIBRE.	113
COUPLETS DE BAPTÈME.	116
GROS-JEAN.	118
AMOUR!	125
J'AI DU BON TABAC.	126
LE BERGER.	127
LA DAME DU GRAND MONDE.	131
LES COTILLONS.	133
A PROPOS DES CULOTTES COURTES.	137
FANTAISIE BURLESQUE.	141
L'OMBRE DE SALOMON DE CAUS.	142
DÉSAUGIERS ET BÉRANGER.	144
ENCORE UN COUP!	143
EUGÈNE SCRIBE.	148
RÉGRETS.	151
MES CHANSONS.	153
MON DISCOURS A L'INSTITUT LYRIQUE.	154
L'ANGE ET LE DÉMON.	156
LA MORT!	158

IL PLEUT, IL PLEUT, BERGÈRE!	160
LA GAITÉ.	161
DIEU ET LES HOMMES.	163
COUPLETS CHANTÉS A LA NOCE DE BALLARD.	168
COMMENT FAIRE?	170
LA NOCE ET L'ENTERREMENT.	172
LE BON ROI.	173
A PAULINE.	178
DÉCLARATION.	180
L'INSOUCIANT.	181
LA CONFESSION DE LISETTE.	184
LA NUIT DE NOEL.	188
LE LAURIER.	190
LES QUATRE SAISONS.	191
L'INCRÉDULE.	194
L'AMOUR RÉPUBLICAIN.	197
LE PRÊTRE.	204
LES ASTRES.	205
LE MIROIR.	207
LE SIÈCLE JUIF-ERRANT.	208
LE PAVÉ.	213
A ROSE.	214
LES CHANTS DU PEUPLE.	216
LA SAGESSE ET L'AMOUR.	219
LE PREMIER SOLEIL DU PRINTEMPS.	221

TABLE.	323
LES HOMMES DU JOUR.	223
HISTOIRE DE BEAUCOUP DE CES DAMES.	225
LES TROIS PARTIS.	227
LE MARIAGE.	228
ÇA M'EST ÉGAL.	234
LES PIERROTS.	237
LA FATALITÉ.	238
LES ATOURS.	240
LE NOUVEAU GEORGE DANDIN.	243
LES FEMMES.	248
NOS VINGT ANS.	251
LA DANSE DU DIABLE.	251

POÉSIES.

A MA MÈRE.	265
LES DEUX PERLES.	267
NOSTALGIE AMOUREUSE.	270
LA GLOIRE.	274
A ARSÈNE HOUSSAYE.	277
LE BOUQUET.	279
ÉLÉGIE.	281
A CLOTILDE.	283
LE DAGUERRÉOTYPE.	285

A MA RAISON.	286
LE PAPILLON.	292
ANNETTE ET COLIN.	293
QUE SOMMES-NOUS ?	293
CAPRICE.	298
RÉTROGRADONS.	301
A BÉRANGER.	306
LA LORETTE MORTE.	309
LE DERNIER ÉCHELON.	316







